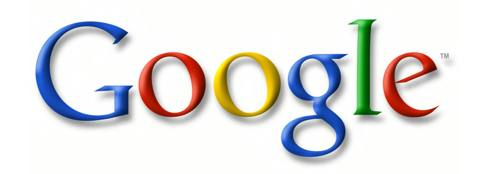
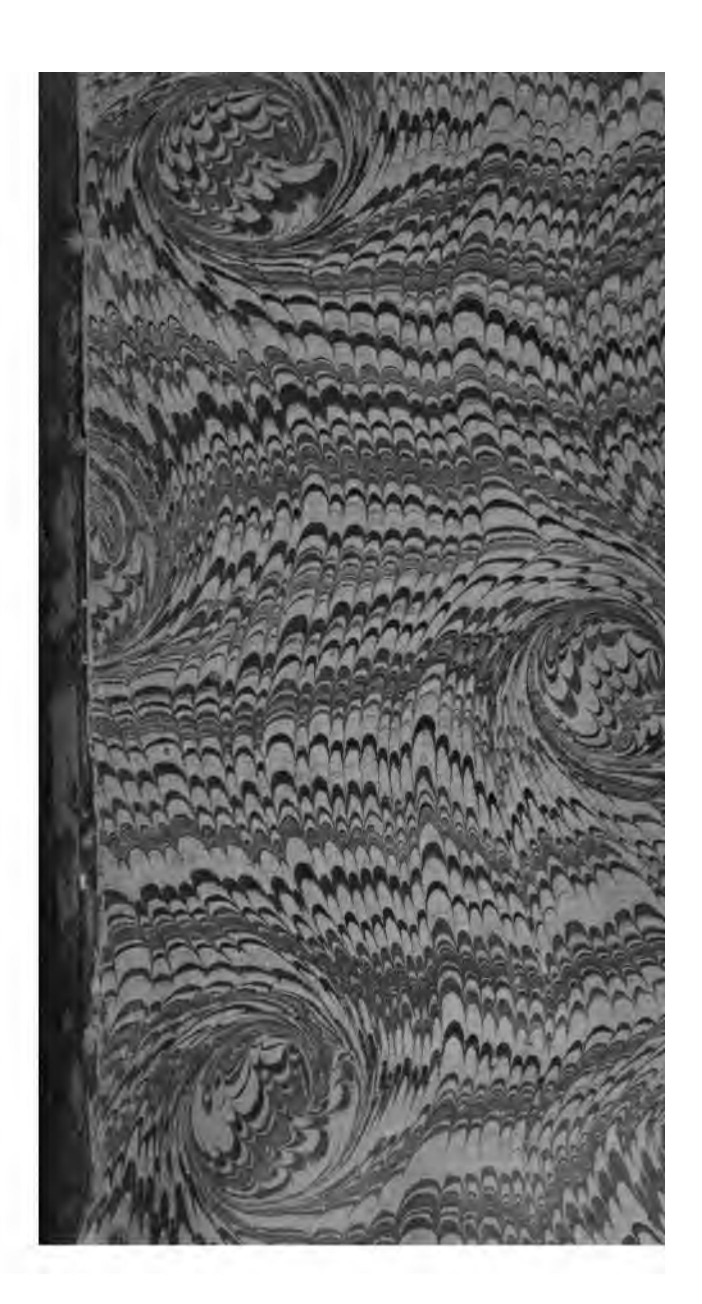



A 850,047


LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME




LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME
48
49
55
72
88
173
178




FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN



IEAN DE LÉRY

HISTOIRE

D'UN

VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION

Avec une Introduction & des Notes

PAR

PAUL GAFFAREL

Profeſſeur à la Faculté des lettres de Dijon

TOME PREMIER



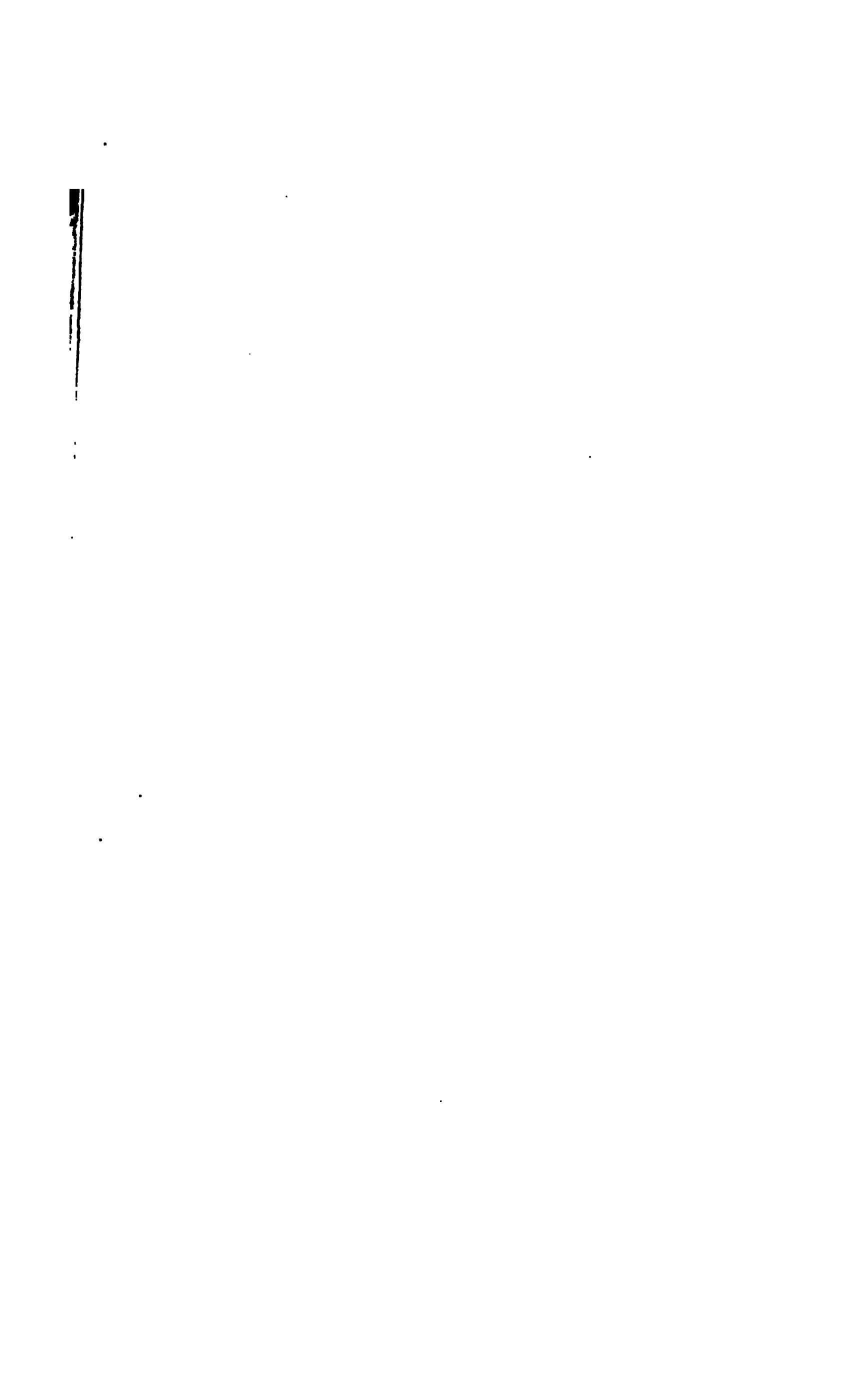
PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—

M DCCC LXXX



IEAN DE LÉRY



IEAN DE LÉRY

HISTOIRE

D'UN

VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION

Avec une Introduction & des Notes

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

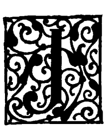
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

EAN de Léry naquit en 1534 à la Margelle, près de l'abbaye de Saint-Seine de Bourgogne. On ne connaît rien de ses premières années. Il appartenait sans doute à quelque famille de bourgeois, peut-être même de petits gentilshommes; car ce sont eux qui, les premiers, embrassèrent la Réforme en Bourgogne, et les parents de Léry étaient dévoués aux idées nouvelles. On sait avec quelle rapidité se propagèrent ces opinions dans notre pays. La France semblait un pays prédestiné à la Réforme. Depuis longtemps l'Université et le Parlement attaquaient le despotisme pontifical et réclamaient l'établissement d'une Église nationale. Le roi François Ier ne s'était pas encore prononcé, mais il protégeait Rabelais et

Marot; il permettait à Calvin de lui dédier son *Institution chrétienne;* sa sœur, Marguerite de Navarre, et plusieurs de ses courtisans professaient ouvertement la Réforme, et sa maîtresse, la duchesse d'Étampes, était soupçonnée d'hérésie. La nouvelle doctrine se propageait donc et s'organisait au grand jour. Il est vrai que la paix religieuse ne dura pas longtemps; mais la persécution n'arrêta pas les progrès de la Réforme, surtout lorsque, aux portes de France, dans une cité qui venait de conquérir sa liberté politique, à Genève, Calvin fonda une sorte de théocratie démocratique et appela à lui tous les hommes de bonne volonté. Cet appel fut entendu. De France, d'Italie, d'Angleterre, d'Espagne et même de Pologne, accoururent de nombreux prosélytes. Genève devint comme la citadelle du protestantisme, et c'est à cette source brûlante de conviction et d'éloquence que vinrent puiser leurs inspirations d'ardents missionnaires, qui répandirent ensuite au loin la doctrine et les idées du maître.

Jean de Léry fut un de ces missionnaires. Tout jeune encore, il avait à peine dix-huit ans, nous le trouvons à Genève, attaché aux pas de Calvin, suivant ses cours de théologie et ses prédications.

Un des écrivains qui ont laissé sur la vie de notre auteur quelques détails, malheureusement trop concis, Senebier, rapporte que Léry était déjà pasteur dès 1555. Mais il se trompe. Calvin ne lui aurait jamais confié à vingt et un ans, et dans une ville comme Genève, les importantes fonctions de pasteur. D'ailleurs Léry, dans sa *Relation d'un voyage au Brésil*, déclare expressément que les deux pasteurs chargés de la direction spirituelle de l'expédition dont il faisait partie se nommaient Richier et Chartier, et que lui, « tant pour la bonne volonté que Dieu lui avoit donnée dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fut de la partie ». En 1555, Léry n'était donc et ne pouvait être qu'étudiant en théologie. Il se préparait sans doute à consacrer à la prédication du nouvel Évangile l'ardeur et la foi qui débordaient en lui, mais il était trop jeune encore pour devenir un des acolytes du Réformateur.

Calvin lui fournit tout à coup l'occasion de rendre à la Réforme un service signalé. Le Conseil de la République venait de recevoir une lettre d'Amérique que lui adressait Durand de Villegaignon, chevalier de Malte, vice-amiral de

Bretagne et fondateur d'une colonie française dans la rade où se bâtira plus tard Rio-de-Janeiro. Cet étrange personnage, après avoir rempli l'Europe et l'Afrique du bruit de ses exploits et de sa fatigante activité, tour à tour soldat vaillant, marin habile, ingénieur et diplomate, ne s'était-il pas avisé de créer une France américaine et d'y appeler, comme dans un champ d'asile, tous ceux de ses compatriotes qui voudraient jouir de la liberté de conscience, tout en restant fidèles à la métropole? Les écrivains protestants ont affirmé que Villegaignon, en affichant ces sentiments de tolérance, n'avait cherché qu'à mieux abuser leurs coreligionnaires; les écrivains catholiques ont prétendu que Villegaignon était sincère et voulait réellement accorder le libre exercice de leur culte à tous ceux qui répondraient à son appel. Toujours est-il que, moitié par désir de mieux connaître les doctrines nouvelles, moitié pour augmenter les ressources de la colonie en y introduisant des colons libres et intelligents, le vice-roi de la *France antarctique* écrivit directement à Calvin, qui avait été son condisciple à l'Université de Paris, et lui communiqua ses projets. Calvin accueillit avec empressement la demande imprévue de Villegaignon.

C'était pour lui une satisfaction d'amour-propre et un apaisement de conscience que de propager sa doctrine au nouveau monde par l'intermédiaire d'un chevalier de Malte. Il eut bientôt déterminé un ami particulier de Coligny, du Pont de Corguilleray, à conduire au Brésil, malgré son grand âge, la colonne génevoise. Deux ministres, Richier et Chartier, le suivirent. Avec eux s'enrôlèrent quatorze Génevois, parmi lesquels Jean de Léry, le futur historien de l'expédition.

Les diverses péripéties du voyage, l'accueil de Villegaignon, les premiers travaux et les premières disputes, les discussions théologiques et les dissentiments de tout genre, les hostilités déclarées, le départ des Génevois et le supplice de quatre d'entre eux, tous ces dramatiques épisodes sont racontés avec force détails dans la *Relation*. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à cet intéressant ouvrage.

A peine débarqué en France, à la fin de 1558, Léry retourna aussitôt à Genève pour y achever ses études de théologie et recevoir l'imposition des mains. Bien qu'il eût profité de son séjour au Brésil pour ramasser de curieuses notes et observations, il ne songeait pas à publier le récit de son voyage; mais, à la prière de l'avocat Jean

Crespin, réfugié comme lui à Genève, qui préparait alors la réimpression de son fameux ouvrage : *Hiſtoire des martyrs perſécutés & mis à mort pour la vérité de l'Éuangile, depuis le temps des apoſtres iusqu'à présent,* il rédigea une notice sur *la Persécution des fidèles en la terre de l'Amérique.* Cette notice est d'ordinaire attribuée à Crespin, mais elle fut réellement écrite par Léry, comme le prouve le passage suivant de son *Voyage au Brésil :* « La confeſſion de foy de ces trois bons perſonnages fuſt enregiſtrée au catalogue de ceux qui, de noſtre temps, ont conſtamment enduré la mort pour le teſmoignage de l'Évangile de ceſte meſme année 1558. Ie la baillay à Iean Creſpin, imprimeur; lequel, avec la narration de la difficulté qu'ils eurent d'aborder en la terre des ſauvages, aprez qu'ils nous eurent laiſſez, l'infera au livre des martyrs, auquel ie renvoie les lecteurs. »

Ce fut le premier ouvrage de Léry. Reçu bourgeois de Genève le 5 août 1560 et nommé pasteur, il fut alors envoyé à Belleville-sur-Saône, près de Lyon, pour y exercer ses nouvelles fonctions. A ce moment, la régente Catherine de Médicis semblait pencher vers le protestantisme. Elle mettait en liberté les détenus pour cause de religion, rappelait les bannis, faisait entrer Condé

au Conseil et permettait à l'évêque de Valence « de prêcher devant le Roy ſur tous les points, auſſi clairement que s'il eſtoit en pleine Genève ». Tout donc semblait se préparer pour un changement de religion, et le chancelier de l'Hospital, par son édit de 1562, accordait aux calvinistes l'exercice légal de leur culte. Mais on était allé trop loin, ou du moins trop vite dans la voie des concessions : la masse du peuple était restée attachée à ses vieilles croyances, et le clergé gardait encore son influence. De plus, les protestants abusaient de leur triomphe. Ils s'imaginaient qu'il suffisait de forcer la main au Gouvernement pour qu'il se déclarât en leur faveur. A ces imprudentes provocations, les catholiques répondirent par le massacre de Vassy (1er mars 1562), et la première de nos huit guerres civiles commença.

Cette guerre mit en feu toutes nos provinces, surtout celles du Midi. « Il ſeroit impoſſible de vous dire, écrit un contemporain, quelles cruautés barbareſques ſont commiſes de part & d'autre! Où le huguenot eſt maître, il ruine toutes les images, démolit les ſépulcres & tombeaux, meſme celui des Roys, enlève tous les biens ſacrés & voués aux égliſes. En contre échange de ce, le

catholique tue, meurtrit, noye tous ceux qu'il connoît de cefte fecte, & en regorgent les rivières. » A Belleville dominaient les protestants. Soutenus par le légendaire baron des Adrets, ils prirent plaisir à ravager et à détruire statues et églises. Leur fureur iconoclaste ne respecta même pas les souvenirs patriotiques. Calvin réprouvait ces exagérations. On a de lui une lettre aux pasteurs de Lyon, où il qualifie ces ravages de zèle inconsidéré. Léry partageait les opinions de son maître. De concert avec son collègue Flavard, il fit tous ses efforts pour épargner les églises catholiques de Belleville, lorsque les bandes du terrible baron des Adrets, après avoir démoli à Lyon les vénérables basiliques de Saint-Just et Saint-Irénée, et jeté au Rhône les reliques de cet apôtre des Gaules, se présentèrent à Belleville pour en saccager les édifices consacrés au culte catholique. Léry ne réussit pas à comprimer leurs fureurs et dut assister à la destruction des églises.

Lors de l'horrible tumulte qui suivit la guerre fratricide de 1562, nous perdons la trace de Léry. On sait pourtant qu'il retourna à Genève, sans doute après la conclusion de la paix d'Amboise (1563). Bien que sincèrement attaché à ses croyances, Léry n'était pas un fanatique. Sous

prétexte de religion, tant d'horreurs avaient été commises de part et d'autre, qu'il était comme dégoûté de toute propagande. C'est à ces sentiments de lassitude et de découragement que nous devons sa *Relation d'un voyage au Brésil*. Il composa cet ouvrage, sur les instances de ses amis, dans les loisirs que lui laissa la paix d'Amboise ; mais il ne l'imprima pas tout de suite. Il avait, en effet, communiqué son manuscrit à l'un de ses amis, qui le lui renvoya par des serviteurs assez maladroits pour l'égarer. Léry fut obligé de recommencer son œuvre de souvenir, mais une sorte de fatalité s'acharnait après ce manuscrit. Il le perdit une seconde fois, et c'est en 1576 seulement qu'il rentra en possession de son pre mier manuscrit, qu'on retrouva à Lyon, et put enfin le publier.

Dans l'intervalle, Léry avait été nommé pasteur, d'abord à Nevers (novembre 1564), puis à La Charité. Nous ne savons rien de son ministère apostolique. Il assistait au synode de Nîmes en 1572. Lors de la Saint-Barthélemy, il était à La Charité, endormi, comme presque tous ses coreligionnaires, dans une fausse sécurité. Les odieuses scènes de Paris se répétèrent en province. La Charité ne fut pas épargnée. Dès la fin

d'août, les Italiens du duc de Nevers surprenaient la ville et y égorgeaient vingt-deux protestants. Léry était une victime toute désignée. Il s'échappa par miracle, avec son collègue Pierre Melet, et trouva un refuge dans la forte place de Sancerre. « C'eſt là, comme il l'écrivit dans sa *Relation du ſiége de Sancerre*, que les poures fidèles des villes voiſines, de Bourges, de La Charité, Gien, Orléans, & de pluſieurs autres, après eſtre reſchappez, comme povres brebis de la gueule des loups, s'y eſtoient retirez, pour eviter la furie de ceux qui avoyent executé leur rage plus que barbare ſans aucun reſpect ſur tous ceux qu'ils avoient peu atteindre. » Sancerre était alors une imposante citadelle. Ses habitants, dévoués à la Réforme, accueillirent avec empressement les fugitifs et se disposèrent à résister jusqu'à la dernière extrémité aux troupes catholiques. Les riches bourgeois auraient voulu se soumettre. Ils essayèrent même de livrer le château au gouverneur du Berry : mais les ouvriers, les vignerons et les fugitifs chassèrent les traîtres et se mirent ouvertement en insurrection. Le maréchal de la Chastre, à la tête de quelques milliers d'hommes, fut chargé de s'emparer de la petite ville, dont la résistance pouvait devenir

contagieuse, et qui était comme un point de ralliement pour les protestants du Centre. Il la battit furieusement et tenta plusieurs assauts qui furent repoussés. Léry soutenait les courages et donnait l'exemple de la fermeté. Plus d'une fois son expérience servit aux assiégés. C'est lui qui leur apprit à se servir dans les corps de garde des hamacs brésiliens, où ils pouvaient se reposer sans quitter leur équipement. Le maréchal dut convertir le siége en blocus et attendre le succès final de l'épuisement des Sancerrois. En effet, la famine se déclara bientôt. Léry, qui, lors de son retour du Brésil, avait déjà éprouvé les horreurs de ce fléau, essaya de le conjurer. Il apprit aux défenseurs de la place à tromper leur faim en faisant bouillir le cuir de leurs chaussures. Tant d'efforts furent inutiles. Il fallut enfin capituler. Les conditions furent honorables. Le maréchal exigeait le démantèlement de la place et une rançon de 40,000 livres pour ses soldats, mais il garantissait la vie et les biens aux hommes, l'honneur aux femmes, la liberté de conscience à tous. La capitulation fut observée. Tous les réfugiés purent regagner paisiblement leur domicile. Léry reçut même une escorte d'honneur. « Le maréchal commanda au capitaine Fontaine de me

mener ſeulement au lieu que i'avoys eſleu, & luy rapporter nouvelles de moy. Ainſi doncques, le lendemain matin, ledict capitaine Fontaine...... nous mena en toute ſeureté à Blet, lieu que i'avois choiſi, au gouvernement de Monſieur de la Chaſtre pour me retirer. »

Ce fut le dernier acte de la vie militante de Léry. Il se retira ensuite à Genève, auprès du fils de l'amiral Gaspard de Coligny, et, tout en surveillant la réimpression des nombreuses éditions et les traductions de son livre, composa l'intéressante et dramatique *Relation du ſiége de Sancerre*. Il ne paraît pas être rentré en France, même après l'Édit de Nantes, mais il resta attaché de cœur à ses anciennes ouailles, car, en 1577, pendant la septième guerre de religion, lorsque le duc d'Anjou s'empara de La Charité, il composa peut-être, sous le voile de l'anonyme, *le Discours du ſiége tenu devant La Charité, en* 1577. En tout cas, le I. D. L., gentilhomme françois, qui signa ce livre, pourrait bien être Jean de Léry, ancien pasteur à La Charité, qui s'apitoyait sur les malheurs de ceux qu'il avait jadis essayé de guider dans la voie du salut.

Berne fut la dernière résidence de Léry. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1611.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

La première édition du livre que nous réimprimons porte le titre suivant : *Hiſtoire d'un voyage faict en la terre du Breſil, autrement dite Amerique, contenant la navigation & choſes remarquables, vues ſur mer par l'auteur : le comportement de Villegagnon en ce païs là, les meurs & façons de vivre eſtranges des ſauvages ameriquains : auec un colloque de leur langage, enſemble la deſcription de pluſieurs animaux, herbes & autres choſes ſingulières; & du tout inconnues par deça : dont on verra les ſommaires dans les chapitres au commencement du livre. Le tout recueilli ſur les lieux par Iean de Léry, natif de la Margelle, terre de Sainct-Sene, au duché de Bourgogne.* A la Rochelle, par Antoine Chuppin. 1578. 1 vol. in-8, avec figures en bois, dont une est répétée.

M. Ternaux, dans son *Catalogue d'ouvrages sur l'Amérique,* cite une autre édition imprimée à Rouen la même année et dans le même format. Tout porte à croire que c'est le même ouvrage, avec une indication de lieu différente.

La seconde édition porte le même titre, avec ces mots en plus : *Reveue, corrigée & bien augmentée en ceste seconde édition, tant de figures qu'autres choses notables sur le suiet de l'auteur.* Elle fut imprimée à Genève pour Antoine Chuppin en 1580. C'est un volume petit in-8, qui comprend une préface de 15 feuillets non numérotés, et 382 pages avec 8 planches, dont une répétée, plus une table des matières de 7 feuillets non numérotés. Certains exemplaires ne portent pas l'indication du lieu, ce qui semblerait indiquer au moins deux tirages. L'ouvrage de Léry est d'ordinaire suivi du *Brief Discours & Histoire d'un voyage de quelques François à la Floride,* etc., par URBAIN CHAUVETON, opuscule de 104 pages numérotées à part. Cette addition au Léry n'est pas un caprice de collectionneur : elle se retrouve dans presque tous ceux des exemplaires de 1580 qui portent les mots : *à Genève.* Cette seconde édition est celle que nous avons reproduite, mais en ayant soin de noter au passage les additions et corrections. Elle est de beaucoup préférable à la précédente. L'imprimeur Chuppin en avertit soigneusement et naïvement le lecteur : « D'autant que l'auteur de cette histoire ne l'a pas seulement augmentée en plusieurs lieux, & enrichie

de chofes bien remarquables, & dignes de memoire, & mefme fuyvant la promeffe qu'il avoit faicte en fa preface, l'a ornée & embellie de figures en cefte feconde impreffion : mais auffi... il l'a outre cela fi diligemment reveüe, corrigée & dreffée, voire fi bien efclairci les matieres qu'il traite en toutes les pages, que le tout ecrit enfemble... femblera comme une nouvelle hiftoire... i'ai voulu advertir tous ceux qui ont defià vu la premiere, que ceux qui ne fçavent encores que c'eft qu'elle contient, ils y trouveront beaucoup plus de contentement qu'en la precédente. »

C'est probablement sur cette édition qu'a été faite la troisième. Genève. Antoine Chuppin. 1585. Petit in-8° avec figures. 34 feuillets préliminaires, 427 pages, plus 8 feuillets pour la table et les *errata.*

Nous en dirons autant pour l'édition de 1594, la quatrième. Genève. Pour les héritiers d'Eustache Vignon. Petit in-8°. 22 feuillets préliminaires, 382 pages de texte et 6 feuillets pour la table.

La cinquième édition est de 1599. Pour les héritiers d'Eustache Vignon. Petit in-8° de 36 feuillets préliminaires et 478 pages. Elle reproduit la précédente, mais est dédiée à Mme la princesse

d'Orange. En la comparant à la deuxième édition, nous remarquerons qu'on y a ajouté un avertissement de l'auteur, retouché la préface et supprimé la table des matières.

La sixième édition est de 1600 et reproduit exactement la précédente.

La septième édition d'après Mensel, *Bibliotheca historica* (t. III, part. II, p. 50), serait de 1677.

Les éditions postérieures, s'il en existe, ont échappé à nos recherches. Il semble que, depuis l'année 1667, on se soit contenté de reproduire par extraits l'œuvre de Léry. Nous en retrouvons des fragments, par exemple, dans le tome IV de la collection de Purchas, *Pilgrims containing a history of the world in sea voyages and land travels by Englishmen and others*, et dans la collec-lection intitulée *Histoire des naufrages*.

La *Relation* de Léry a été plusieurs fois traduite en latin. La première édition est de 1586. *Hiſtoria navigationis in Braſiliam quæ & America dicitur, Genevæ, &c.* E. Vignon. 1586. Petit in-8 avec figures. La seconde fut imprimée en 1594, toujours à Genève, et cette fois chez les héritiers d'Eustache Vignon. Elle présente quelques différences insignifiantes dans le titre. Nous avons encore trouvé mentionnées, mais sans pouvoir nous les

procurer, deux éditions en 1600 et en 1642. La traduction latine la plus connue fut insérée dans la fameuse collection des *Grands & des Petits Voyages*, par Théodore de Bry. Francfort, 1592. 3me volume. En voici le texte exact : *Navigatio in Braſiliam Americæ, qua auctoris navigatio, quæ memoriæ prodenda in mari viderit, Braſilienſium victus & mores a noſtris valde alieni, animalia etiam, arbores, herbæ, & reliqua ſingularia a noſtris penitus incognita deſcribuntur : adiectus inſuper dialogus, eorum lingua conſcriptus; a Ioanne Lerio Burgundo gallice primum ſcripta, deinde latinitate donata. Variis autem figuris illuſtrata per Theodorum de Bry. Francofurti Venales reperiuntur in officina Theodori de Bry.* Cette traduction n'est le plus souvent qu'une paraphrase : elle omet tout ce qui intéresse directement Villegaignon et la colonie française, et ne s'occupe que de généralités. Toutes les fois que l'auteur anonyme de cette traduction trouve le moyen de disserter sur tel ou tel passage des auteurs anciens qui se rapproche de Léry, il ne manque pas cette occasion d'étaler sa lourde et pédantesque érudition. Ce sont déjà les procédés de la science allemande.

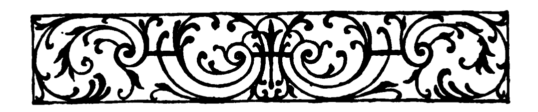
Nous ne connaissons pas d'autre traduction de

l'ouvrage de Léry, ou du moins nous n'en avons pas rencontré dans nos recherches à travers les bibliothèques de Paris et de la province.

La nouvelle édition, que nous présentons au public, est la reproduction intégrale de la seconde : mais nous avons pris soin de signaler les différences principales que nous avons remarquées dans les autres éditions, et nous avons cherché, par nos annotations historiques et géographiques, et nos rapprochements avec les principaux auteurs qui se sont occupés du Brésil, spécialement avec les contemporains de Léry, à compléter et à expliquer l'intéressante relation de celui qu'on a surnommé avec autant d'esprit que de raison le *Montaigne* des voyageurs.

PAUL GAFFAREL.





PRÉFACE DE LÉRY

A illustre & puissant seigneur

FRANÇOIS, COMTE DE COLLIGNY

Seigneur de Chastillon,
Gouverneur pour le Roy en la ville de Momtpelier, &c.



Monsieur, parce que l'heureuse memoire de celuy par le moyen duquel Dieu m'a fait voir les choses dont i'ay basti la presente histoire, me convie d'en faire recognoissance: puis que luy avez succedé, ce n'est pas sans cause, que ie pren maintenant la hardiesse de vous la presenter. Comme doncques mon intention est de perpetuer icy la souvenance d'un voyage fait expressement en l'Amerique, pour establir le pur service de Dieu, tant entre les François qui s'y estoient retirez, que parmi les sauvages habitans en ce pays-là ; aussi ai-ie estimé estre mon devoir de faire entendre à la posterité, combien la louange de celuy qui en fut la cause & le motif doit estre à iamais recommandable. Et de fait osant asseurer, que par toute l'antiquité il ne se trouvera, qu'il y ait

iamais eu capitaine François & chreftien, qui tout à une fois ait eftendu le regne de Iefus-Chrift, Roy des Roys, & Seigneur des Seigneurs, & les limites de fon Prince Souverain en pays fi lointain : le tout confideré comme il appartient, qui pourra affez exalter une fi fainćte & vrayement heroïque entreprinfe. Car quoy qu'aucuns difent, veu le peu de temps que ces chofes ont duré, & que n'y eftant à prefent non plus nouvelle de vraye Religion que du nom de François pour y habiter, on n'en doit faire eftime; nonobftant di-ie telles allegations, ce que i'ay dit ne laiffe pas de demeurer toufiours tellement vray, que tout ainfi que l'Évangile du Fils de Dieu a efté de nos jours annoncé en cefte quarte partie du monde, dite Amerique, auffi eft-il tres-certain, que fi l'affaire euft efté auffi bien pourfuivy, qu'il avoit efté heureufement commencé, que l'un & l'autre regne, fpirituel & temporel, y avoyent fi bien pris pied de noftre temps, que plus de dix mille perfonnes de la nation Françoife y feroyent maintenant en auffi pleine & feure poffeffion pour noftre Roy que les Efpagnols & Portugais y font au nom de leurs.

Parquoy finon qu'on vouluft imputer aux Apoftres, la deftrućtion des eglifes qu'ils avoyent premierement dressées : & la ruine de l'Empire Romain aux braves guerriers qui y avoyent ioint tant de belles provinces : auffi par le femblable ceux eftans louables qui avoyent pofé les premiers fondemens des chofes que i'ay dites, en l'Amerique, il faut attribuer la faute & la difcontinuation, tant à Villegagnon, qu'à ceux qui avec luy, au lieu (ainfi qu'ils en avoyent le commencement, & auoyent faićt promeffe) d'avancer l'œuvre, ont quitté la fortereffe que nous avions baftie, & le pays qu'on avoit nommé France Antarctique, aux Portugais : lef-

quels s'y font tres-bien accommodez. Tellement que pour cela il ne lairra pas d'apparoir à iamais, que feu de tres-heureuſe memoire meſſire Gaſpard de Colligny, admiral de France, voſtre tres-vertueux pere, ayant executé ſon entrepriſe par ceux qu'il envoya en l'Amérique, outre ce qu'il en avoit aſſuietti une partie à la couronne de France, fit encore ample preuve du zele qu'il avoit que l'Evangile fuſt non-ſeulement annoncé par tout ce Royaume, mais auſſi par tout le monde univerſel.

Voilà Monſieur comme, en premier lieu, vous conſiderant repreſenter la perſonne de ceſt excellent ſeigneur, auquel pour tant d'actes genereux la patrie ſera perpetuellement redevable, i'ay publié ce mien labeur ſous voſtre auctorité. Ioint que par ce moyen ce ſera à vous auquel Thevet aura non-ſeulement à reſpondre, de ce qu'en general, & autant qu'il a peu, il a condamné & calomnié la cauſe pour laquelle nous fiſmes ce voyage en l'Amerique, mais auſſi de ce qu'en particulier, parlant de l'Admirauté de France en ſa Coſmographie, il a oſé abbayer contre la renommee ſoüefve & de bonne odeur à tous gens de bien, de celuy qui en fut la cauſe.

Davantage Monſieur, voſtre conſtance & magnanimité en la defenſe des Egliſes reformees de ce Royaume, faiſant iournellement remarquer combien heureuſement vous ſuyvez les traces de celuy, qui vous ayant ſubſtitué en ſon lieu, ſouſtenant ceſte meſme cauſe, y a eſpandu iuſques à ſon propre ſang : cela di-ie, en ſecond lieu n'ayant occaſionné, enſemble pour recognoiſtre aucunement le bon & honneſte accueil que vous me fiſtes en la ville de Berne, en laquelle, apres ma delivrance du ſiege famelique de Sancerre, ie vous fus trouver, i'ay eſté du tout induit

de m'adreſſer droit à vous. Ie ſçay bien cependant qu'encores que le ſuiet de ceſte hiſtoire ſoit tel, que s'il vous venoit quelques fois envie d'en ouir la lecture, il y a choſes, où pourriez prendre plaiſir, neantmoins pour l'eſgard du langage, rude & mal poli, ce n'eſtoit pas aux oreilles d'un Seigneur ſi bien inſtruit dés ſon bas aage aux bonnes lettres que ie le devois faire ſonner. Mais m'aſſeurant que par voſtre naturelle debonnaireté, recevant ma bonne affection, vous ſupporteriez ce deffaut, ie n'ay point fait difficulté d'offrir & dedier ce que i'ay peu, tant à la ſaincte memoire du pere, que pour temoignage du tres-humble ſervice que ie deſire continuer aux enfans.

Surquoy, Monſieur, ie prieray l'Eternel, qu'avec Meſſieurs vos frères, & Madame de Teligny voſtre ſœur (plantes portans fruits dignes du tronc d'où elles ſont iſſues) vous tenant en ſa ſaincte protection, il beniſſe & face proſperer de plus en plus vos vertueuſes & genereuſes actions. Ce vingt cinquieſme de Décembre, mil cinq cens ſoixante & dix ſept.

Voſtre tres-humble & affectionné ſerviteur,

J. de Lery.





SONNETS ADRESSÉS A LÉRY

A IEAN DE LERY

Sur ſon diſcours de l'Hiſtoire de l'Amerique.

I'honore ceſtuy-là qui au ciel me pourmeine,
Et d'icy me fait voir ceſtant beaux mouvemens :
Ie priſe auſſi celuy qui ſçait des Elemens
Et la force & l'effet, & m'enſeigne leur peine.
Ie remerci celuy qui heureuſement peine
Pour de terre tirer divers medicamens :
Mais qui ne met en un ces trois enſeignemens,
Emporte, à mon advis, une louange pleine.
Tel eſt ce tien labeur, & encores plus beau,
De Lery, qui nous peins un monde tout nouveau,
Et ſon ciel, & ſon eau, & ſa terre, & ſes fruits.
Qui ſans mouiller le pied nous traverſes l'Afrique,
Qui ſans naufrage & peur nous rends en l'Amerique
Deſſous le gouvernail de ta plume conduits.

L. DANEAU. 1577.

P. MELET A M. DE LERY

Son ſingulier amy.

Ici (mon de Lery) ta plume as couronnee
A deſcrire les mœurs, les polices & loix,

Les ſauvages façons des peuples & des roys
Du pays incognu à ce grand Ptolomee.
Nous faiſant veoir de quoy ceſte terre eſt ornee,
Les animaux divers errants parmi les boys,
Les combats tres cruels, & les braves harnois
De ceſte nation bruſquement façonnee :
Nous peignant ton retour du ciel Ameriquain,
Où tu te vis preſſé d'une tres aſpre faim.
Mais telle faim, helas, ne fit ſi dure guerre,
Ni la faim de Juda, ni celle d'Iſrael,
Où la mere commit l'acte enorme & cruel
Que celle qu'as ailleurs eſcrite de Sancerre.

SONET A IEAN DE LERY

Sur ſon Hiſtoire de l'Amerique.

Malheur eſt bon (dit-on) à quelque choſe,
Et des forfaits naiſſent les bonnes loix.
De ce, Lery, l'on voit à ceſte fois
Preuve certaine en ton hiſtoire encloſe,
Fureur, menſonge, & la guerre diſpoſe
Villegagnon, Thevet, & le François
A retarder de ta plume la voix,
Et les diſcours ſont beaux qu'elle propoſe.
Mais ton labeur, d'un courage indomté,
Tous ces efforts enfin a ſurmonté :
Et mieux paré devant tous il ſe range.
Comme cieux, terre, hommes & faits divers
Tu nous faits voir, ainſi par l'univers
Vole ton livre, & vive ta louange.

SONET

Sur l'Hiftoire du Voyage de l'Amerique
Par B. A. M.

Tes honneftes labeurs, qui repos gracieux
Donnent aux bons efprits (Lery tu me peux croire)
Ne ceffent d'affembler ès threfors de memoire
Une riche moiffon d'ufufruit precieux.
Mais comme le malade en degouft vicieux
Trouve le doux amer, & fucre ne peut boire,
Auffi ne faut douter que ta gentille hiftoire
Ne rencontre quelque œil louche & malicieux.
Or say-tu que ie crains ? que tu as ofé mordre
Ce benoift fainct Thevet, lumiere de fon ordre,
Ceft autre fainct François à flater & mentir,
Et à calomnier, devote confcience.
N'as-tu pas (de Lery) l'Alcorane fcience
Lire devotement, y croire, & confentir ?

ΕΙΣ ΛΕΡΑΙΟΝ

Ἐνδοίῃ μάλα θυμὸς ἐμοὶ φίλε, πῶς σ' ὀνομήνω,
Ἠὲ Λαερτίαδοω, ἠὲ Μελησιγένου.
Πρὶν γέ πολλὰ πάθες τ' εἶδες τ', ἰδὲ πόλλ' ἐπαληθεὶς
Ὄφ' ἀπενόσησας, ἄλλος ἐὼν Ὀδυσσεύς.
Οὐ μέντοι πτολίπορθος ἐών· μᾶλλον δὲ πολίτας
Κείνους ποιήσων, οὕσπερ ἵκοιο, θεοῦς.
Νῦν δ' αὖ Ὠκεανόν τε λέγων καὶ πείραζα γαίης,
Καὶ Λαισρογονίτω, οὐλομένους τ' ἀνέμους.
Κύμαζα τ' ὀκριοέντα, ἀπολλυμφίους τὲ ἑταίρους,
Πῶς οὐκ ἄλλος ἔφος φίλε Μελησιγενής;

Is. Cas.

4

AD IOANNEM LERIUM

Americanæ Hiſtoriæ ſcriptorem.

Ignotas quondam & noſtro procul orbe remotas
Gentes monſtroſa barbarieque feras,
Stridenteſque ſonos linguæ, ventreſque nefandos,
Humanis ſaturos carnibus, ecce, refert.
Credo equidem, Leræe ; doces nam viſa : sed, euge,
Te dignum nodum undice ſolve precor.
Talia, dic, portenta hominum, tam rara benigni
Temperiès cœli num generare queat ?
Et quos inculta mites creat arbore ſructus,
Mite ſolum indomita ſertilitate nitens ?
Horrida monſtra hominum, quæris, num gignat amœna
Temperies cœli, fertilitaſque soli ?
Gignit. Sed cauſas doceant qui ſemina rerum,
Quique arcano tenent interiora viri.
Num maiora vides hominum portenta creari,
Quæ cœlum multo mitius atque ſolum ?
Testis culta novem ſtudiis Europa ſororum,
Quæ toto princeps erigit orbe caput.
Hic quam horrenda vigent pudeat memorare, libellis
Ut poſſit noſtris maior adeſſe fides.

I. I. B.

In Hiſtoriam Americanam

AB IOANNE LERIO CONSCRIPTAM.

Immanes mores tu qui audis, & effera monſtra,
Quæ fert terra orbis nomine dicta novi :

Miraris pectus plus quam gestare ferinum,
Humanos vultus, oraque sueta polo.
Primorum sunt hæc noxæ monimenta parentum,
Infecit tristi quæ genus omne malo:
Hic veri quondam simulachrum numinis, amens,
In sævas meruit degenerasse feras.
Sunt quibus indulsit cœli clementia larga,
Unde foret cultu mitius ingenium.
Cultior hic mores, ni vitæ temperet usus,
Omnes consimilis barbaries teneat.

ST. T.

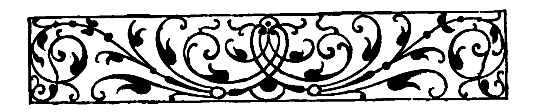
IN IOANNEM LERIUM

Ejusque de Americana peregrinatione historiam.

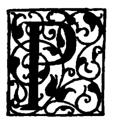
Tanta novi, Lerœe, refers miracula mundi,
Tamque novas rerum, tamque hominum facies,
Ut cupiam lustrare oculis iam singula, ni me
Terreat unda furens, barbariesque virum.
Atqui tolle moras, cupidum perque omnia deduc:
Nobis Oceano sat via tuta patet.
Tuto inter sœvos, humanaque viscera flammis
Torrentes, fast est vivere Lœstrigonas.
Oceanum rabie superat gens galla furentem,
Et superat sœvos barbara Lœstrigonas.

G. M. N.





PRÉFACE



OUR *ce qu'on ſe pourroit eſbahir de ce qu'apres dixhuit ans paſſez q'i'ay faict le voyage en Amerique, i'aye tant attendu de mettre ceſte hiſtoire en lumiere, i'ay eſtimé, en premier lieu eſtre expedient de declarer les cauſes qui m'en ont empeſché. Du commencement que ie fus de retour en France, monſtrant les mémoires que i'avois, la pluſpart eſcrits d'ancre de Breſil, & en l'Amerique meſme, contenans les choſes notables par moy obſervees en mon voyage : ioint les recits que i'en faiſois de bouche à ceux qui s'en enqueroyent plus avant : ie n'avois pas deliberé de paſſer outre, ny d'en faire autre mention. Mais quelques uns de ceux avec leſquels i'en conferois ſouvent, m'allegans qu'à fin que tant de choſes qu'ils iugeoyent dignes de memoire, ne demeuraſſent enſevelies, ie les devois rediger plus au long & par ordre à leurs prieres & ſolicitations, des l'an 1563, i'en avois fait un aſſez ample diſcours, lequel, en departant du lieu où ie demeurois lors, ayant preſté & laiſſé à un bon perſonnage, il advint que comme ceux auſquels il l'avoit baillé pour me l'apporter, paſſoyent par Lyon,*

leur eſtant oſté à la porte de la ville, il fut tellement eſgaré, que quelque diligence que ie fiſſe, il ne me fut pas poſſible de le recouvrer. De façon que faiſant eſtat de la perte de ce livre, ayant quelque temps apres retiré les brouillons que i'en avois laiſſé à celuy qui me l'avoit tranſcrit, ie fis tant, qu'excepté le colloque du langage des ſauvages, qu'on verra au vingtieſme chapitre, duquel moy ny autre n'avoit copie, i'avois de rechef le tout mis au net. Mais quand ie l'eus achevé, moy eſtant pour lors en la ville de la Charité sur Loire, les confuſions ſurvenantes en France ſur ceux de la Religion, ie fus contraint, à fin d'eviter ceſte furie, de quitter à grand haſte tous mes livres & papiers pour me ſauver à Sancerre : tellement qu'incontinent apres mon depart, le tout eſtant pillé, ce ſecond recueil ameriquain eſtant ainſi eſvanoui, ie fus pour la ſeconde fois privé de mon labeur. Cependant comme ie faiſois un iour recit à un notable Seigneur de la premiere perte que i'en avois faite à Lyon, luy ayant nommé celuy auquel on m'avoit eſcrit qu'il avoit eſté baillé, il en eut tel ſoin, que l'ayant finalement recouvré, ainſi que l'an paſſé 1576, ie paſſois en ſa maiſon, il me le rendit. Voila comme iuſques à preſent ce que i'avois eſcrit de l'Amerique, m'eſtant touſiours eſchappé des mains, n'avoit peu venir en lumiere.

Mais pour en dire le vray, il y avoit encores, qu'outre tout cela, ne ſentant point en moy les parties requiſes pour mettre à bon eſcient la main à la plume, ayant veu dés la meſme année que ie revins de ce pays là, qui fut 1558, le livre intitulé : Des Singularitez de l'Amerique, *lequel monſieur de la Porte ſuyvant les* Contes & Memoires *de frere Andre Thevet, avoit dreſſé & diſpoſé, quoy que ie n'ignoraſſe pas ce q' monſieur Fumée, en ſa preface ſur l'*Hiſtoire generale des

Indes, *a fort bien remarqué : aſſavoir que ce livre des* Singularitez *eſt ſingulierement farci de menſonges, ſi l'autheur toutesfois ſans paſſer plus avant ſe fuſt contenté de cela, poſſible euſſe-ie encores maintenant le tout ſupprimé.*

Mais quand en ceſte preſente annee 1577, liſant la Coſmographie *de Thevet, i'ay veu que il n'a pas ſeulement renouvelé & augmenté ſes premieres erreurs, mais qui plus eſt (eſtimant poſſible que nous fuſſions tous morts, ou ſi quelqu'un reſtoit en vie, qu'il ne luy oſeroit contredire) ſans autre occaſion, que l'envie qu'il a eüe de meſdire & detracter des miniſtres, & par conſequent de ceux qui en l'an 1556, les accompagnerent pour aller trouver Villegagnon en la terre du Breſil, dont i'eſtois du nombre, avec des digreſſions fauſſes, piquantes, & iniurieuſes, nous a impoſé des crimes : à fin di-ie de repouſſer ces impoſtures de Thevet, i'ay eſté comme contraint de mettre en lumiere tout le diſcours de noſtre voyage. Et à fin, avant que paſſer plus outre, qu'on ne penſe pas que ſans tres iuſtes cauſes ie me pleigne de ce nouveau Coſmographe, ie reciteray ici les calomnies qu'il a miſes en avant contre nous, contenues au tome second, livre vingt & un, chap. 2, fueil. 908.*

« *Au reſte, dit Thevet, i'avois oublié à vous dire, que peu de temps auparavant y avoit eu quelque ſedition entre les François, advenue par la deviſion & partialitez de quatre miniſtres de la Religion nouvelle, que Calvin y avoit envoyez pour planter ſa ſanglante Evangile, le principal deſquels eſtoit un miniſtre ſeditieux nommé Richier, qui avoit eſté Carme & Docteur de Paris quelques annees auparavant ſon voyage. Ces gentils predicans ne taſchans que s'enrichir & attrapper ce qu'ils pouvoyent, firent des ligues & menees*

secrettes, qui furent cause que quelques uns des nostres furent par eux tuez. Mais partie de ces seditieux estans prins furent executez, & leurs corps donnez pour pasture aux poissons : les autres se sauverent, du nombre desquels estoit ledict Richier, lequel bien tost apres se vint rendre ministre à la Rochelle : là où i'estime qu'il soit encore de present. Les Sauvages irritez de telle tragedie, peu s'en fallut qu'ils ne se ruassent sur nous, & missent à mort ce qui restoit. »

Voila les propres paroles de Thevet, lesquelles ie prie le lecteur de bien noter. Car comme ainsi soit qu'il ne nous ait iamais veu en l'Amerique, ny nous semblablement luy, moins, comme il dit, y-a-il esté danger de sa vie à nostre occasion; ie veux monstrer qu'il a esté en cest endroit aussi asseuré menteur qu'impudent calomniateur. Partant à fin de prevenir ce que possible pour eschapper il voudroit dire, qu'il ne rapporte pas son propos au temps qu'il estoit en ce pays-là, mais qu'il entend reciter un fait advenu depuis son retour : ie luy demande en premier lieu, si ceste façon de parler tout expresse dont il use : assavoir, Les Sauvages irritez de telle tragedie, peu s'en fallut qu'ils ne se ruassent sur nous, & missent à mort le reste, se peut autrement entendre, sinon que par ce, nous, *luy se mettant du nombre, il veuille dire qu'il fut enveloppé en son pretendu danger. Toutesfois si tergiversant d'avantage, il vouloit tousiours nier que son invention ait esté autre que de faire à croire qu'il vit les ministres dont il parle, en l'Amerique : escoutons encore, le langage qu'il tient en un autre endroit.*

« Au reste (dit ce Cordelier) si i'eusse demeuré plus long temps en ce pays-là, i'eusse tasché à gagner les ames esgarees de ce povre peuple, plustost que m'estudier à fouiller en terre, pour y cercher les richesses

que nature y a cachees. Mais d'autant que ie n'estois encores bien versé en leur langage, & que les ministres que Calvin y avoit envoyez pour planter sa nouvelle Evangile, entreprenoyent ceste charge, envieux de ma deliberation, ie laissay ceste mienne entreprise. »

Croyez le porteur, dit quelqu'un, qui à bon droit se mocque de tels menteurs à gage.

Parquoy si ce bon Catholique Romain, selon la reigle de Saint François, dont il est, n'a faict autre preuve de quitter le monde que ce qu'il dit, avoir mesprisé les richesses cachees dans les entrailles de la terre du Bresil : ny autre miracle que la conversion des sauvages Ameriquains habitans en icelle, desquels (dit-il) il vouloit gagner les ames, si les ministres ne l'en eussent empesché, il est en grand danger, apres que i'aurai monstré qu'il n'en est rien, de n'estre pas mis au calendrier du Pape pour estre canonisé, & reclamé apres sa mort comme monsieur saint Thevet. A fin doncques de faire preuve que tout ce qu'il dit ne sont qu'autant de ballivernes, sans mettre en consideration s'il est vraysemblable que Thevet, qui en ses escrits fait de tout bois flesches, comme on dit : c'est à dire, ramasse à tors & à travers tout ce qu'il peut pour allonger & colorer ses contes, se fust teu en son livre des Singularitez de l'Amerique *de parler des ministres, s'il les eust veu en ce pays-la, & par plus forte raison s'ils eussent commis ce dont il les accuse à present en sa* Cosmographie *imprimée seize ou dix sept ans apres : attendu mesme que par son propre tesmoignage en ce livre des* Singularitez, *on voit qu'en l'an 1555, le dixiesme de novembre il arriva au cap de Frie, & quatre iours apres en la riviere de Ganabara en l'Amerique, dont il partit le dernier iour de ianvier suyvant, pour revenir en France : & nous cependant, comme ie*

monftrerai en cefte hiftoire, n'arrivafmes en ce pays là au fort de Coligny, fitué en la mefme riviere, qu'au commencement de mars 1557 : puis di-ie qu'il appert clairement par là, qu'il y avoit plus de treize mois que Thevet n'y eftoit plus, comment a il efté fi hardi de dire & efcrire qu'il nous y a veus?

Le foffé de pres de deux mille lieues de mer entre luy, dés longtemps à Paris, & nous qui eftions fous le Tropique du Capricorne, ne le pouvoit-il garentir? fi faifoit, mais il avoit envie de pouffer & mentir ainfi cofmographiquement : c'eft à dire, à tout le monde. Parquoy ce premier poinct prouvé contre luy, tout ce qu'il dit au refte ne meriteroit aucune refponfe. Toutesfois pour foudre toutes les repliques qu'il pourroit avoir touchant la fedition dont il cuide parler : ie di en premier lieu, qu'il ne fe trouvera pas qu'il y en ait eu aucune au fort de Colligny, pendant que nous y eftions : moins y eut-il un feul François tué de noftre temps. Et partant fi Thevet veut encores dire, que quoy qu'il en foit, il y eut une coniuration des gens de Villegagnon contre luy en ce pays la, encas, di-ie, qu'il nous la vouluft imputer, ie ne veux de rechef pour nous fervir d'apologie, & pour monftrer qu'elle eftoit advenue avant que nous y fuffions arrivez, que le propre tefmoignage de Villegagnon. Parquoy combien que la lettre en Latin qu'il efcrivit à M. Iean Calvin, refpondant à celle que nous luy portafmes de fa part, ait ia dés long temps efté traduite & imprimee en autre lieu, & que mefmes fi quelqu'un doute de ce que ie di, l'original efcrit d'ancre de Brefil, qui eft encores en bonne main, face toufiours foy de ce qui en eft : parce qu'elle fervira doublement à cefte matiere, affavoir & pour refuter Thevet, & pour monftrer quant & quant quelle religion Villegagnon faifoit femblant

de tenir lors, ie l'ay encore icy inseree de mot à mot.

Teneur de la lettre de Villegagnon envoyee de l'Amerique à Calvin.

« *De Colligny en la France antarctique 31 mars 1557. Ie pense qu'on ne scauroit declarer par paroles combien m'ont resiouy vos lettres, & les freres qui sont venus avec icelle. Ils m'ont trouvé réduict en tel point, qu'il me faloit faire office de magistrat, & quant & quant la charge de ministre de l'Eglise : ce qui m'avoit mis en grande angoisse, car l'exemple du roi Ozias me destournoit d'une telle maniere de vivre : mais i'estois contraint de le faire, de peur que nos ouvriers lesquels i'avois prins à louage, & amenez par deça, par la frequentation de ceux de la nation, ne vinssent à se souiller de leurs vices : ou par faute de continuer en l'exercice de la religion, tombassent en apostasie : laquelle crainte m'a esté ostée par la venue des freres. Il y a aussi cet advantage que, si, dorénavant il faut travailler pour quelque affaire & encourir danger, ie n'auray faute de personnes qui me consolent & aident de leur conseil : laquelle commodité m'avoit esté ostée par la crainte du danger auquel nous sommes. Car les freres qui estoient venus de France par deça avec moy, estant esmeus pour les difficultez de nos affaires, s'en estoient retirez en Egypte, chacun allegant quelque excuse. Ceux qui estoient demeurez estoient pauvres gens souffreteux & mercenaires, selon que pour lors ie les avois peu recouvrer. Desquelz la condition estoit telle que plus tost il me falloit craindre d'eux que d'en avoir aucun soulagement. Or la cause de ceci est qu'à nostre arrivee toutes sortes de fascheries & difficultez se sont dressées, tellement que ie ne scavois bonnement quel advis prendre, ny par quel bout commencer.*

« Le pays estoit du tout desert, & en friche. Il n'y avoit point de maison ny de toicts, ny aucune commodité de bled. Au contraire, il y avoit des gens farouches & sauvages, esloignez de toute courtoisie & humanité, du tout différens de nous en façon de faire & instruction : sans religion, ny aucune cognoissance d'honnesteté ni de vertu, de ce qui est droit & iniuste; en sorte qu'il me venoit en pensée, àssavoir si nous estions tombez entre des bestes portans la figure humaine. Il nous falloit pourvoir à toutes ces incommoditez à bon escient & en toute diligence, & y trouver remede pendant que les navires s'apprestoyent au retour, de peur que ceux du pays, pour l'envye qu'ils avoient de ce que nous avions apporté, ne nous surprinssent au dépourvu & missent à mort.

« Il y avoit davantage le voisinage des Portugallois, lesquels ne nous voulans point de bien, & n'ayans peu garder le pays que nous tenons maintenant prennent fort mal à gré qu'on nous y ait receu, & nous portent une haine mortelle. Parquoy toutes ces choses se presentoient à tous ensemble : assavoir qu'il nous falloit choisir un lieu pour nostre retraite, le defricher & applanir, y mener de toutes parts de la provision & munition, dresser des forts, bastir des toicts & logis pour la garde de nostre bagage, assembler d'alentour la matiere & estoffe, & par faute de bestes le porter sur les espaules, au haut d'un costeau, par des lieux forts & bois tres empeschans. En outre, d'autant que ceux du pays vivent au iour la iournée, ne se souciant de labourer la terre, nous ne trouvions point de vivres assemblez en un certain lieu, mais il nous les falloit aller recueillir & querir bien loin ça & là : dont il advenoit que nostre compagnie, petite comme elle estoit, nécessairement s'escartoit & dimi-

nuoit. A cauſe de ces difficultez, mes amis qui m'avoyent suyvi, tenans nos affaires pour deſeſperees comme i'ay deià deſmontré, ont rebrouſſé chemin, & de ma part auſſi i'en ay eſté aucunement eſmeu.

« Mais d'un autre coſté penſant à part moy que i'avois aſſeuré mes amis que ie me déportois de France, à fin d'employer à l'avancement du régne de Ieſus-Chriſt le ſoin & la peine que j'avois mis par ci-devant aux choſes de ce monde : ayant cognu la vanité d'une telle eſtude & vacation, i'ay eſtimé que ie donnerois aux hommes à parler de moy, & de me reprendre ſi i'en eſtois deſtourné par crainte de travail ou de danger : davantage puiſqu'il eſtoit queſtion de l'affaire de Chriſt, ie me ſuis aſſeuré qu'il m'aſſiſteroit & ameneroit le tout à bonne & heureuſe iſſue. Par quoy i'ay prins courage & ay entierement appliqué mon eſprit pour amener à chef la choſe que i'avois entrepriſe d'une ſi grande affection pour y employer ma vie. Et m'a ſemblé que i'en pourrois venir à bout par ce moyen, ſi ie faiſois foy de mon intention & deſſein par une bonne vie & entiere, & ſi ie retirois la troupe des ouvriers que i'avois amenez de la compagnie & accointance des infideles. Eſtant mon eſprit adonné à cela, il m'a ſemblé que ce n'eſt point ſans la providence de Dieu que nous ſommes enveloppez de ces afaires, mais que cela eſt advenu de peur qu'eſtans gaſtez par trop grande oiſiveté nous ne vinſſions à laſcher la bride à nos appetits deſordonnez & fretillans. Et apres il me vient en memoire qu'il n'y a rien ſi haut & malaiſé qu'on ne puiſſe ſurmonter en ſe perforcant : partant qu'il faut mettre ſon eſprit & ſecours en patience & fermeté de courage, & exercer ma famille par travail continuel, & que la bonté de Dieu aſſiſtera à une telle affection & entrepriſe.

« *Par quoy nous nous sommes transportez en une isle esloignee de terre ferme d'environ deux lieues, & là j'ay choisi lieu pour nostre demeure, afin que, tout moyen de s'enfuir estant osté, ie peusse retenir nostre trouppe en son debvoir : & pour ce que les femmes ne viendroyent point vers nous sans leurs maris l'occasion de forfayre en cest endroit fut retranchée. Ce néantmoins il est arrivé que vingt-six de nos mercenaires, estant amorsez par leurs cupidités charnelles, ont conspiré de me faire mourir; mais au iour assigné par l'execution, l'entreprise m'a esté revelée par un des complices, au mesme instant qu'ils venoyent en diligence pour m'accabler. Nous avons evité un tel danger par ce moyen : c'est qu'ayant fait armer cinq de mes domestiques, i'ay commencé d'aller droit contre eux : alors ces conspirateurs ont esté saisis de telle frayeur & estonnement que sans difficulté ny resistance nous avons empoigné & emprisonné quatre des principaux autheurs du complot qui m'avoyent esté déclarez. Les autres espouvantez de cela, laissans les armes, se sont tenus cachez. Le lendemain nous en avons deslié un de ses chaînes, afin qu'en plus grande liberté il peust plaider sa cause : mais prenant sa course, il se précipita dedans la mer, & s'estouffa. Les autres qui restoyent, estant amenez pour estre examinez, ainsi liez comme ils estoyent ont de leur bon gré sans question déclaré ce que nous avions entendu par celuy qui les avoit accusez. Un d'iceux ayant un peu auparavant esté chastié par moy pour avoir eu affaire avec une putain s'est démontré de plus mauvais vouloir, & a dit que le commencement de la coniuration estoit venu de luy, & qu'il avoit gaigné par présens le père de la paillarde, à fin qu'il le tirast hors de ma puissance, si ie le pressoye de s'abstenir de la compagnie*

d'icelle. Ceſtuy-la a eſté pendu & eſtranglé pour tel forfait : aux deux autres nous avons fait grâce, en ſorte neantmoins qu'eſtans enchaînez ils labourent la terre : quant aux autres ie n'ay point voulu m'informer de leur faute, à fin que l'ayant cogneue & averee ie ne la laiſſaſſe impunie, on ſi i'en voulois faire iuſtice, comme ainſi ſoit que la troupe en fuſt coupable, il n'en demeuraſt point pour parachever l'œuvre par nous entreprins.

« *Par quoy en diſſimulant le meſcontentement que i'en avois nous leur avons pardonné la faute, & à tous donné bon courage : ce néantmoins nous ne nous ſommes point tellement aſſeurez d'eux que nous n'ayons eu toute diligence conquis & fondé par les actions & deportemens d'un chacun ce qu'il avoit au cœur. Et par ainſi ne les eſpargnant point, mais moy meſme préſent les faiſans travailler, non ſeulement nous avons bouſché le chemin à leurs mauvais deſſeins, mais auſſi en peu de temps avons bien muni & fortifié noſtre iſle tout à l'entour. Cependant ſelon la capacité de mon eſprit ie ne ceſſois de les admoneſter & deſtourner des vices & les inſtruire en la religion Chreſtienne, ayant pour ceſt effect eſtabli tous les iours prieres publiques ſoir & matin : & moyennant tel devoir & pourvoyance nous avons paſſé le reſte de l'année en plus grand repos.*

« *Au reſte nous avons eſté delivrez d'un tel ſoin par la venue de nos navires : car là i'ay trouvé perſonnages, dont non-ſeulement ie n'ay que faire de me craindre, mais auſſi auſquels ie me puis fier de ma vie. Ayant telle commodité en main, i'en ay choiſy dix de toute la troupe, auſquels i'ay remis la puiſſance & authorité de commander. De façon que d'oreſenavant rien ne ſe face que par advis du conſeil, telle-*

ment que ſi i'ordonnois quelque choſe au preiudice de quelqu'un, il fuſt ſans effect ni valeur, s'il n'eſtoit autoriſé & ratifié par le conſeil. Toutesfois ie me ſuis réſervé un poinct, c'eſt que, la ſentence eſtant ordonnée, il me ſoit loiſible de faire grace au malfaiteur, en ſorte que je puiſſe profiter à tous ſans nuire à perſonne. Voila les moyens par leſquels i'ay deliberé de maintenir & défendre noſtre eſtat & dignité. Noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt vous veuille défendre de tout mal avec vos compagnons, vous fortifier par ſon eſprit, & prolonger voſtre vie un bien long temps pour l'ouvrage de ſon egliſe. Ie vous prie ſaluer affectueuſement de ma part mes très-chers frères & fidèles Cephas & de la Fleche. Si vous eſcrivez à Madame Renée de France noſtre maiſtreſſe, ie vous ſupplie la ſaluer tres-humblement en mon nom. »

Il y a encor à la fin de ceſte lettre de Villegagnon une clauſe eſcrite de ſa propre main : mais parce que i'allegueray contre luy meſme, au ſixieſme chapitre de ceſte hiſtoire, à fin d'obvier aux redites, je l'ay retranchee en ce lieu. Mais quoy qu'il en ſoit, puiſque par ceſte narration de Villegagnon il appert tout évidemment que contre verité, Thevet, en ſa Coſmographie *a publié & gazouillé que nous avions eſté auteurs d'une ſedition au fort de Colligny : attendu, di-ie, que, comme il a eſté veu, nous n'y eſtions pas encore arrivez quand elle advint, c'eſt merveille que ceſte digreſſion luy plaiſe tant, qu'outre ce que deſſus, ne ſe pouvant ſaouler d'en parler, quand il traite de la loyauté des Eſcoſſois, accommodant ceſte bourde à ſon propos, voicy encor ce qu'il en dit.*

« La fidelité deſquels i'ay auſſi cognue en certain nombre de gentils-hommes & ſoldats, nous accompagnans ſur nos navires en ces pays lointains de la

France Antarctique, pour certaines coniurations faites contre noſtre compagnie de François Normands, leſquels pour entendre le langage de ce peuple ſauvage & barbare, qui n'ont preſque point de raiſon pour la brutalité qui eſt en eux, avoyent intelligence, pour nous faire mourir tous, avec deux Roitelets du pays, auſquels ils avoyent promis ce peu de biens que nous avions. Mais leſdits Eſcoſſois en eſtans advertis, deſcouvrirent l'entrepriſe au Seigneur de Villegagnon & à moy auſſi, duquel fait furent tres-bien chaſtiez ces impoſteurs, auſſi bien que les miniſtres que Calvin y avoit envoyez, qui beurent un peu plus que leur ſaoul, eſtans comprins en la conſpiration. »

Derechef Thevet entaſſant matiere ſur matiere, en s'embarraſſant de plus en plus ne ſçait qu'il veut dire en ceſt endroit : car meſlant trois divers faits enſemble, dont l'un toutesfois eſt faux & ſuppoſé par luy, lequel i'ay ia refuté, & deux autres advenus en divers temps : tant s'en faut, encores que les Ecoſſois luy euſſent revélé la conjuration dont il parle à preſent, qu'au contraire (comme vous avez entendu) luy eſtant du nombre de ceux auſquels Villegagnon reprochoit par ſa lettre qu'ils s'en eſtoyent retournez en Egypte, c'eſt-à-dire (à la Papauté) de quoy on peut auſſy recueillir que tous reciproquement avant que ſortir de France luy avoyent fait promeſſe de ſe renger à la religion reformee, laquelle il diſoit vouloir eſtablir où il alloit : il ne fut non plus compris en ce ſecond & vray danger, qu'au premier imaginaire & forgé en ſon cerveau.

Touchant le troiſieſme, contenant que « quelques ſeditieux compagnons de Richier furent executez, & leurs corps donnez pour paſture aux poiſſons » : ie di auſſi que tant s'en faut que cela ſoit vray, de la façon

que Thevet le dit, qu'au contraire, ainſi qu'il ſera veu au diſcours de ceſte hiſtoire, combien que Villegagnon depuis ſa revolte de la Religion nous fiſt un tres-mauvais traitement, tant y a que ne ſe ſentant pas le plus fort, non-ſeulement il ne fit mourir aucuns de noſtre compagnie avant le departement de du Pont noſtre conducteur & de Richier, avec leſquels ie rapaſſay la mer, mais auſſi ne nous oſant ni pouvant retenir par force, nous partiſmes de ce pays-la avec ſon congé : frauduleux toutesfois comme ie diray ailleurs. Vray eſt, ainſi qu'il ſera auſſi veu en ſon lieu, que de cinq de noſtre troupe qu'apres le premier naufrage que nous cuidaſmes faire, environ huict iours apres noſtre embarquement, s'en retournerent dans une barque en la terre des ſauvages. Il en fit voirement, cruellement & inhumainement precipiter trois en mer : non toutesfois pour aucune ſedition qu'ils euſſent entrepriſe, mais, comme l'hiſtoire qui en eſt au livre des martyrs de noſtre temps le temoigne, ce fut pour la confeſſion de l'Evangile, laquelle Villegagnon avoit reiettee.

Davantage comme Thevet, ou en s'abuſant, ou malicieuſement dit qu'ils eſtoyent miniſtres : auſſi encor en attribuant à Calvin l'envoy de quatre en ce pays-la, commet-il une autre double faute. Car en premier lieu les elections & envoy des paſteurs en nos Egliſes ſe faiſant par l'ordre qui y eſt eſtabli, aſſavoir par la voye des conſiſtoires, & de pluſieurs choiſis & authoriſez de tout le peuple, il n'y a homme entre nous, qui, comme le Pape, de puiſſance abſolue puiſſe faire telle choſe. Secondement, quant au nombre, il ne ſe trouvera pas qu'il paſſaſt en ce temps la (& croy qu'il n'y en a point eu depuis) plus de deux miniſtres en l'Amerique, aſſavoir Richier & Chartier. Toutesfois

ſi ſur ce dernier article, & ſur celui de la vocation de ceux qui furent noyez Thevet replique, que n'y regardant pas de ſi pres il appelle tous ceux qui eſtoyent en noſtre compagnie miniſtres, ie luy reſpons, que tout ainſi qu'il ſçait bien qu'en l'egliſe catholique Romaine tous ne ſont pas cordeliers comme il eſt, qu'auſſi, ſans faire comparaiſon, nous qui faiſons profeſſion de la religion Chreſtienne & Evangelique, n'eſtans pas rats en paille, comme on dit, ne ſommes pas tous miniſtres. Et au ſurplus, parce que Thevet ayant auſſi honorablement qualifié Richier du titre de miniſtre, que fauſſement du nom de ſeditieux (luy concedant cependant qu'il a vrayement quitté ſon doctorat Sorbonique) pourroit prendre mal à gré, qu'en récompenſe, & en lui reſpondant ie ne luy baille ici autre titre que de cordelier : ie ſuis content pour le gratifier en cela, de le nommer encor, non-ſeulement ſimplement Coſmographe, mais qui plus eſt ſi general & univerſel, que comme s'il n'y avoit pas aſſez de choſes remarquables en toute ceſte machine ronde, ni en ce monde (duquel cependant il eſcrit ce qui eſt & ce qui n'eſt pas) il va encores outre cela, chercher des fariboles au royaume de la lune, pour remplir & augmenter ſes livres des contes de la cigongne. Dequoy neantmoins comme François naturel que ie ſuis, ialoux de l'honneur de mon prince, il me faſche tant plus, que non-ſeulement celuy dont ie parle eſtant enflé du titre de Coſmographe du Roy en tire argent & gages ſi mal employez, mais, qui pis eſt, qu'il faille que par ce moyen des niaiſeries, indignes d'eſtres couchees en une ſimple miſſive, ſoyent couvertes & authoriſees du nom Royal. Au reſte, à fin de faire ſonner toutes les cordes qu'il a touchees, combien que i'estime indigne de reſponſe, que pour monſtrer qu'il meſure

tous les autres à l'aune & à la reigle de S. François, duquel les freres mineurs, comme luy, fourrent tout dans leurs besaces, il a ietté à la traverse, que « les predicans, comme il parle, estans arrivez en l'Amerique, ne taschans qu'à s'enrichir, en attrappoyent où ils en pouvoyent avoir : » puis toutesfois que cela (qui n'est non plus vray que les fables de l'Alcoran des Cordeliers) est sciemment & de gayeté de cœur, comme on dit, attaquer l'escarmouche, contre ceux qu'il n'a iamais veu en l'Amerique ni receu d'eux desplaisirs ailleurs : estant du nombre des defendans, il faut qu'en nous rejettant les pierres qu'il nous a voulu ruer, en son iardin, ie descouvre quelque peu de ses autres friperies.

Pour donc le combattre tousiours de son propre baston, que respondra-il surce qu'ayant premierement dit en mots expres en son livre des Singularitez *« qu'il ne demeura que trois iours au cap de Frie, » il a neantmoins depuis escrit en sa* Cosmographie *« qu'il y seiourna quelques mois » au moins si au singulier il eut dit un mois, & puis là dessus fait accroire, que les iours de ce pays-la durent un peu plus d'une sepmaine, il luy eust adiousté foy qui eust voulu : mais d'estendre le seiour de trois iours à quelques mois, sous correction, nous n'avons pas encore apprins que les iours plus esgaux sous la zone Torride & pres des Tropiques qu'en nostre climat, se transmuent pour cela en mois.*

Outre plus, pensant tousiours esblouyr les yeux de ceux qui lisent ses œuvres, nonobstant que ci-dessus par son propre tesmoignage i'aye monstré qu'il ne demeura en tout qu'environ dix sepmaines en l'Amerique : assavoir depuis le dixiesme de novembre 1555, iusques au dernier de Ianvier suivant, durant lesquelles

encores (comme i'ay entendu ceux qui l'ont veu par de là)en attendant que les navires où il revint fussent chargees, il ne bougea gueres de l'iste inhabitable où se fortifia Villegagnon : si est-ce qu'à l'ouyr discourir au long & au large, vous disiez qu'il a non-seulement veu, ouy & remarqué en sa propre personne toutes les coustumes & manieres de faire de ceste multitude de divers peuples sauvages habitans en ceste quarte partie du monde, mais qu'aussi il a arpenté toutes les contrées de l'Inde occidentale : à quoy neantmoins, pour beaucoup de raisons, la vie de dix hommes ne suffiroit pas. Et de faict, combien qu'à cause des deserts & lieux inaccessibles mesme pour la crainte des Margaias *ennemis iurez de ceux de nostre nation, la terre desquels n'est pas fort esloignee de l'endroit où nous demeurions, il n'y ait Truchement François, quoy qu'aucuns des le temps que nous y estions, y eussent ia demeurez neuf ou dix ans, qui se voulust vanter d'avoir esté quarante lieües avant sur les terres (ie ne parle point des navigations lointaines sur les rivages) tant y a que Thevet, dit, « avoir esté soixante lieües & davantage avec des sauvages, cheminans iour & nuict dans des bois espais & toffus, sans avoir trouvé beste qui taschast à les offenser. » Ce que ie croy aussi fermement, quant à ce dernier point, assavoir qu'il ne fut pas lors en danger des bestes sauvages, comme ie m'asseure que les espines ny les rochers ne lui esgratignérent gueres les mains ny le visage, ny gasterent les pieds en ce voyage.*

Mais surtout qui ne s'esbahiroit de ce qu'ayant dit quelque part, « qu'il fut plus certain de ce qu'il a escrit de la maniere de vivre des sauvages, apres qu'il eut apprins à parler leur langage, » en fait neantmoins ailleurs si mauvaise preuve, que Pa, *qui en*

ceſte langue Breſilienne veut dire ouy, *eſt par luy expoſé, & vous auſſi? De façon que comme ie monſtreray ailleurs, le bon & ſolide iugement que Thevet a eu en eſcrivant, qu'avant l'invention du feu en ce pays-la, il y avoit de la fumee pour ſeicher les viandes: auſſi pour eſchantillon de ſa ſuffiſance en l'intelligence du langage des ſauvages, allegant ceci en ceſt endroit, ie laiſſe à iuger, ſi n'entendant pas cet adverbe affirmatif, qui n'eſt que d'une ſeule ſyllabe, il n'a pas auſſi bonne grace de ſe vanter de l'avoir apprins: comme celuy lequel luy reproche, qu'apres avoir frequenté quelques mois parmi deux ou trois peuples, il a remaſché ce qu'il a apprins de mots obſcurs & effroyables, aura matiere de rire quand il verra ce que ie di icy. Partant, ſans vous en enquerir plus avant, fiez vous en Thevet de tout ce que confuſément & ſans ordre il vous gergonnera au vingtunieſme livre de ſa* Coſmographie *de la langue des Ameriquains, & vous aſſeurez qu'en parlant de* Maïr momen *&* Maïr pochi, *il vous en baillera des plus vertes & plus cornues.*

Que dirons-nous auſſi de ce que s'escarmouchant ſi fort en ſa Coſmographie *contre ceux qui appellent ceſte terre d'Amerique, Inde Occidentale, à laquelle il veut que le nom de France antarctique, qu'il dit luy avoir premierement impoſé demeure, combien qu'ailleurs il attribue ceſte nomination à tous les François qui arriverent en ce pays-la avec Villegagnon, l'a toutesfois luy meſme en pluſieurs endroits nommee Inde Amerique. Somme quoy qu'il ne ſoit pas d'accord avec ſoy meſme, tant y a qu'à voir les cenſures, refutations, & corrections qu'il fait és œuvres d'autruy, on diroit, que tous ont eſté nourris dans des bouteilles, & qu'il n'y a que le ſeul Thevet qui ait tout veu par le trou de ſon chapeau de Cordelier. Et m'aſſeure bien que ſi en liſant*

cefte mienne hiftoire, il y voit quelques traits des chofes par lui tellement quellement touchees, qu'incontinent, fuyvant fon ftyle accouftumé, & la bonne opinion qu'il a de foy, il ne faudra pas de dire : Hà, tu m'as defrobé cela en mes efcrits. Et de faict, fi Belleforeft, non-feulement Cosmographe comme luy, mais qui outre cela à fa louange avoit couronné fon livre des Singularitez, *d'une belle ode, n'a peu néantmoins efchapper que Thevet par mefpris, ne l'ait une infinité de fois appelé en fa* Cofmographie, *pauvre philofophe, pauvre Tragique, pauvre Comingeois : puis, di-ie, qu'il ne peut fouffrir qu'un perfonnage, qui mefme au refte auffi àpropos que luy, s'eftomaque fi fouvent contre les Huguenots luy foit parangonné, que doy-ie attendre moy qui avec ma faible plume ay ofé toucher un tel coloffe ? Tellement que m'eftant advis que, comme un Goliath me maudiffant par fes yeux, il le voye defia monter fur fes ergots : ie ne doute point quand il verra que ie luy ay un peu ici defcouvert fa mercerie, que baaillant pour m'engloutir, mefme employant les canons du Pape, il ne fulmine à l'encontre de moy & de mon petit labeur. Mais quand bien pour me venir combattre il devroit, en vertu de fon fainct François le ieune, faire refufciter* Quoniam begue *avec fes deux pieces d'artillerie fur fes deux efpaules toutes nues, comme d'une façon ridicule (penfant faire accroire que ce fauvage, fans crainte de s'efcorcher, ou pluftot d'avoir les efpaules toutes entieres emportees du reculement des pieces, tiroit en cefte forte) il l'a ainfi fait peindre en fa* Cofmographie : *tant y a qu'entre la charge qu'en le repouffant ie luy ay ia faite, encores delibere ie non feulement de l'attaquer ci-apres en paffant, mais, qui plus eft, l'affaillir fi vivement, que ie lui rafcleray & reduiray à neant cefte fuperbe*

Ville Henry, *laquelle fantastiquement il nous avoit bastie en l'air, en l'Amerique. Mais en attendant que ie face mes approches, & que, puis qu'il est adverti, il se prepare pour soustenir vaillamment l'assaut ou se rendre, ie prieray les lecteurs qu'en se ressouvenant de ce i'ay dit ci-dessus, que les impostures de Thevet contre nous ont esté cause en partie de me faire mettre ceste histoire de nostre voyage en lumiere, ils m'excusent si en ceste preface, l'ayant convaincu par ses propres escrits, i'ay esté un peu long à le rembarrer. Surquoy ie n'insisteray pas d'avantage, encor que depuis ma premiere impression on n'ait adverti que Thevet cerchoit des memoires pour escrire contre moy: mesmes quelques-uns de ceux qui se disent de nostre religion luy en avoyent voulu bailler : en quoy, si ainsi est, ils monstrent le bon zele qu'ils y ont. Car, comme i'ay dit ailleurs, n'ayant iamais veu Thevet, que ie sache, ny receu desplaisir de luy pour mon particulier, ce que ie l'ay contredit en ceste histoire est seulement pour oster le blasme qu'il avoit voulu mettre sus à l'Evangile, & à ceux qui de notre temps l'ont premierement annoncee en la terre du Bresil.*

Ce qui servira aussi pour respondre à cest apostat Mathieu de Launay, lequel, au second livre qu'il a fait, pour mieux descouvrir son Apostasie, a esté si imprudent d'escrire, qu'encor qu'il ne fust question de la Religion, les ministres n'ont laissé de mordre en leurs escrits les plus excellens personnages de nostre temps, entre lesquels il met Thevet : qui neantmoins à l'endroit où ie l'ay principalement refuté, s'estoit sans occasion, directement & formellement attaché à la Religion reformee, & à ceux qui en font profession. Pourquoy que cest effronté de Launay, qui au lieu que i'ay allegué, m'appellant belistre (pour me bien cognoistre,

dit-il, en quoy derechef il ment impudemment, car ie n'eu iamais accez à luy, ni ſemblablement luy à moy, dont ie loue Dieu) eſt luy meſme delaiſſant Ieſus-Chriſt la fontaine d'eau vive, retourné boire és cyternes puantes du Pape, & caymander en ſa cuiſine, ſe meſle ſeulement de la defendre iuſques à ce que luy & ſes ſemblables (qui ont mal ſenti de la foy, dira on finalement) y ſoyent du tout eſchaudez, apres que on ſe ſera ſervi d'eux par ce moyen, miſerables devant Dieu & devant les hommes. Ainſi donc, pour conclure ce propos, que Thevet reſponde, s'il en a envie, ſi ce que i'ay dit contre luy eſt vray ou non; car c'eſt là le poinct, & non pas à la façon des mauvais plaideurs, eſgarer la matiere en s'informant qui ie ſuis, combien que par la grace de Dieu (ſans faire comparaiſon) i'aille auſſi hardiment par tout la teſte levee qu'il ſçauroit faire, quelque Coſmographe qu'il ſoit : l'aſſeurant s'il met en avant autre choſe que la verité, de luy oppoſer des raiſons ſi fermes, que mettant touſiours ſes propres eſcrits au devant, il ne faudra pas traverſer iuſques en l'Amerique pour faire iuger à chacun quels ils ſont.

Semblablement & tout d'un fil, ie prie que nul ne ſe ſcandalize de ce que, comme ſi ie voulois reſveiller les morts, i'ay narré en ceſte hiſtoire quels furent les deportemens de Villegagnon en l'Amerique, pendant que nous y eſtions : car outre ce que cela eſt du suiet que ie me ſuis principalement propoſé de traitter, aſſavoir monſtrer à quelle intention nous fiſmes ce voyage, ie n'en ay pas dit à peu pres de ce que i'euſſe fait, s'il eſtoit de ce temps en vie.

Au ſurplus, pour parler maintenant de mon faict, parce premierement que la Religion eſt l'un des principaux poincts qui ſe puiſſe & doive remarquer parmi

les hommes, nonobſtant que bien au long ci-apres au ſeizieſme chapitre, ie declare quelle eſt celle des Toüoupinambaoults *ſauvages Ameriquains, ſelon que ie l'ay peu comprendre : toutesfois dautant que, comme il ſera là veu, ie commence ce propos par une difficulté dont ie ne me puis moy meſme aſſez eſmerveiller, tant s'en faut que ie la puiſſe ſi entierement reſoudre qu'on pourroit bien deſirer, dés maintenant ie ne lairray d'en toucher quelque choſe en paſſant. Ie diray donc qu'encores que ceux qui ont le mieux parlé ſelon le ſens commun, ayent non-ſeulement dit, mais auſſi cogneu, qu'eſtre homme & avoir ce ſentiment, qu'il faut donc dependre d'un plus grand que ſoy, voire que toutes creatures, ſont choſes tellement coniointes l'une avec l'autre, que quelques differens qui ſe ſoyent trouvez en la maniere de ſervir à Dieu, cela n'a peu renverſer ce fondement, que l'homme naturellement doit avoir quelque religion vraye ou fauſſe, ſi eſt-ce neantmoins qu'aprés que d'un bon ſens raſſis ils en ont ainſi iugé, qu'ils n'ont pas auſſi diſſimulé, quand il eſt queſtion de comprendre à bon eſcient à quoy ſe renge plus volontiers le naturel de l'homme, en ce devoir de religion, qu'on apperçoit volontiers entre vray ce que le Poete Latin a dit, aſſavoir :*

Que l'appetit bouillant en l'homme
Eſt ſon principal Dieu en ſomme.

Ainſi pour expliquer et faire cognoiſtre par exemple, ces deux teſmoignagnes en nos ſauvages Ameriquains, il eſt certain en premier lieu, que nonobſtant ce qui leur eſt de particulier, il ne ſe peut nier qu'eux eſtans hommes naturels, n'ayent auſſi cette diſpoſition

& inclination commune à tous : aſſavoir d'apprehender quelque choſe plus grande que l'homme, dont depend le bien & le mal, tel pour le moins qu'ils ſe l'imaginent. Et à cela ſe rapporte l'honneur qu'ils font à ceux qu'ils nomment Caraibes, *dont nous parlerons en ſon lieu, leſquels ils cuident en certaines ſaiſons leur apporter le bonheur ou malheur. Mais quant au but qu'ils ſe propoſent pour leur contentement & ſouverain poinct d'honneur, qui eſt, comme ie monſtreray parlant de leurs guerres & ailleurs, la pourſuite & vengeance de leurs ennemis, reputans cela à grande gloire, tant en ceſte vie que apres icelle (tant ainſi qu'en partie ont fait les anciens Romains) ils tiennent telle vengeance & victoire pour leur principal bien: bref ſelon qu'il ſera veu en ceſte hiſtoire, au regard de ce qu'on nomme Religion parmi les autres peuples, il ſe peut dire tout ouvertement, que non ſeulement ces pauvres ſauvages n'en ont point, mais qu'auſſi s'il y a nation qui ſoit & vive ſans Dieu au monde ce ſont vrayment eux. Toute ſfois en ce poinct ſont ils peut eſtre moins condamnables : c'eſt qu'en advouant & confeſſant aucunement leur malheur & aveugliſſement (quoy qu'ils ne l'apprehendent point pour s'y deſplaire, ni cercher le remede quand meſme il leur eſt preſenté) ils ne font ſemblant d'eſtre autres que ce qu'ils ſont.*

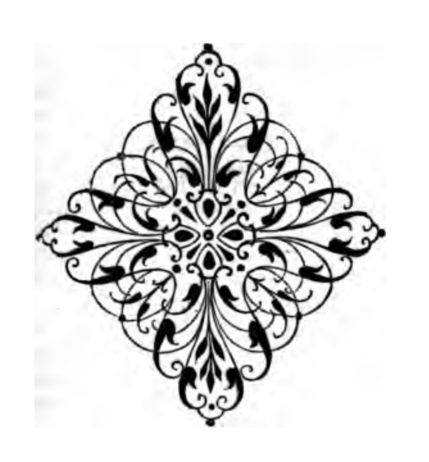
Touchant les autres matieres, les ſommaires de tous les chapitres mis au commencement du livre monſtrent aſſez quelles elles ſont : comme auſſi le premier chapitre declare la cauſe qui nous meut de faire ce voyage en l'Amerique. Ainſi ſuivant ce que ie promettois en la premiere edition, outre les cinq diverſes figures d'hommes ſauvages qui y ſont, nous en avons encore adiouſté quelques unes pour le plaiſir & conten-

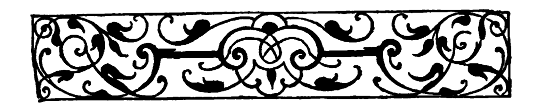
tement des lecteurs : & n'a pas tenu à moy qu'il n'y en ait davantage, mais l'Imprimeur n'a voulu pour ceste fois fournir à tant de frais qu'il eust fallu faire pour la taille d'icelles.

Au reste, n'ignorant pas ce qui se dit communément: assavoir que parce que les vieux & ceux qui ont esté loin, ne peuvent estre reprins ils se licencient & donnent souvent congé de mentir : ie diray là dessus en un mot, que tout ainsi que ie hais la menterie & les menteurs, aussi s'il se trouve quelqu'un qui ne vueille adiouster foy à plusieurs choses, voirement estranges, qui se liront en ceste histoire, qu'il sache quel qu'il soit, que ie ne suis pas pour cela deliberé de le mener sur les lieux pour les luy faire voir. Tellement que ie ne m'en donneray non plus de peine que ie fais de ce qu'on m'a dit qu'aucuns doutent de ce que i'ay escrit & fait imprimer par ci-devant du siège & de la mine de Sancerre : laquelle cependant (comme il sera veu) ie puis asseurer n'avoir encores esté si aspre, bien plus longue toutesfois, que celle que nous endurasmes sur mer à nostre retour en France au voyage dont il est question. Car si ceux dont ie parle n'adioustent foy à ce qui au veu & sceu de plus de cinq cens personnes encores vivantes, a esté fait & pratiqué au milieu & au centre de ce royaume de France, comment croiront ils ce qui non seulement ne se peut voir qu'à pres de deux mille lieües loin du pays où ils habitent, mais aussi choses si esmerveillables & non iamais cognues, moins escrites des anciens, qu'à peine l'experience les peut-elle engraver en l'entendement de ceux qui les ont veües. Et de faict, ie n'auray point honte de confesser ici que depuis que i'ay esté en ce pays de l'Amerique, auquel comme ie deduiray tout ce qui s'y voit, soit en la façon de vivre des habitans, forme des

animaux & en general en ce que la terre produit, estant dissemblable de ce que nous avons en Europe, Asie & Afrique, peut bien estre appelé monde nouveau, à nostre esgard: sans approuver les fables qui se lisent és livres de plusieurs, lesquels se fians aux rapports qu'on leur a faits, ou autrement, ont escrit choses du tout fausses, ie me suis retracté de l'opinion que i'ay autresfois eue de Pline, & de quelques autres descrivans les pays estranges, parce que i'ay veu des choses aussi bigerres & prodigieuses qu'aucunes qu'on a tenues incroyables dont ils font mention.

Pour l'esgard du stile & du langage, outre ce que i'ay ia dit ci devant que ie cognoissois bien mon incapacité en cest endroit, encore scay ie bien, parce qu'au gré de quelques-uns ie n'auray pas usé de phrases ni de termes assez propres & signifians, pour bien expliquer & representer tant l'art de navigation que les autres diverses choses dont ie fay mention, qu'il y en aura qui ne s'en contenteront pas: & nommément nos François, lesquels ayant les oreilles tant délicates & aymans tant les belles fleurs de Rhétorique, n'admettent ni ne reçoivent nuls escrits, sinon avec des mots nouveaux & bien pindarizez. Moins encores satisferay ie à ceux qui estiment tous livres non seulement pueriles, mais aussi steriles, sinon qu'ils soyent enrichis d'histoires & d'exemples prins d'ailleurs : car combien qu'à propos de matieres que ie traitte i'en eusse peu mettre beaucoup en avant, tant y a neantmoins qu'encepté l'historien des Indes Occidentales, lequel (parce qu'il a escrit plusieurs choses des Indiens du Peru conforme à ce que ie di de nos sauvages Ameriquains) i'allegue souvent, ie ne me suis que bien rarement servi des autres. Et de faict, à mon petit iugement,





IEAN DE LÉRY

CHAPITRE PREMIER

Du motif & occasion qui nous fit entreprendre ce lointain voyage en la terre du Bresil.



'AUTANT que quelques Cosmographes & autres historiens de nostre temps, ont ià par cy devant escrit, de la longueur, largeur, beauté & fertilité de ceste quatriesme partie du monde, appelee Amerique, ou terre du Bresil : ensemble des isles proches & terres continentes à icelle, du tout incognues aux anciens, mesmes de plusieurs navigations qui s'y sont faites depuis environ octante ans qu'elle fut premierement descouverte : sans m'arrester à traiter cest argument au long ny en general, mon intention & mon sujet sera en ceste histoire, de seulement declarer ce que i'ay pratiqué, veu, ouy & observé tant sur mer, allant & retournant, que parmi les sauvages Ameriquains, entre lesquels i'ay frequenté & demeuré environ un an. Et à fin que le tout soit mieux cogneu & entendu d'un chacun, commençant par le motif qui nous fit

entreprendre un ſi faſcheux & lointain voyage, je diray briefvement quelle en fut l'occaſion.

L'an 1555, un nommé Villegagnon, chevalier de Malte, autrement de l'ordre qu'on appelle de S. Iean de Iéruſalem, ſe faſchant en France, & meſme ayant receu quelque meſcontentement en Bretagne, où il ſe tenoit lors, fit entendre en divers endroits du royaume de France à pluſieurs notables perſonnages de toutes qualitez, que dès long temps il avoit non-ſeulement une extreme envie de ſe retirer en quelque pays lointain, où il peuſt librement & purement ſervir à Dieu ſelon la reformation de l'Evangile : mais qu'auſſi il déſiroit d'y preparer lieu à tous ceux qui s'y voudroyent retirer pour eviter les perſecutions : leſquelles de fait eſtoyent telles qu'en ce temps-la pluſieurs perſonnages, de tout ſexe & de toutes qualitez, eſtoyent en tous les endroits du royaume de France, par Edits du Roy & par arreſts des courts de Parlemens, bruſlez vifs, & leurs biens confiſquez pour le faiɑ de la Religion.

Declarant en outre Villegagnon tant de bouche à ceux qui eſtoyent pres de luy, que par lettres qu'il envoyoit à quelques particuliers, qu'ayant ouy parler, & faire tant de bons recits à quelques-uns de la beauté & fertilité de la partie en l'Amerique, appelee terre du Breſil, que pour s'y habituer & effectuer ſon deſſein, il prendroit volontiers ceſte route & ceſte briſee. Et de fait ſous ce pretexte & belle couverture, ayant gagné les cueurs de quelques grans ſeigneurs de la Religion reformee, leſquels menez de meſme affection qu'il diſoit avoir, deſiroyent trouver telle retraite : entre iceux feu d'heureuſe memoire meſſire Gaſpard de Coligny, Admiral de France, bien veu, & bien venu qu'il eſtoit aupres du roy, Henry 2, lors regnant, luy

ayant propofé que fi Villegagnon faifoit ce voyage il pourroit defcouvrir beaucoup de richeffes, & autres commoditez pour le profit du Royaume, il luy fit donner deux beaux navires equipez & fournis d'artillerie: & dix mille francs pour faire fon voyage.

Ainfi Villegagnon avec cela avant que fortir de France, ayant fait promeffe à quelques perfonnages d'honneur qui l'accompagnerent qu'il eftabliroit le pur fervice de Dieu au lieu où il refideroit, apres qu'au refte il fe fut pourveu de matelots & d'artifans qu'il mena avec luy, au mois de may audit an 1555, il s'embarqua fur mer, où il eut plufieurs tormentes & deftourbiers, mais enfin, nonobftant toutes difficultez, en novembre fuyvant il parvint audit pays.

Arrivé qu'il y fut, il defcendit, & fe penfa premierement loger fur un rocher à l'embouchure d'un bras de mer, & riviere d'eau falee, nommé par les fauvages, *Ganabara*, laquelle (comme je la defcriray en fon lieu) demeure par les vingt-trois degrez au dela de l'Equateur, affavoir droit fous le tropique du Capricorne: mais les ondes de la mer l'en chafferent. Ainfi eftant contraint de fe retirer de là, il s'avança environ une lieüe tirant fur les terres, & s'accommoda en une ifle auparavant inhabitable : en laquelle ayant defchargé fon artillerie & fes autres meubles, à fin qu'il y fuft en plus grande feurté, tant contre les fauvages que contre les Portugais, qui voyagent, & ont ià tant de fortereffes en ce pays-la, il fit commencer d'y baftir un fort.

Or delà, feignant toufiours de brufler de zele d'avancer le regne de Jefus Chrift, & le perfuadant tant qu'il pouvoit à fes gens : quand fes navires furent chargees & preftes de revenir en France, il efcrivit & envoya dans l'une d'icelles expreffement homme à Ge-

neve, requerant l'Eglife & les Miniftres dudit lieu de luy ayder & le fecourir autant qu'il leur feroit poffible en cefte fienne tant faincte entreprinfe. Mais furtout, à fin de pourfuyvre & advancer en diligence l'œuvre qu'il avoit entreprins, & qu'il defiroit, difoit-il, de continuer de toutes fes forces, il prioit inftamment, non feulement que on luy envoyaft des miniftres de la parole de Dieu : mais auffi pour tant mieux reformer luy & fes gens, & mefme pour attirer les fauvages à la cognoiffance de leur falut, que quelques nom̃bres d'autres perfonnages bien inftruits en la Religion Chreftienne accompagnaffent lefdits miniftres pour l'aller trouver.

L'Eglife de Geneve ayant receu fes lettres, & ouy fes nouvelles, rendit premierement graces à Dieu de l'amplification du regne de Jefus-Chrift en pays fi lointain, mefme en terre fi eftrange, & parmi une nation laquelle voirement eftoit du tout ignorante le vray Dieu.

Et pour fatiffaire à la requefte de Villegagnon, apres que feu monfieur l'Admiral, auquel pour le mefme effect il avoit auffi efcrit, eut follicité par lettres Philippe de Corguilleray fieur du Pont (qui s'eftoit retiré près de Geneve & qui avoit efté fon voifin en France, près Chaftillon sur Loing), d'entreprendre le voyage pour conduire ceux qui fe voudroyent acheminer en cefte terre du Brefil vers Villegagnon : ledit fieur du Pont en eftant auffi requis par l'Eglife, & par les Miniftres de Geneve, quoy qu'il fuftià vieil & caduc, n'eft ce que pour la bonne affection qu'il avoit de s'employer à un fi bon œuvre, poftpofant, & mettant en arriere tous fes autres affaires, mefmes laiffans fes enfans & fa famille de fi loin, il accorda de faire ce qu'on requeroit de luy.

Cela faict, il fut queftion en fecond lieu de trouver des miniftres de la parole de Dieu. Partant apres que du Pont et autres fiens amis en eurent tenu propos à quelques efcoliers, qui pour lors eftudioyent en theologie à Geneve : entre autres maiftres Pierre Richier, ia aagé, pour lors de plus de cinquante ans, et Guillaume Chartier luy firent promeffe, qu'en cas que par la voye ordinaire de l'Eglife on congneuft qu'ils fuffent propres à cefte charge, ils eftoyent prefts de s'y employer. Ainfi apres que ces deux eurent efté prefentez aux miniftres dudit Geneve, qui les ouyrent fur l'expofition de certains paffages de l'Efcriture Sainte, & les exhorterent au refte de leur devoir, ils accepterent volontairement, avec le conducteur du Pont, de paffer la mer pour aller trouver Villegagnon, à fin d'annoncer l'Evangile en l'Amerique.

Or, reftoit il encore à trouver d'autres perfonnages inftruicts és principaux poincts de la foy : mefmes comme Villegagnon mandoit, des artifans expers en leur art : mais parce que pour ne tromper perfonne, outre que du Pont declairoit le long et fafcheux chemin qu'il convenoit faire : affavoir environ cent cinquante lieuës par terre, & plus de deux mille lieuës par mer, il adiouftoit qu'eftant parvenu en cefte terre d'Amerique, il fe faudroit contenter de manger au lieu de pain, d'une certaine farine faite de racine, & quant au vin, nulles nouvelles, car il n'y en croift point : bref, qu'ainfi qu'en un nouveau monde (comme la lettre de Villegagnon chantoit) il faudroit là ufer de façons de vivre, & de viandes du tout differentes de celles de noftre Europe : Tous ceux, di ie, qui aymans mieux la theorique que la pratique de ces chofes, n'ayans pas volonté de changer d'air, d'endurer les flots de la mer, la chaleur de la Zone Torride, ny de veoir le

Pole Antarctique, ne voulurent point entrer en lice, ni s'enroller & embarquer en tel voyage.

Touteſſois apres plusieurs semonces & recherches de tous costez, ceux-cy, ce semble, plus courageux que les autres, se presenterent pour accompagner du Pont, Richier & Chartier : assavoir Pierre Bordon, Mathieu Verneuil, Iean du Bordel, André Lafon, Nicolas Denis, Iean Gardien, Martin David, Nicolas Raviquet, Nicolas Carmeau, Iaques Rousseau & moy Iean de Lery: qui tant pour la bonne volonté que Dieu m'avoit donnee dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fus de la partie : tellement que nous fusmes quatorze en nombre, qui pour faire ce voyage partismes de la cité de Geneve le dixiesme de septembre, en l'annee 1556.

Nous tirasmes & allasmes passer à Chastillon sur Loing, auquel lieu ayans trouvé monsieur l'Admiral, non-seulement il nous encouragea de plus en plus de poursuyvre nostre entreprinse, mais aussi, avec promesse de nous assister pour le faict de la marine, nous mettant beaucoup de raisons en avant, il nous donna esperance que Dieu nous feroit la grace de voir les fruicts de nostre labeur. Nous nous acheminasmes de là à Paris, où durant un mois que nous y sejournasmes, quelques gentilshommes & autres estans advertis pourquoy nous faisions ce voyage, s'adioignirent à nostre compagnie. De là nous passames à Rouen, & tirans a Honfleur, port de mer, qui nous estoit assigné au pays de Normandie, y faisans nos preparatifs, & en attendans que nos navires fussent prestes à partir, nous y demeurasmes environ un mois.



CHAPITRE II

De noſtre embarquement au port d'Honfleur, pays de Normandie; enſemble des tormentes, rencontres, prinſes de navires, premières terres & iſles que nous deſcouvriſmes.



PRÈS doncques q'le ſieur de Bois le Comte, neveu de Villegagnon, qui eſtoit auparavant nous à Honfleur, y eut faict equipper en guerre, aux deſpens du Roy, trois beaux vaiſſeaux : fournis qu'ils furent de vivres & d'autres choſes néceſſaires pour le voyage, le dix neufieſme de novembre nous nous embarquaſmes en iceux. Le dict ſieur de Bois le Comte avec environ octante perſonnes, tant ſoldats que matelots eſtant dans l'un des navires, appelé la petite Roberge, fuſt eſleu noſtre vice-admiral. Ie m'embarquay en un autre vaiſſeau nommé la Grand Roberge, où nous eſtions six vingts en tout, & avions pour capitaine le ſieur de Sainćte Marie dit l'Eſpine, & pour maiſtre un nommé Iean Humbert de Honfleur, bon pilote, &, comme il monſtra fort bien, expérimenté en l'art de navigation. Dans l'autre qui s'appeloit Roſee, du nom de celuy qui la conduiſoit, en comprenant ſix ieunes garçons, que nous ménaſmes pour apprendre le language des Sauvages, & cinq ieunes filles avec une femme pour les gouverner (qui furent les premieres femmes Françoiſes venues en la terre du Breſil, dont les ſauvages dudit

pays, ainſi que nous verrons cy apres, n'en ayans iamais veu auparavant de veſtues, furent bien eſbahis à leur arrivee) il y avoit environ nonante perſonnes.

Ainſi ce meſme iour qu'environ midi, nous miſmes voile au vent, à la ſortie du port de Honfleur, les canonnades, trompettes, tabours, fifres, & autres triomphes accouſtumez de faire aux navires de guerre qui vont voyager, ne manquerent point en noſtre endroit. Nous allaſmes premierement ancrer à la Rade de Caulx, qui eſt une lieüe en mer par delà du Havre de Grace : & là, ſelon la façon des mariniers entreprenans de voyages en pays lointains, apres que les maiſtres & capitaines eurent fait reveüe, & ſceu le nombre certain tant des ſoldats que des matelots, ayant commandé de lever les ancres, nous peuſmes dès le ſoir nous ietter en mer. Toutefois parceque le cable du navire où i'eſtois ſe rompit, l'ancre, à cauſe de cela, eſtant tiré à grande difficulté, nous ne nous peuſmes appareiller que iuſques au lendemain.

Ledit iour doncques vingtieſme de novembre, qu'ayans abandonné la terre, nous commençaſmes à naviguer ſur ceſte grande & impétueuse mer Oceane, nous deſcouvriſmes & coſtoyaſmes l'Angleterre, laquelle nous laiſſions à dextre : & des lors fuſmes prins d'un flot qui continua douze iours : durant leſquels entre que nous fuſmes tous malades de la maladie accouſtumee à ceux qui vont ſur mer, encores n'y avoit-il celuy qui ne fuſt bien eſpouvanté de tel branſlement. Et de fait, ceux principalement qui n'avoyent jamais senti l'air marin, ny dansé telle dance, voyans la mer auſſi haute & eſmeüe, penſoyent à tous coups & à toute minute que les vagues nous deuſſent faire couler en fond. Comme certainement c'eſt choſe admirable de voir qu'un vaiſſeau de bois, quelque fort & grand

qu'il ſoit, puiſſe ainſi reſiſter à la fureur de ce tant terrible element. Car combien que les navires ſoyent baſties de gros bois bien lié, chevillé & bien godronné, & que celuy meſme où i'eſtois peuſt avoir environ dix huict toiſes de long, & trois & demi de large, qu'eſt ce en comparaiſon de ce gouffre & de telle largeur, profondeur, & abyſme d'eau, qu'eſt ceſte mer du Ponent? Partant, ſans amplifier icy ce propos plus avant, ie diray ſeulement ce mot en paſſant, qu'on ne ſauroit aſſez priſer, tant l'excellence de l'art de la navigation en general, qu'en particulier l'invention de l'Eguille marine, avec laquelle on ſe conduit, dont neantmoins, comme aucuns eſcrivent, l'uſage n'eſt que depuis environ deux cens cinquante ans. Nous fuſmes doncques ainſi agitez, & navigeaſmes avec grandes difficultez iuſques au treizieſme iour apres noſtre embarquement, que Dieu appaiſa le flots & orage de la mer.

Le dimanche ſuyvant ayans rencontré deux navires marchans d'Angleterre, qui venoyent d'Eſpagne, apres que nos matelots les eurent abordez, & veu qu'il y avoit à prendre dedans, peu s'en fallut qu'ils ne les pillaſſent. Et de faict, ſuyvant ce que i'ay dit, que nos trois vaiſſeaux eſtoyent bien fournis d'artillerie & d'autres munitions de guerre, nos mariniers s'en tenans fiers & forts, quand les vaiſſeaux plus faibles ſe trouvoyent devant eux & à leur merci, ils n'eſtoyent pas en ſeureté.

Et faut, puiſque cela vient à propos, que ie diſe icy en paſſant à ceſte premiere rencontre de navire, que i'ay veu pratiquer ſur mer, ce qui ſe fait auſſi le plus ſouvent en terre. Aſſavoir que celuy qui a les armes au poing, & qui eſt le plus fort, l'emporte, & donne la loy à ſon compagnon. Vray eſt, que meſſieurs les mariniers en faiſant caller le voile & ioindre les pauvres

navires marchans, leur alleguent ordinairement qu'il y a longtemps qu'à caufe des tempeftes & calmes fans pouvoir aborder terre ny port, ils font fur mer en neceffité de vivres, dont ils prient qu'en payant ils en foyent affiftez. Mais fi fans ce pretexte ils peuvent mettre le pied fur le bord de leurs voisins, ne demandez pas fi pour empefcher le vaiffeau d'aller en fond, là le defchargent de tout ce qui leur semble bon & beau. Que fi là deffus on leur remonftre (comme de fait nous faifions toujours) qu'il n'y a nul ordre d'ainfi indifferemment piller autant les amis que les ennemis : la chanfon commune de nos foldats terreftres qui en cas femblable pour toutes raifons difent que c'eft la guerre et la couftume, & qu'il fe faut accommoder ne manque point en leur endroit.

Mais outre cela ie diray, par maniere de preface, fur plufieurs exemples de ce que nous verrons cy apres que les Efpagnols, & encores plus les Portugais, fe vantans d'avoir les premiers defcouvers la terre du Brefil, voire tout le contenu depuis le deftroit de Magellan, qui demeure par les cinquante degrez du cofté du Pole Antarctique, iufques au Peru, & encores par deçà l'Equateur, & par confequent, maintiennent qu'ils font feigneurs de ces pays là, allegans que les François qui y voyagent font ufurpateurs fur eux, s'ils les trouvent fur mer à leur avantage ils leur font une telle guerre, qu'ils en font venus iufques là d'en avoir efcorché de tous vifs, & fait mourir d'autre mort cruelle. Les François fouftenans le contraire & qu'ils ont leur part en ces pays nouvellement cogneus, non feulement ne se laiffent pas volontiers battre aux Efpagnols, moins aux Portugais, mais en fe defendant vaillamment rendent souvent la pareille à leurs ennemis : lefquels, pour en parler fans affec-

tion, ne les oferoyent aborder, ny attaquer, s'ils ne fe voyoyent beaucoup plus forts, & en plus grand nombre de vaiffeaux.

Or, pour retourner à noftre route, la mer s'eftant de rechef enflee, fut l'efpace de fix ou fept iours fi rude, que non feulement ie vis par plufieurs fois les vagues fauter & s'eflever par deffus le tillac de noftre navire, mais auffi, eftans lors à la practique de ce qui eft dit au pfeaume 107, nous tous à caufe de la roideur des ondes, ayans les fens defaillis & chancelans comme yvrongnes le vaiffeau eftoit tellement efbranlé qu'il n'y avoit matelot, tant habile fuft-il, qui se peuft tenir debout. Et de faict (comme il eft dit au meme pfeaume) quand de cefte façon en temps de tormente fur mer, on eft tout foudain tellement haut eflevé fur ces efpouvantables montagnes d'eau qu'il femble qu'on doive monter iufques au ciel & cependant tout incontinent on redevale fi bas qu'il femble qu'on vueille prendre par deffous les plus profonds gouffres & abyfmes: fubfiftant di ie ainfi au milieu d'un million de sépulchres, n'eft-ce pas voir les grandes merveilles de l'Eternel? Il eft bien certain qu'ouy. Partant, puifque par telles agitations des furieufes vagues le péril approche fouvent plus pres de ceux qui font dans les vaiffeaux navigables que l'efpeffeur des ais de quoy ils font faicts, m'eftant advis que le poete qui a dit que ceux qui vont fur mer ne font qu'à quatre doigts de la mort, les en eflongne encores trop; i'ay pour plus expres advertiffement aux navigans, non feulement tourné mais auffi amplifié ces vers en cefte façon :

Quoy que par la mer par fon onde bruyante,
Face heriffer de peur cil qui la hante.
Ce nonobftant l'homme fe fie au bois,
Qui d'efpeffeur n'a que quatre ou cinq doigts,

De quoy eſt faiƈt le vaiſſeau qui le porte.
Ne voyant pas qu'il vit en telle ſorte
Qu'il a la mort à quatre doigts de luy.
Reputer fol on peut donc bien celuy
Qui va ſur mer, ſi en Dieu ne ſe fie,
Car c'eſt Dieu ſeul qui peut ſauver ſa vie.

Apres donc que ceſte tempeſte fut ceſſee, celuy qui rend le temps calme & tranquille quand il luy plaiſt, nous ayant envoyé vent à gré, nous parvinſmes d'iceluy iuſques à la mer d'Eſpaigne, & nous nous trouvaſmes le cinquieſme iour de decembre, à la hauteur du cap de Sainƈt Vincent. En ceſt endroit nous rencontraſmes un navire d'Irlande, dans lequel nos mariniers ſous le pretexte ſuſdit que les vivres nous failloyent, prindrent ſix ou ſept pipes de vin d'Eſpagne, des figues, des oranges & autres choſes dont elle eſtoit chargee.

Sept iours apres nous abordaſmes aupres de trois iſles, nommees par les pilotes de Normandie, la Gracieuſe, Lancelote & Forte avanture, qui ſont les iſles Fortunées. Il y en a ſept en nombre à preſent, comme i'eſtime, toutes habitees par les Eſpagnols; mais quoy qu'aucuns marquent en leurs cartes & enſeignent par leurs livres que ces iſles Fortunees ſont ſituees ſeulement par les onze degrez au deça de l'Equator, & par conſequent, ſelon eux, ſeroyent ſous la zone Torride, ie di, pour y avoir veu prendre hauteur avec l'aſtrolabe, que certainement elles demeurent par les vingt huiƈt degrez tirant au Pole Arctique. Et partant il faut confeſſer qu'il y a erreur de dix ſept degrez, deſquels tels auƈteurs, en trompans eux & les autres, les reculent trop de nous.

En ces endroits que nous miſmes les barques hors de nos navires, vingt de nos gens, tant ſoldats que matelotz s'eſtans mis dedans avec des berches, mouſ-

quets & autres armes, penſoyent bien aller butiner en ces iſles Fortunees : mais comme ils furent à bord, les Eſpagnols qui les avoyent deſcouverts auparavant, les rembarrerent de telle façon, qu'au lieu de mettre pied à terre, ils n'eurent que haſte de ſe retirer en mer. Neantmoins, ils tournerent & virerent tant à l'entour, qu'en fin ayans rencontré une caravelle de peſcheurs (leſquels voyans aller les noſtres à eux ſe ſauverent en terre & quitterent leur vaiſſeau) apres qu'ils s'en furent ſaiſis, non ſeulement ils y prindrent grande quantité de chiens de mer ſecs, des compas à naviger, & tout ce qui s'y trouva iuſqu'aux voiles qu'ils rapporterent, mais ne pouvans pis faire aux Eſpagnols, deſquels ils ſe vouloyent venger, ils mirent en fond à grands coups de haches une barque & un bateau qui eſtoyent aupres.

Durant trois iours que nous demeuraſmes pres ces iſles Fortunees, dautant que la mer eſtoit fort calme, nous priſmes ſi grande quantité de poiſſons avec des rets à peſcher (que nous avions, & avec de hameçons) qu'apres que nous en euſmes mangé à noſtre ſouhait, parce que nous n'avions pas l'eau douce à commandement, craignans que cela ne nous alteraſt par trop, nous fuſmes contraint d'en reietter plus de la moitié en mer. Les eſpeces eſtoyent Dorades, chiens de mer, & autres de pluſieurs ſortes dont nous ne ſavions les noms ; toutefois, il y en avoit de ceux que les mariniers appellent Sardes, qui eſt une eſpece de poiſſon lequel n'a pas ſeulement ſi peu de corps qu'il ſemble que la teſte & la queüe (laquelle il a neantmoins competamment large) ſoyent ioints enſemble, mais encores entre cela ayant ladite teſte faite en façon de morion à creſte, il eſt de forme aſſez eſtrange.

Le mercredi matin, ſeiziesme de decembre, que la

mer s'esmeut de rechef, les vagues remplirent si soudainement la barque, laquelle dès le retour des isles Fortunees, estoit amaree à nostre navire, que non seulement elle fut submergee & perdue, mais aussi deux matelotz qui estoyent dedans pour la garder furent en si grand danger qu'à peine, en leur iettant hastivement des cordages, les peusmes nous sauver & tirer dans le vaisseau. Et au surplus diray aussi, pour chose remarquable, que comme nostre cuisinier durant ceste tempeste (laquelle continua quatre iours) eust mis un matin dessaler du lard dans une grande coque de bois, il y eut un coup de mer, qui de son impétuosité sautant par dessus le tillac, l'ayant emporté de plus de la longueur d'une pique hors du navire; une autre vague tout soudain venant tout à l'opposite sans renverser ladite coque, de grande roideur la reietta sur le meme tillac, avec ce qui estoit dedans, tellement que cela fust nous renvoyer nostre diner, lequel, comme on dit communement, s'en estoit allé à vau l'eau.

Or, dès le vendredi huictiesme dudit mois de décembre, nous descouvrismes la Grand Canarie, de laquelle dès le dimanche suyvant nous approchasmes assez pres; mais à cause du vent contraire quoy que nous eussions deliberé d'y prendre des rafraichissemens, il ne nous fut pas possible d'y mettre pied à terre. C'est une belle isle habitee aussi à présent des Espagnols, en laquelle il croist force cannes de succres & de bons vins; & du reste est si haute qu'on peut la voir de vingt cinq ou trente lieües. Aucuns l'appellent autrement, le Pic de Tanarisle, & pensent que ce soit ce que les anciens nommoyent le mont Athlas, dont on dit la mer Athlantique. Toutesfois d'autres affirment que la grand Canarie & le Pic de Tanerisle sont deux isles separees, de quoy ie me rapporte à ce qui en est.

Ce mefme iour de dimanche, nous defcouvrifmes une caravelle de Portugal, laquelle eftant au deffous du vent de nous, & voyant bien par ce moyen ceux qui eftoyent dedans, qu'il ne pourroyent ni réfifter, ni fuir, calans le voile se vindrent rendre à noftre vice-admiral. Ainfi nos capitaines, qui dès longtemps auparavant avoyent arrefté entre eux de s'accommoder (comme on parle auiourd'huy) d'un vaiffeau de ceux qu'ils s'eftoyent touiours promis de prendre ou fur les Efpagnols, ou fur les Portugais, à fin de s'en faifir & mieux affeurer mirent incontinent de nos gens dedans. Touteffois à caufe de quelques confiderations qu'ils eurent envers les maiftres d'icelle, luy ayant dit qu'en cas qu'il peuft foudainement trouver & prendre une autre caravelle en ces endroits là qu'on luy rendoit la fienne à luy, qui de fa part auffi aimoit mieux que la perte tomba fur son voifin que fur luy, apres que felon la requefte qu'il fit, on luy eut baillé une de nos barques armée de moufquets, avec vingt de nos foldats & une partie de fes gens dedans, comme vray pirate que i'ay opinion qu'il eftoit, à fin de mieux iouer fon rolle & de n'eftre pas decouvert, il s'en alla bien loin devant nos navires.

Or nous coftoyons lors la Barbarie habitee de Mores, de laquelle nous n'eftions guere eflongnez que d'environ deux lieües, & comme il fut foigneufement obfervé de plufieurs d'entre nous, c'eft une terre plaine, voire fi fort baffe que tant que noftre veue fe pouvoit eftendre, fans voir aucunes montagnes, ni autre obiets, il nous eftoit advis que nous eftans plus haut que tout ce pays-là, il deuft eftre incontinent fubmergé, & que nous & nos vaiffeaux deuffions paffer par deffus. Et à la verité, combien qu'au iugement de l'œil femble il eftre ainfi prefque fur tous les rivages de la mer,

n'eftce que alors fe remarquant plus particulierement en ceft endroit là, & d'autre part la mer à l'oppofite fans eftre lors autrement efmeue, neantmoins en comparaifon, faifant une grande & efpouvantable montagne, en me refouvenant de ce que l'Efcriture dit à ce propos, ie contemploye cefte œuvre de Dieu avec une grande admiration.

Pour retourner à nos efcumeurs de mer, lefquels, comme i'ay dit, nous avoyent devancez dans la barque, le vingt cinquiefme de decembre, iour de Noel, eux ayant rencontré une caravelle d'Efpagnols & tiré fur iceux quelques coups de moufquets, la prenans ainfi par force ils l'amenerent aupres de nos navires. Et parce que c'eftoit non feulement un beau vaiffeau, mais qu'auffi eftant chargé de fel blanc, cela pleut fort à nos capitaines, felon la conclufion que i'ay ia dit qu'ils avoyent faite dès longtemps de s'en accommoder d'un, l'emmenerent quant & nous en la terre du Brefil vers Villegagnon. Vray eft qu'on tint promeffe au Portugais qui avoit fait cefte prinfe de luy rendre la caravelle, mais nos mariniers (cruels que ils furent en ceft endroit) ayans mis tous les Efpagnols depoffedez de la leur, pefle mefle parmi les Portugalois, non feulement ils ne laifferent morceau de bifcuit ni d'autres vivres à ces pauvres gens, mais qui pis eft, leur ayant defchiré leurs voiles, & mefme ofté leur petit batteau, fans lequel toutesfois ils ne pouvoient approcher ni aborder terre, ie croy, par maniere de dire qu'il euft mieux valu les mettre en fond, que les laiffer en tel eftat. Et de faict eftans ainfi demeurez à la merci de l'eau, fi quelque barque ne furvint pour les fecourir, il eft certain ou qu'ils furent en fin fubmergez, ou qu'ils moururent de faim.

Apres ce beau chef d'œuvre, fait au grand regret

de plusieurs, estant poussez du vent d'est suest, qui nous estoit propice, nous nous reiettasmes bien avant dans la haute mer. Et à fin qu'en recitant particulierement tant de prinses de caravelles que nous fismes en allant, ie ne sois ennuyeux au lecteur : dés le lendemain & encore le vingt & neufiesme dudit mois de decembre, nous en prinsmes deux autres, lesquelles ne firent nulle resistance. En la premiere qui estoit de Portugal, combien que nos mariniers & principalement ceux qui estoyent dans la caravelle Espagnolle que nous emmenions eussent grande envie de la piller, à cause dequoy tirerent quelques coups de fauconneaux à l'encontre, si est-ce qu'apres que nos maistres & capitaines eurent parlé à ceux qui estoyent dedans, pour quelques respects on les laissa aller sans leur rien oster. En l'autre qui estoit à un Espagnol, il luy fut pris du vin, du biscuit & d'autres victuailles. Mais surtout il regrettoit merveilleusement une poule qu'on luy osta : car comme il disoit, quelque tourmente qu'il fist, ne laissant point de pondre, elle luy fournissoit tous les iours un œuf frais dans son vaisseau.

Le dimanche suyvant, apres que celuy qui estoit au guet dans la grande hune de nostre navire, eut, selon la coustume, crié, voile, voile, & que nous eusmes descouvert cinq caravelles ou grands vaisseaux (car nous ne les peusmes bien discerner) nos mattelots, lesquels possible ne seront pas ioyeux que ie raconte icy leurs courtoisies, ne demandans, qu'où est-ce, c'est-à-dire d'en avoir de toutes parts, chantant le cantique devant le triomphe, les pensoyent desia bien tenir ; mais parce qu'estant au dessus de nous, nous avions vent contraire, & eux cependant singloyent & fuyoyent tant qu'ils pouvoyent, nonobstant la violence qu'on fit à nos navires, lesquelles pour l'affection du butin, en danger de nous

ſubmerger & virer ce deſſus deſſous, furent armees de toutes voiles, il ne nous fut pas poſſible de les ioindre ny aborder.

Et à fin que nul ne trouve eſtrange tout ce que ie di ici, que ce que i'ay ia touché ci devant : aſſavoir que nous bravans ainſi ſur mer, en allant en la terre du Breſil, chacun fuyoit ou caloit le voile devant nous: ie diray là deſſus, que encores que nous n'euſſions que trois vaiſſeaux (ſi bien fournis toutesfois d'artillerie, qu'il y avoit dix huict pieces de bronze, & plus de trente berches & mouſquets de fer, ſans les autres munitions de guerre, en celuy où i'eſtois), neantmoins nos capitaines, maiſtres, ſoldats & mariniers, la plus-part Normans, nation auſſi vaillante & belliqueuſe ſur mer qu'autre qui ſe trouve auiourd'huy voyageant ſur l'Ocean, avoyent en ceſt eſquippage non ſeulement reſolu d'attaquer & combattre l'armee navale du Roy de Portugal, ſi nous l'euſſions rencontree, mais auſſi ſe promettoyent d'en remporter la victoire.





CHAPITRE III

Des Bonites, Albacores, Dorades, Marsouins, poissons volans & autres de plusieurs sortes que nous vismes & prismes sous la zone Torride.

ES lors nous eusmes la mer afloree & le vent si à gré, que d'iceluy nous fusmes poussez iusques trois ou quatre degrez au deça de la ligne Equinoctiale. En ces endroits nous prinsmes force Marsouins, Dorades, Albacores, Bonites, & grande quantité de plusieurs autres sortes de poissons: mais entre autres, combien qu'auparavant i'eusse tousiours estimé que les mariniers disans qu'il y avoit certaines sortes de poissons volans, nous contassent des fariboles, si est-ce neantmoins que l'experience me monstra lors qu'il estoit ainsi. Nous commençasmes doncques non seulement de voir sortir de la mer & s'eslever en l'air, des grosses troupes de poissons volans hors de l'eau (ainsi que sur terre on voit les allouettes & estourneaux) presques aussi haut qu'une pique, & quelque fois pres de cent pas loin; mais aussi estant souvent advenu que quelques uns s'ahurtans contre les mats de nos navires tomboyent dedans, nous les prenions ainsi aisement à la main. Partant pour descrire ce poisson, selon que ie l'ay consideré en une infinité que i'ay veus & tenus en allant & retournant en la terre du Bresil: il est de forme

aſſez ſemblable au haren, toutesfois un peu plus long & plus rond, a des petits barbillons ſous la gorge, les aiſles comme celles d'une chauveſouris & preſques auſſi longues que tout le corps, & eſt de fort bon gouſt & ſavoureux à manger. Au reſte parce que ie n'en ay point veu au deça du Tropique de Cancer, i'ay opinion (ſans toutesfois que ie le veuille autrement affermer) qu'aimans la chaleur, & ſe tenans ſous la zone Torride, ils n'outrepaſſent point d'une part ni d'autre du coſté des Poles. Il y a encores une autre choſe que i'ay obſervee: c'eſt que ces pauvres poiſſons volans, ſoit qu'ils ſoyent dans l'eau ou en l'air, ne ſont iamais à repos : car eſtans dans la mer les albacores & autres grands poiſſons les pourſuivans pour les manger, leur ſont une continuelle guerre : & ſi pour eviter cela ils ſe veulent ſauver au vol, il y a certains oiſeaux marins qui les prennent & s'en repaiſſent.

Et pour dire auſſi quelque choſe de ces oyſeaux marins, lesſquels vivent ainſi de proye ſur mer : ils ſont ſemblablement ſi privez, que ſouventes fois il eſt advenu, que ſe poſans ſur les bords, cordages & mats de nos navires, ils ſe laiſſoyent prendre avec la main, tellement que pour en avoir mangé, & par conſequent les ayans veu de dedans & dehors, en voici la deſcription. Ils ſont de plumage gris comme eſpreviers : mais combien que quant à l'exterieur, ils paroiſſent auſſi gros que corneilles, ſi eſt ce toutesfois que quand ils ſont plumez, il ne s'y trouve gueres plus de chair qu'en un paſſereau : de façon que c'eſt merveille, qu'eſtant ſi petits de corps, ils puiſſent neantmoins prendre & manger des poiſſons plus grans & plus gros qu'ils ne ſont; du reſte ils n'ont qu'un boyau, & ont les pieds plats comme ceux des canes.

Retournant donc à parler des autres poiſſons dont

i'ay tantoſt fait mention, la Bonite, qui eſt des meilleurs à manger qui ſe puiſſe trouver, eſt preſques de la façon de nos carpes communes: toutesfois elle eſt ſans eſcaille, & en ay veu en fort grand nombre, leſquelles l'eſpace d'environ ſix ſepmaines en noſtre voyage ne bougerent gueres d'alentour de nos vaiſſeaux, leſquels il eſt vrayſemblable qu'elles ſuyvent ainſi à cauſe du bret et godron dont ils ſont frotez.

Quant aux Albacores, combien qu'elles ſoient aſſez ſemblables aux Bonites, ſi eſt ce neantmoins qu'en ayant veu & mangé ma part de telles qui avoyent pres de cinq pieds de long & auſſi groſſes que le corps d'un homme, on peut dire qu'il n'y a point de comparaiſon de l'un à l'autre quant à la grandeur. Au ſurplus, parce que ce poiſſon albacore n'eſt nullement viſqueux, ains au contraire s'eſmie & a la chair auſſi friable que la truite, meſme n'a qu'une areſte en tout le corps, & bien peu de tripailles, il le faut mettre au rang des meilleurs poiſſons de la mer. Et de faiɛt, combien que n'ayans pas là à commandement toutes les choſes requiſes pour le bien appreſter (comme n'ont tous les paſſagers qui font ces longs voyages) nous n'y fiſſions autre appareil ſinon qu'avec du ſel, en mettre roſtir de grandes & larges rouelles ſur les charbons, ſi le trouvions nous merveilleuſement bon & ſavoureux cuit de ceſte façon. Partant, ſi meſſieurs les frians, leſquels ne ſe veulent point hazarder ſur mer, & toutesfois (ainſi qu'on dit communément que font les chats ſans mouiller leurs pattes) veulent bien manger du poiſſon, en avoyent ſur terre auſſi aiſément qu'ils ont d'autre maree, le faiſant appreſter à la ſauce d'Allemagne, ou en quelque autre ſorte: doutez vous qu'ils n'en leichaſſent bien leurs doigts? Ie dis nomément ſi on l'avoit à commandement ſur terre :

car comme i'ay touché du poiſſon volant, ie ne penſe pas que ces albacores, ayans principalement leurs repaires entre les deux Tropiques & en la haute mer, s'approchent ſi pres des rivages que les peſcheurs en puiſſent apporter ſans eſtre gaſtez & corrompus. Ce que ie di toutesfois pour l'eſgard de nous habitans en ce climat: car quant aux Afriquains qui ſont ès bords du coſté de l'Eſt, & à ceux du Peru, & environs du coſté de l'Oeſt, il ſe peut bien faire qu'ils en ayent commodément.

La Dorade, laquelle à mon iugement, eſt ainſi appelée, parce qu'eſtant dans l'eau elle paroiſt iaune, & reluit comme fin or, quant à la figure approche aucunement du ſaumon : neantmoins elle differe en cela qu'elle eſt comme enfoncee ſur le dos. Mais au reſte pour en avoir taſté, ie tien que ce poiſſon n'eſt pas ſeulement encor meilleur que tous les ſusmentionnez, mais que auſſi ni en eau ſalee, ni en eau douce il ne s'en trouvera point de plus delicat.

Touchant les Marſouins, il s'en trouve de deux ſortes : car au lieu que les uns ont le groin preſque auſſi pointu que le bec d'une oye, les autres au contraire, l'ont ſi rond & mouſſé, que quand ils levent le nez hors de l'eau il ſemble que ce ſoit une boule. Auſſi à cauſe de la conformité que ces derniers ont avec les encapeluchonnez, eſtans ſur mer nous les appelions, teſtes de moines. Quant au reſte de la forme de toutes les deux eſpeces, i'en ay veu de cinq à ſix pieds de long, leſquels ayans la queue fort large & fourcheue, avoyent tous un pertuis ſur la teſte, par où nonſeulement ils prenoyent vent & reſpiroyent, mais auſſi eſtans dans la mer iettoyent quelquefois l'eau par ce trou. Mais ſurtout quand la mer commence de s'eſmouvoir, ces marſouins paroiſſans ſoudain ſur l'eau,

mefme la nuict, qu'au milieu des ondes & des vagues qui les agitent, ils rendent la mer comme verte, & femblent eux-mefmes eftre tous verts. C'eft un plaifir de les ouyr fouffler & ronfler, de telle façon que vous diriez proprement que ce font porcs terreftres. Auffi les mariniers les voyans en cefte forte nager & fe tourmenter, prefagent & s'affeurent de la tempefte prochaine : ce que i'ay veu fouvent advenir. Et combien qu'en temps moderé, c'eft à dire la mer eftant feulement floriffante, nous en viffions quelquesfois en fi grande abondance que tout à l'entour de nous, tant que la veue fe pouvoit eftendre, il fembloit que la mer fuft toute de marfouins : fi eft ce toutesfois que ne fe laiffans pas fi aifément prendre que beaucoup d'autres fortes de poiffons, nous n'en avions pas pour cela toutes les fois que nous euffions bien voulu. Sur lequel propos, à fin de tant mieux contenter le lecteur, ie veux bien encore declarer le moyen duquel i'ay veu ufer aux matelots pour les avoir. L'un d'entre eux, des plus ftilez & façonnez à telle pefche, fe tenant au guet aupres du mats du beaupré, & fur le devant du navire, ayant en la main un arpon de fer, emmanché en une perche, de la groffeur & longueur d'une demie pique, & lié à quatre ou cinq braffes de cordeaux ; quant il en void approcher quelques troupes, choififfant entre iceux celui qu'il peut, il luy iette & darde ceft engin de telle roideur, que s'il l'attaint à propos, il ne faut point de l'enferrer. L'ayant ainfi frappé, il file & lafche la corde, de laquelle cependant retenant le bout ferme, apres que le marfouin, qui en fe debattant & s'enferrant de plus en plus perd fon fang dans l'eau, s'eft un peu affaibli, les autres mariniers pour aider à leur compagnon viennent avec un crochet de fer qu'ils appellent gaffe (auffi emmanché

à une longue perche de bois) & à force de bras le tirent ainſi dans le bord. En allant nous en priſmes environ vingt-cinq de ceſte façon.

Pour l'eſgard des parties intérieures, & du dedans du Marſouin, apres que comme à un pourceau, au lieu lieu des quatre iambons, on luy a levé les quatre fanoux, fendu qu'il eſt, & que les trippes (l'eſchine ſi on veut) & les coſtes ſont oſtees, ouvert & pendu de ceſte façon, vous diriez proprement que c'eſt un naturel porc terreſtre : auſſi a il le foye de meſme gouſt : vray eſt que la chair fraiſche ſentant trop le douçaſtre, n'en eſt guere bonne. Quant au lard, tous ceux que i'ay veus n'avoyent qu'un pouce de gras, & croy qu'il ne s'en trouve point qui paſſe deux doigts. Partant qu'on ne s'abuſe plus à ce que les marchans & poiſſonnieres, tant à Paris qu'ailleurs, appellent leur lard à pois de Careſme, qui a plus de quatre doigts d'eſpais, marſouin : car pour certain ce qu'ils vendent eſt de la baleine. Au reſte parcequ'il s'en trouva de petits dans le ventre de quelques uns de ceux que nous priſmes (leſquels ainſi que cochons de laict nous ſiſmes roſtir) sans m'arreſter à ce que d'autres pourroyent avoir eſcrit au contraire, ie penſe pluſtoſt que les marſouins, comme les truyes, portent leurs ventrees, que non pas qu'ils multiplient par œufs, comme font preſque tous les autres poiſſons. De quoy cependant ſi quelcun me vouloit arguer, me rapportant plus toſt de ce faict à ceux qui ont veu l'experience, qu'à ceux qui ont ſeulement leu les livres, tout ainſi que ie n'en veux faire icy autre deciſion, auſſi nul ne m'empeſchera de croire ce que i'en ay veu.

Nous priſmes ſemblablement beaucoup de Requiens, leſquels eſtans encores dans la mer quoy qu'elle ſoit tranquille & coye, ſemblent eſtre tous verds : & s'en

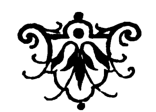
void qui ont plus de quatre pieds de long & gros à l'avenant : toutesfois, pour n'en eſtre la chair guere bonne, les mariniers n'en mangent qu'à la neceſſite, & par faute de meilleurs poiſſons. Au demeurant, ces requiens ayans la peau preſque auſſi rude & aſpre qu'une lime, & la teſte plate & large, voire la gueule auſſi fendue que celle d'un loup, ou d'un dogue d'Angleterre, ils ne ſont pas ſeulement, à cauſe de cela, monſtrueux, mais auſſi pour avoir les dents trenchantes & fort aigues ils ſont ſi dangereux que s'ils empoignent un homme par la iambe ou autre partie du corps, ou ils en emportent la piece, ou ils le traineront en fond. Auſſi outre que quand les matelots, en temps de calme, ſe bagnent quelquefois dans la mer, ils les craignent fort, encores y avoit il cela, que quand nous en avions peſché (ainſi qu'avec des hameçons de fer auſſi gros que le doigt nous avons ſouvent faict) eſtans ſur le Tillac du navire, il ne nous en falloit pas moins donner garde, qu'on feroit ſur terre de quelques mauvais & dangereux chiens. Dautant donc qu'outre que ces requiens ne ſont pas bons à manger encores, ſoit qu'ils ſoyent prins, ou qu'ils ſoyent dans l'eau, ne ſont ils que mal, apres qu'ainſi qu'à beſtes nuiſibles nous avions piqué, & tormenté ceux que nous pouvions avoir, comme ſi c'euſſent eſté des maſtins enragez, ou à grans coups de maſſes de fer nous les aſſommions, ou bien leur ayant coupé les nageoires, & lié un cercle de tonneau à la queue, les reiettans en mer, parce qu'avant que pouvoir enfondrer ils eſtoyent long temps flotans & ſe debattans deſſus, nous en ayions ainſi le paſſetemps.

Au ſurplus, combien qu'il s'en faille beaucoup que les Tortues de mer qui ſont ſous ceſte zone torride, ſoyent si exorbitamment grandes & monſtrueuſes, que

d'une seule coquille d'icelles on puisse couvrir une maison logeable, ou faire un vaisseau navigeable (comme Pline dit qu'il s'en trouve de telles ès costes des Indes & ès isles de la mer Rouge), si est ce neantmoins parce qu'on y en voit de si longues, larges & grosses, qu'il n'est pas facile de le faire croire à ceux qui n'en ont point veu, i'en feray icy mention en passant. Et sans faire plus long discours là-dessus, laissant par cest eschantillon à iuger au lecteur quelles elles pouvoyent estre, ie diray qu'entre autres une qui fut prinse au navire de nostre vice-admiral estoit de telle grosseur, que quatre vingts personnes qu'ils estoyent dans ce vaisseau en disnerent honnestement (vivans comme on a accoustumé sur mer en tels voyages). Aussi la coquille ovalle de dessus qui fut baillée pour faire une targue au sieur de Saincte Marie nostre capitaine, avoit plus de deux pieds & demi de large : estant forte & espesse à l'equipolent. Au reste la chair approche si fort de celle de veau, que surtout, quand elle est lardee & rostie, en la mangeant on y trouve presque mesme goust.

Voici semblablement comme ie les ay veu prendre sur mer. En beau temps & calme (car autrement on les voit peu souvent) qu'elles montent & se tiennent au-dessus de l'eau, le soleil leur ayant seulement eschauffé le dos & la coquille qu'elles ne le peuvent plus endurer, à fin de se rafraischir, se virant & tournant ordinairement le ventre en haut, les mariniers les appercevans en ceste sorte, s'approchans dans leur barque le plus coyement qu'ils peuvent, quand ils sont aupres les accrochans entre deux coquilles, avec ces gaffes de fer dont i'ay parlé, c'est lors à grand force de bras & quelquefois tant que quatre ou cinq hommes peuvent, de les tirer & amener à eux dans le bateau.

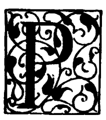
Voilà ſommairement ce que i'ay voulu dire des tortues & des poiſſons que nous priſmes lors : car ie parleray encore cy apres des Dauphins & meſme des Baleines & autres monſtres marins.





CHAPITRE IV

De l'Equateur ou ligne Equinoctiale, ensemble des tempestes, inconstances des vents, pluyes infectes, chaleurs, soif; & autres incommoditez que nous eusmes & endurasmes aux environs & sous icelle.



OUR retourner à nostre navigation, nostre bon vent nous estant failli à trois ou quatre degrez au deçà de l'Equateur, nous eusmes lors non seulement un temps fort fascheux entremesle de pluye & de calme, mais aussi selon que la navigation est difficile, voire tres-dangereuse aupres de ceste ligne Equinoctiale, i'y ay veu, qu'à cause de l'inconstance des divers vents qui souffloyent tous ensemble, encores que nos trois navires fussent assez pres l'une de l'autre, & sans que ceux qui tenoyent les Timons & Gouvernails eussent peu faire autrement, chascun vaisseau estre poussé de son vent à part : tellement que comme en un triangle, l'un alloit à l'Est, l'autre au Nord, & l'autre à l'Oest. Vray est que cela ne duroit pas beaucoup, car soudain s'eslevoyent des tourbillons que les mariniers de Normandie appellent grains, lesquels apres nous avoir quelques fois arrestez tout court, au contraire tout à l'instant tempestoyent si fort dans les voiles de nos navires, que c'est merveille qu'ils ne nous ont virez cent fois les hunes en bas & la quille en haut : c'est-à-dire, ce dessus dessous.

Au ſurplus, la pluye qui tombe ſoubs & ès environs de ceſte ligne, non-ſeulement put & ſent fort mal, mais auſſi eſt ſi contagieuſe que ſi elle tombe ſur la chair, il s'y levera des puſtules & groſſes veſſies : & meſme tache & gaſte les habillemens. Davantage le ſoleil y eſt ſi ardent, qu'outre les vehementes chaleurs que nous y endurions, encores parce que hors les deux petits repas, nous n'avions pas l'eau douce, ny autre breuvage à commandement, nous y eſtions ſi merveilleuſement preſſez de ſoif, qu' de ma part, & pour l'avoir eſſayé, l'haleine & le souffle m'en eſtans preſque faillis, i'en ay perdu le parler l'eſpace de plus d'une heure. Et voilà pourquoy en telles neceſſitez en ces longs voyages, les mariniers pour plus grand heur, ſouhaitent ordinairement que la mer fuſt muée en eau douce. Que ſi là deſſus quelqu'un dit, ſi ſans imiter Tantalus mourans ainſi de ſoif au milieu des eaux, il ne ferait pas poſſible en ceſte extremite de boire, ou pour le moins se refreſchir la bouche d'eau de mer : ie reſpond, q' quelque recepte qu'on me peut alleguer de la faire paſſer par dedans de la cire, ou autrement l'allambiquer (ioint que les branſlemens & tourmentes des vaiſſeaux flottans ſur la mer ne ſont pas fort propres pour faire les fourneaux, ny pour garder les bouteilles de caſſer) ſinon qu'on vouluſt ietter les trippes & les boyaux incontinent apres qu'elle ſeroit dans le corps, qu'il n'eſt queſtion d'en gouſter, moins d'en avaler. Neantmoins quand on la voit dans un verre, elle est auſſi claire, pure & nette exterieurement qu'eau de fontaine ny de roche qui ſe puiſſe voir. Et au ſurplus (choſe de quoy ie me ſuis eſmerveillé, & que ie laiſſe à diſputer aux philoſophes) ſi vous mettez tremper dans l'eau de mer du lard, du haren, ou autres chairs & poiſſons tant ſalez puiſſent ils eſtre, ils ſe

deſſaleront mieux & pluſtoſt qu'ils ne feront en l'eau douce.

Or pour reprendre mon propos, le comble de notre affliction ſous ceſte zone bruſlante fut tel, qu'à cauſe des grandes & continuelles pluyes, qui avoyent penetré iuſques dans la ſoute, noſtre biſcuit eſtant gaſté & moiſi, outre que chacun n'en avoit que bien peu de tel, encor nous le falloit-il non ſeulement ainſi manger pourri, mais auſſi ſous peine de mourir de faim, & ſans en rien ietter, nous avallions autant de vers (dont il eſtoit à demi) que nous faiſions de miettes. Outre plus nos eaux douces eſtoyent ſi corrompues, & ſemblablement ſi pleines de vers, que ſeulement en les tirant des vaiſſeux, où ont les tient ſur mer, il n'y avoit ſi bon cœur qui n'en crachaſt : mais qui eſtoit bien encore le pis, quand on en beuvoit, il falloit tenir la taſſe d'une main à cauſe de la puanteur, boucher le nez l'autre.

Que dites vous la deſſus meſſieurs les delicats, qui eſtans un peu preſſez de chaut, apres avoir changé de chemiſe, & vous eſtre bien faits teſtonner, aymez tant non ſeulement d'eſtre à requoy en la belle ſalle fraiſche, aſſis dans une chaire, ou ſur un lict verd : mais auſſi ne ſauriez prendre vos repas, ſinon que la vaiſſaille ſoit bien luiſante, le verre bien fringué, les ſerviettes blanches comme neige, le pain bien chapplé, la viande quelque delicate qu'elle ſoit bien proprement appreſtee & ſervie, & le vin ou autre bruvage clair comme Emeraude? Voulez-vous vous aller embarquer pour vivre de telle façon? Comme ie ne vous le conſeille pas, & qu'il vous en prendra encores moins d'envie quand vous aurez entendu ce qui nous advint à noſtre retour : auſſi vous voudrois ie bien prier que quand on parle de la mer, & ſurtout de tels voyages, vous n'en ſachans autre choſe

que par les livres, ou qui pis eſt, en ayant ſeulement ouy parler à ceux qui n'en revindrent iamais, vous ne voulußiez pas ayant le deſſus vendre vos coquilles (comme on dit) à ceux qui ont eſté à Saint-Michel : c'eſt-à-dire, qu'en ce poinct vous deſſeriſſiez un peu, & laiſſiſſiez diſcourir ceux qui en endurans tels travaux ont eſté à la pratique des choſes, leſquelles, pour en parler à la verité, ne ſe peuvent bien gliſſer au cerveau ny en l'entendement des hommes : mais (ainſi que dit le proverbe) qu'ils ayent mangé de la vache enragee.

A quoy i'adiouſteray, tant ſur le premier propos que i'ay touché de la varieté des vents, tempeſtes, pluyes infectes, chaleurs, que ce qu'en general on voit ſur mer, principalement ſous l'Equateur, que i'ay veu un de nos pilotes nommé Iean de Meun, d'Harfleur, lequel, bien qu'il ne ſceut ny A, ny B, avoit neantmoins, par la longue experience avec ſes cartes, aſtrolabes, & Baſton de Iacob, ſi bien profité en l'art de navigation, qu'à tout coup, & nommément durant la tormente, il faiſoit taire un ſçavant perſonnage (que ie ne nommeray point) lequel cependant eſtant dans noſtre navire, en temps calme triomphoit d'enſeigner la theorique. Non pas toutesfois que pour cela ie condamne, ou vueille en façon que ce ſoit, blaſmer les ſciences qui s'acquierent & apprennent es eſcoles, & par l'eſtude des livres : rien moins, tant s'en faut que ce ſoit mon intention : mais bien requerroy ie que, ſans tant m'arreſter à l'opinion de qui que ce fuſt, on ne m'alleguaſt iamais raiſon contre l'experience d'une choſe. Ie prie donc les lecteurs de me ſupporter, ſi en me reſouvenant de noſtre pain pourri, & de nos eaux puantes, enſemble des autres incommoditez que nous enduraſmes, & comparant cela avec

la bonne chere de ces grans cenſeurs, faiſant ceſte digreſſion, ie me ſuis un peu coleré contre eux. Au ſurplus, à cauſe des difficultez ſuſdites, & pour les raiſons que i'en diray plus amplement ailleurs, pluſieurs mariniers apres avoir mangé tous leurs vivres en ces endroits-là, c'eſt à dire, ſous la zone Torride, ſans pouvoir outrepaſſer l'Equateur, ont eſté contrains de relaſcher & retourner en arriere d'où ils eſtoyent venus.

Quant à nous, apres qu'en telle miſere que vous avez entendu, nous euſmes demeuré, viré, & tourné environ cinq ſepmaines à l'entour de ceſte ligne, en eſtans finalement peu à peu ainſi approchez, Dieu ayant pitié de nous, & nous envoyant le vent de nord-nord'eſt, fit, que le quatrieſme iour de febvrier nous fuſmes pouſſez droit ſous icelle. Or elle eſt appelée equinoctiale, pource que non ſeulement en tous temps & ſaiſons les iours & les nuicts y ſont touſiours eſgaux, mais auſſi parce que quand le ſoleil eſt droit en icelle, ce qui advient deux fois l'annee, aſſavoir l'onzieſme de mars & le treizieſme de ſeptembre, les iours & les nuicts ſont auſſi eſgaux par tout le monde univerſel : tellement que ceux qui habitent ſur les deux poles arctique & antarctique, participans ſeulement ces deux iours de l'annee du iour & de la nuict, dès le lendemain, les uns ou les autres (chacun à ſon tour) perdent le ſoleil de veüe par demi an.

Cedit iour donc quatrieſme de febvrier, que nous paſſaſmes le centre, ou pluſtoſt la ceinture du monde, les matelots firent les ceremonies par eux accouſtumees en ce tant faſcheux & dangereux paſſage. Aſſavoir pour faire reſſouvenir ceux qui n'ont iamais paſſé ſous l'Equateur, les lier de cordes & plonger en mer, ou bien avec un vieux drappeau frotté au cul de

la chaudiere, leur noircir & barbouiller le visage toutesfois on se peut racheter & exempter de cela, comme ie fis, en leur payant le vin.

Ainsi sans intervalle, nous singlasmes de nostre bon vent de nord-nord'est, iusques à quatre degrez au delà de la ligne Equinoctiale. De là nous commençasmes de voir le Pole antarctique, lequel les mariniers de Normandie appellent l'Estoile du Su : à l'entour de laquelle, comme ie remarquay dès lors, il y a certaines autres estoiles en croix qu'ils appellent aussi la croisee du Su. Comme au semblable quelque autre a escrit, que les premiers qui de nostre temps firent ce voyage, rapporterent qu'il se voit tousiours pres d'iceluy Pole Antarctique, au midi, une petite nuee blanche & quatre estoiles en croix, avec trois autres qui ressemblent à notre Septentrion. Or il y avoit desia long temps que nous avions perdu de veüe le pole Arctique : & diray ici en passant, que non seulement, ainsi qu'aucuns pensent (& semble aussi par la sphere se pouvoir faire) on ne sauroit voir les deux Poles, quand on est droit sous l'Equateur, mais mesmes n'en pouvans voir ny l'un ny l'autre, il faut estre esloigné d'environ deux degrez du costé du Nord ou du Su, pour voir l'Arctique ou l'Antarctique.

Le treiziesme iour dudit mois de febvrier que le temps estoit beau & clair, apres que nos pilotes & maistres de navires eurent prins hauteur à l'astrolabe, ils nous asseurerent que nous avions le soleil droit pour zeni, & en la zone si droite & directe sur la teste, qu'il estoit impossible de plus. Et de fait, quoyque pour l'experience nous plantissions des dagues, cousteaux, poinsons & autres choses sur le Tillac, les rayons donnoyent tellement à plomb, que ce iour-là principalement à midi, nous ne vismes nul ombrage

dans noſtre vaiſſeau. Quand nous fuſmes par les douze degrez, nous euſmes tormente qui dura trois ou quatre iours. Et apres cela (tombans en l'autre extremité) la mer fut ſi tranquille & calme, que durant ce temps nos vaiſſeaux demeurans fix ſur l'eau, ſi le vent ne ſe fuſt eſlevé pour nous faire paſſer outre, nous ne fuſſions iamais bougez de là.

Or en tout noſtre voyage, nous n'avions point encore apperceu de Baleines, mais outre qu'en ces endroits-là, nous en viſmes d'aſſez pres, pour les bien remarquer, il y en eut une, laquelle ſe levant pres de noſtre navire me fit ſi grand peur, que veritablement, iuſques à ce que ie la vis mouvoir, ie penſois que ce fuſt un rocher contre lequel noſtre vaiſſeau s'allaſt heurter & briſer. I'obſervay que quand elle ſe vouluſt plonger, levant la teſte hors de la mer, elle ietta en l'air par la bouche plus de deux pipes d'eau : puis en ſe cachant fit encores un tel & ſi horrible bouillon, que ie craignois derechef, qu'en nous attirans après ſoy, nous ne fuſſions engloutis dans ce gouffre. Et à la verité, comme il eſt dit au pſeaume & en Iob, c'eſt une horreur de voir ces monſtres marins s'esbattre & iouer ainſi à leur aiſe parmi ces grandes eaux.

Nous viſmes auſſi des Dauphins, leſquels ſuyvis de pluſieurs eſpeces de poiſſons, tous diſpoſez & arrangez comme une compagnie de ſoldats marchans apres leur capitaine, paroiſſoyent dans l'eau eſtre de couleur : rougeaſtre & y en eut un, lequel par ſix ou ſept fois, comme s'il nous euſt voulu cherir & careſſer, tournoya & environna noſtre navire. En recompenſe de quoy nous fiſmes tout ce que nous peuſmes pour le cuyder prendre ; mais luy avec ſa trompe, faiſant touſiours dextrement la retraite, il ne nous fuſt pas poſſible de l'avoir.



CHAPITRE V

Du descouvrement & premiere veüe que nous eusmes tant de l'Inde occidentale ou terre du Bresil, que des sauvages, habitans en icelle, avec tout ce qui nous advint sur mer, iusques sous le Tropique de Capricorne.



PRÈS cela nous eusmes le vent d'ouest qu nous estoit propice, & tant nous dura que le vingt sixiesme iour du mois de febvrier 1557, prins à la nativité environ huict heures du matin, nous eusmes la veüe de l'Inde occidentale, terre du Bresil, quarte partie du monde, & incogneüe des anciens, autrement dite Amerique, du nom de celuy qui environ l'an 1497, la descouvrit premierement. Or, ne faut-il pas demander si nous voyant si proche du lieu où nous pretendions, en esperance d'y mettre tost pied a terre, nous en fusmes ioyeux, & en rendismes graces à Dieu de bon courage. Et de fait parce qu'il y avoit pres de quatre mois, que sans prendre port nous branslions & flotions sur mer, nous estant souvent venu en l'entendement que nous y estions comme exilez, il nous estoit advis que nous n'en deussions iamais sortir. Apres donc que nous eusmes bien remarqué, & apperceu tout à clair que ce que nous avions descouvert estoit terre ferme (car on se trompe souvent sur me aux nuees qui s'esvanouissent) en ayans vent propice

... des le mesme iour (nostre
... vinsmes surgir &
... lieue pres d'une terre & lieu
... par les sauvages :
... hors le navire, &,
... dans ce pays-la,
... advertir les habi-
... nombre d'hommes
... Cependant
... autrefois
... de la
... & par

pas plus pres de la terre que la portee de leurs flesches. Ainsi leurs monstrans de loin des cousteaux, miroirs, peignes, & autres baguenauderies, pour lesquelles, en les appellans, ils leur demanderent des vivres : si tost que quelques uns, qui s'approcherent le plus pres qu'ils peurent, l'eurent entendu, eux sans se faire autrement prier, avec d'autres en allerent querir en grande diligence. Tellement que nostre contremaistre à son retour nous rapporta non seulement de la farine faite d'une racine, laquelle les sauvages mangent au lieu de pain, des iambons, & de la chair d'une certaine espece de sangliers, avec d'autres victuailles & fruicts à suffisance tels que le pays les porte : mais aussi pour nous les presenter, & pour haranguer à nostre bien venue, six hommes & une femme ne firent point de difficulté de s'embarquer pour nous venir voir au navire. Et parce que ce furent les premiers sauvages que ie vis de pres, vous laissant à penser si ie les regarday & contemplay attentivement, encore que ie reserve à les descrire & depeindre au long en autre lieu plus propre : si en veux ie dès maintenant icy dire quelque chose en passant. Premierement, tant les hommes que la femme estoyent aussi entierement nuds, que quand ils sortirent du ventre de leurs meres : toutesfois pour estre plus bragards, ils estoyent peints & noircis par tout le corps. Au reste, les hommes seulement, à la façon & comme la couronne d'un moine, estant tondus fort pres sur le devant de la teste, avoyent sur le derriere les cheveux longs : mais ainsi que ceux qui portent leurs perruques par deça, ils estoyent roignez à l'entour du col. Davantage, ayant tous les levres de dessous trouëes & percees, chacun y avoit & portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquee, & comme enchassee, laquelle

eftant de la largeur & rondeur d'un tefton, ils oftoyent & remettoyent quand bon leur fembloit. Or, ils portent telles chofes en penfant eftre mieux parez : mais pour en dire le vray, quand cefte pierre eft oftee, & que cefte grande fente en la levre de deffous leur fait comme une feconde bouche, cela les deffigure bien fort. Quant à la femme, outre qu'elle n'avoit pas la levre fendue, encores comme celles de par delà portoit elle les cheveux longs; mais pour l'efgard des oreilles, les ayant fi defpiteufement percees qu'on euft peu mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grans pendans d'os blancs, lefquels lui battoyent iufques fur les épaules. Ie referve auffi à refuter cy apres l'erreur de ceux qui nous ont voulu faire accroire que les fauvages eftoyent velus. Cependant avant que ceux dont ie parle partiffent d'avec nous, le hommes & principalement deux ou trois vieillards qui fembloyent eftre des plus apparens de leurs paroiffes (comme on dit par deça) allegans qu'il y y avoit en leurs contrees du plus beau bois de Brefil que fe peuft trouver en tout le pays, lequel ils promettoyent de nous aider à couper & à porter : & au refte nous affifter de vivres, firent tout ce qu'ils peurent pour nous perfuader de charger là noftre navire. Mais parce que, comme nos ennemis que i'ay dit qu'ils eftoyent, cela eftoit nous appeller, & faire finement mettre pied en terre, pour puis apres, eux ayans l'avantage fur nous, nous mettre en pieces & nous manger, outre que nous tendions ailleurs, nous n'avions garde de nous arrefter là.

Ainfi apres qu'avec grande admiration nos *Margaias* eurent bien regardé noftre artillerie & tout ce qu'ils voulurent dans noftre vaiffeau, nous pour quelque confideration & dangereufe confequence (nommé-

ment à fin que d'autres François qui ſans y penſer arrivans là en euſſent peu porter la peine) ne les voulans faſcher ny retenir, eux demandans de retourner en terre vers leurs gens qui les attendoyent touſiours ſur les bords de la mer, il fut queſtion de les payer & contenter des vivres qu'ils nous avoyent apportez. Et parce qu'ils n'ont entre eux nul uſage de monnoye, le payement que nous leur fiſmes fut de chemiſes, couſteaux, haims à peſcher, miroirs & autres marchandiſes & mercerie propre à trafiquer parmi ce peuple. Mais pour la fin & bou du ieu, tout ainſi que ces bonnes gens, tous nuds, à leur arrivee n'avoyent pas eſté chiches de nous montrer tout ce qu'ils portoyent, auſſi au deſpartir qu'ils avoyent veſtu les chemiſes que nous leur avions baillées, quand ce vint à s'aſſeoir en la barque (n'ayant pas accouſtumé d'avoir linges ny autres habillemens ſur eux) à fin de ne les gaſter en les trouſſant iuſques au nombril, & deſcouvrant ce que pluſtoſt il falloit cacher, ils voulurent encores, en prenant congé de nous, que nous viſſions leur derriere & leurs feſſes. Ne voilà pas d'honneſtes officiers, & une belle civilité pour des ambaſſadeurs? Car nonobſtant le proverbe ſi commun en la bouche de nous tous de par deçà : aſſavoir que la chair nous eſt plus proche & plus chere que la chemiſe, eux au contraire, pour nous monſtrer qu'ils n'en eſtoyent pas là logez & poſſible pour une magnificence de leur pays en noſtre endroit, en nous monſtrant le cul préferent leurs chemiſes à leur peau.

Or apres que nous fuſmes un peu refreſchis en ce lieu là, & que quoy qu'à ce commencement les viandes qu'ils nous avoyent apportees, nous ſemblaſſent eſtranges, nous ne laiſſiſſions pas neantmoins à cauſe de la neceſſité d'en bien manger : dès le lendemain qui eſtoit un iour de dimanche, nous levaſmes l'ancre

& fifmes voile. Ainfi coftoyans la terre & tirans où nous pretendions d'aller, nous n'eufmes pas navigé neuf ou dix lieües, que nous nous trouvafmes à l'endroit d'un fort des Portugais, nommé par eux *Spiritus fanctus* (& par les fauvages *Moab*) lefquels recognoiffans, tant noftre equippage que celuy de la caravelle que nous emmenions (qu'ils iugerent bien auffi que nous avions prinfe fur ceux de leur nation) tirerent trois coups de canons fur nous : & nous femblablement pour leur refpondre trois ou quatre contre eux : toutesfois, parce que nous eftions trop loin pour la portee des pieces, comme ils ne nous offenferent point, auffi croy ie que ne fifmes nous pas eux.

Pourfuyvons doncques noftre route, en coftoyant toufiours la terre, nous paffafmes aupres du lieu nommé *Tapemiry* : où à l'entree de la terre ferme, & à l'embouchure de la mer, il y a des petites ifles, & croy que les fauvages qui demeurent là font amis & alliez des François.

Un peu plus avant, & par les vingt degrez, habitent les *Paraibes,* autres fauvages, en la terre defquels, comme ie remarquay en paffant, il fe voict de petites montagnes faites en pointe & forme de cheminees.

Le premier iour de mars nous eftions à la hauteur des petites Baffes, c'eft-à-dire efcueils & pointes de terre entremeflees de petits rochers qui s'avancent en mer, lefquels les mariniers, de crainte que leurs vaiffeaux n'y touchent, evitent & s'en efloignent tant qu'il leur eft poffible. A l'endroit de ces Baffes, nous defcouvrifmes & vifmes bien à clair une terre plaine, laquelle, l'environ quinze lieues de longueur, eft poffedee & habitee des *Ouetacas,* fauvages fi farouches & eftranges, que comme ils ne peuvent demeurer en paix l'un avec

l'autre, auſſi ont-ils guerre ouverte & continuelle, tant contre tous leurs voiſins, que generalement contre tous les eſtrangers. Que s'ils ſont preſſez & pourſuyvis de leurs ennemis (leſquels cependant ne les ont iamais ſceu vaincre ny dompter) ils vont ſi bien du pied & courent ſi viſte, que non ſeulement ils evitent en ceſte ſorte le danger de mort, mais meſmes auſſi quand ils vont à la chaſſe, ils prennent à la courſe certaines beſtes ſauvages eſpeces de cerfs & biches. Au ſurplus, combien que ainſi que tous les autres Breſiliens ils aillent entierement nuds, ſi eſt ce neantmoins que contre la couſtume plus ordinaire des hommes de ces pays-là (leſquels comme i'ay ia dit & diray encores plus amplement, ſe tondent le devant de la teſte, & rongnent leur perruque ſur le derriere) eux portent les cheveux longs & pendans iuſques aux feſſes. Bref, ces diablotins d'*Ouetacas* demeurans invincibles en ceſte petite contree, & au ſurplus comme chiens & loups, mangeans la chair crue, meſme leur langage n'eſtant point entendu de leurs voiſins, doyvent eſtre tenus & mis au rang des nations les plus barbares, cruelles & redoutees qui ſe puiſſent trouver en toute l'Inde occidentale & terre du Breſil. Au reſte, tout ainſi qu'il n'ont, ni ne veulent avoir nulle accointance ni traffique avec les François, Eſpagnols, Portugallois, ni autres de ce pays d'outre-mer de pardeçà, auſſi ne ſçavent-ils que c'eſt de nos marchandiſes. Toutesfois, ſelon que i'ay depuis entendu d'un truchement de Normandie, quand leurs voiſins en ont, & qu'ils les en veulent accommoder, voici leur façon & maniere de permuter. Le *Margaiat, Cara-ia* ou *Tououpinambaoult* (qui ſont les nom des trois nations voiſines d'eux) ou autres ſauvages de ce pays là, ſans ſe fier ni approcher de l'*Ouetaca*, luy monſtrant de loin ce qu'il aura, ſoit

ſerpe, couſteau, peigne, miroir, ou autre marchandiſe & mercerie qu'on leur porte par-delà, luy fera entendre par ſigne s'il veut changer cela à quelque autre choſe. Que ſi l'autre de ſa part s'y accorde, luy monſtrant au reciproque de la plumaſſerie, des pierres vertes qu'ils mettent dans leurs levres, ou autres choſes de ce qu'ils ont en leur pays, ils conviendront d'un lieu à trois ou quatre cens pas dela, où le premier ayant porté ſur une pierre ou buſche de bois la choſe qu'il voudra eſchanger, il ſe reculera à coſté ou en arriere. Apres cela l'*Ouetaca* la venant prendre & laiſſant ſemblablement au meſme lieu ce qu'il avoit monſtré, en s'eſlongnant fera auſſi place, & permettra que le *Margaiat*, ou autre, tel qu'il ſera, la vienne querir : tellement que iuſques-là ils ſe tiennent promeſſe l'un l'autre. Mais chacun ayant ſon change, ſitoſt qu'il eſt retourné, & a outrepaſſé les limites où il s'eſtoit venu preſenter du commencement, les treves eſtans rompues, c'eſt lors à qui pourra avoir & rattaindre ſon compagnon, à fin de luy enlever ce qu'il emportoit : & ie vous laiſſe à penſer ſi l'*Ouetaca* courant comme un levrier a l'avantage, & ſi pourſuyvant de pres ſon homme il le haſte bien d'aller. Parquoy, moins que les boyteux, gouteux, ou autrement mal eniambez de par-deça vouluſſent perdrent leur marchandiſe, ie ne ſuis pas d'avis qu'ils aillent negocier ni permuter avec eux. Vray eſt que, comme on dit, que les Baſques ont ſemblablement leur langage à part, & qu'auſſi comme chacun ſçait, eſtans gaillards & diſpos, ils ſont tenus pour les meilleurs laquais du monde, ainſi qu'on les pourroit parangonner en ces deux poincts avec nos *Ouetacas*, encores ſemble-t-il qu'ils ſeroient fort propres pour iouer ès barres avec eux. Comme auſſi on pourroit mettre en ce rang, tant cer-

tains hommes qui habitent une région de la Floride, pres de la riviere des Palmes, lesquels (comme quelqu'un a escrit) sont si forts & legers du pied qu'ils acconsuyvent un cerf, & courent tout un iour sans se reposer : qu'autres grands geans qui sont vers le fleuve de la Plate, lesquels aussi (dit le mesme auteur) sont si dispos, qu'à la course avec les mains ils prennent certains chevreux qui se trouvent là. Mais mettant la bride sur le col & laschant la lesse à tous ces coursiers & chiens courans à deux pieds, pour les laisser aller viste comme le vent, & quelquefois aussi (comme il est vraisemblable en culbutant prenant de belles nazardes) tomber dru comme la pluye, les uns en trois endroits de l'Amerique (esloignez neantmoins l'un de l'autre, nommément ceux d'aupres de la Plate & de la Floride de plus de quinze cens lieües) & les quatriesmes parmi nostre Europe, ie passeray outre au fil de mon histoire.

Après donc que nous eusmes costoyé & laissé derriere nous la terre de ces Ouetacas, nous passasmes à la veüe d'un autre pays prochain nommé *Maq-hé*, habité d'autres sauvages desquels ie ne diray autre chose : mais que pour les causes susdites chacun peut estimer qu'ils n'ont pas feste (comme on dit communément) ni n'ont garde de s'endormir aupres de tels brusques & fretillans resveille matin de voisins qu'ils sont.

En leur terre & sur le bord de la mer on voit une grosse roche faite en forme de tour, laquelle, quand le soleil frappe dessus, tresluit & estincelle si tres-fort, qu'aucuns pensent que ce soit une sorte d'esmeraude : & de faict, les François & Portugallois qui voyagent là, l'appellent l'esmeraude de *Maq-hé*. Toutesfois comme ils disent que le lieu où elle est, pour estre environnee d'une infinité de poinctes de rochers à fleur d'eau, qui

ſe iettent environ deux lieües en mer, ne peuſt eſtre abordee de ceſte part-là avec les vaiſſeaux, auſſi tiennent ils qu'il eſt du tout inaceſſible du coſté de la terre.

Il y a ſemblablement trois petites iſles nommées les iſles de *Maq-Hé*, aupres deſquelles ayans mouillé l'ancre, & couché une nuict, dés le lendemain faiſans voile, nous penſions dès ce meſme iour arriver au cap de Frie: toutesfois au lieu d'avancer nous euſmes vent tellement contraire, qu'il fallut relaſcher et retourner d'où nous eſtions partis le matin, où nous fuſmes à l'ancre iuſques au ieudi au ſoir: & comme vous orrez peu s'en fallut que nous n'y demeuriſſions du tout. Car le mardi deuxieſme de Mars, iour qu'on diſoit Careſme prenant, apres que nos matelots, ſelon leur couſtume, ſe furent reſiouys, il advint qu'environ les onze heures du ſoir, ſur le poinct que nous commencions à repoſer, la tempeſte s'eſlevant ſi ſoudaine, que le cable qui tenoit l'ancre de noſtre navire, ne pouvant ſoutenir l'impétuoſité des furieuſes vagues, fut tout incontinent rompu: noſtre vaiſſeau ainſi tourmenté & agité des ondes, pouſſé qu'il eſtoit du coſté du rivage, eſtant venu a n'avoir que deux braſſes & demie d'eau (qui eſtoit le moins qu'il en pouvoit avoir pour flotter tout vuide) peu s'en fallut qu'il ne touchaſt terre, & qu'il ne fuſt échoué. Et de fait, le maiſtre & le pilote, leſquels faiſoyent fonder à meſure que le navire derivoit, au lieu d'eſtre les plus aſſeurez & donner courage aux autres, quand ils virent que nous en eſtions venus iuſques-là, crierent deux ou trois fois, nous ſommes perdus, nous ſommes perdus. Toutesfois nos matelots en grande diligence ayant ietté une autre ancre que Dieu voulut qui tint ferme, cela empeſcha que nous ne fuſmes pas portez ſur

certains rochers d'une de ces isles de *Maq-hé*, lesquels sans nulle doute & sans aucune esperance de nous pouvoir sauver (tant la mer estoit haute) eussent brisé entierement nostre vaisseau. Cest effroy & estonnement dura environ trois heures, durant lesquelles il servoit bien peu de crier, bas bort, trie bort, haut la barre, vadulo, hale la boline, lasche l'escoute : car plustost cela se fait en pleine mer où les mariniers ne craignent pas tant la tourmente qu'ils font pres de terre, comme nous estions lors. Or parce, comme i'ai dit ci-devant, que nos eaux douces s'estoyent toutes corrompues, le matin venu & la tourmente cessee, quelques-uns d'entre nous en estans allé querir de fresche en l'une de ces isles inhabitables, non seulement nous trouvasmes la terre d'icelle toute couverte d'œufs & d'oyseaux de diverses especes, & cependant tout dissemblables des nostres, mais aussi, pour n'avoir pas accoustumé de voir des hommes, ils estoyent si privez, que se laissans prendre à la main, ou tuer à coups de baston, nous en remplismes nostre barque, & en remportasmes au navire autant qu'il nous pleust. Tellement qu'encores que ce fust le iour qu'on appeloit les Cendres, nos matelots neantmoins, voire les plus catholiques Romains ayant prins bon appetit au travail qu'ils avoyent eu la nuict precedente, ne firent point de difficulté d'en manger. Et certes aussi celuy qui contre la doctrine a defendu certains temps & iours l'usage de la chair aux chrestiens, n'ayant point encore empieté ce pays-là, où par consequent il n'est nouvelle de pratiquer les loix de telle superstitieuse abstinence, il semble que le lieu les dispensoit assez.

Le ieudi que nous despartismes d'aupres de ces trois isles, nous eusmes vent tellement à souhait que dès le lendemain environ les quatre heures du soir, nous

arrivaſmes au cap de Frie: port & havre des plus renommez en ce pays-la pour la navigation des François. Là apres avoir mouillé l'ancre, & pour ſignal aux habitans, tiré quelques coups de canons, le capitaine & le maiſtre du navire avec quelques-uns de nous autres ayans mis pied à terre, nous trouvaſmes d'abordee ſur le rivage grand nombre de ſauvages, nommez *Toüoupinambaoults*, alliez & confederez de noſtre nation: leſquels outre la careſſe & bon accueil qu'ils nous firent, nous dirent nouvelle de *Paycolas* (ainſi nommoyent-ils Villegagnon) de quoy nous fuſmes fort ioyeux. En ce meſme lieu (tant avec un rets que nous avions qu'autrement avec des hameçons) nous peſchames grande quantité de pluſieurs eſpeces de poiſſons tous diſſemblables à ceux de par deça: Mais entre les autres, il y en avoit un, poſſible le plus bigerre, difforme & monſtrueux qu'il eſt poſſible d'en voir, lequel pour ceſte cauſe i'ay bien voulu deſcrire ici. Il eſtoit preſques auſſi gros qu'un bouveau d'un an, & avoit un nez long d'environ cinq pieds, & large de pied & demi, garni de dents de coſté & d'autre, auſſi piquantes & trenchantes qu'une ſcie: de façon que quand nous les viſmes ſur terre remuer ſi ſoudain ce maiſtre nez, ce fut à nous, en nous en donnant garde, & ſur peine d'en eſtre marquez, de crier l'un à l'autre, garde les iambes: au reſte la chair en eſtoit ſi dure, qu'encore que nous euſſions tous bon appetit, & qu'on le fit bouillir plus de vingt-quatre heures ſi n'en ſceuſmes nous iamais manger.

Au ſurplus ce fut là auſſi que nous viſmes premierement les perroquets voler, non ſeulement fort haut & en troupes, comme vous diriez les pigeons & corneilles en noſtr' France, mais auſſi, ainſi que i'obſervay dès lors, eſtans en l'air ils ſont touſiours par couples

& ioints enfemble, prefque à la façon de nos tourterelles.

Or eftans ainfi parvenus à vingt cinq ou trente lieües pres du lieu où nous pretendions, ne defirions rien plus que d'y arriver au plus toft, à caufe de cela nous ne fifmes pas fi long feiour au cap de Frie que nous euffions bien voulu. Parquoy dés le foir de ce mefme iour ayant appareillé & fait voiles, nous finglafmes fi bien que le dimanche feptieme de mars 1557, laiffans la haute mer à gauche, du cofté de l'eft, nous entrafmes au bras de mer, & riviere d'eau falee, nommee *Ganabara* par les fauvages, & par les Portugais Geneure: parce que comme on dit, ils la defcouvrirent le premier iour de Ianvier, qu'ils nomment ainfi. Suyvant donc ce que i'ay touché au premier chapitre de cefte hiftoire, & que ie defcriray encor cy apres plus au long, ayans trouvé Villegagnon habitué dés l'annee precedente en une petite ifle fituee en ce bras de mer: apres que d'environ un quart de lieue loin nous l'eufme falué à coups de canon, & que luy de fa part nous euft refpondu, nous vifmes enfin furgir & ancrer tout aupres. Voila en fomme quelle fut noftre navigation, & ce qui nous advint & que nous vifmes en allant en la terre du Brefil.





CHAPITRE VI

De nostre descente au fort de Coligny, en la terre du Bresil. — Du recueil que nous y fit Villegagnon, & de ses comportements, tant au fait de la Religion, qu'autres parties de son gouvernement en ce pays-la.



PRES doncques que nos navires furent au havre en ceste riviere de *Ganabara*, assez pres de la terre ferme, chacun de nous ayant troussé & mis son petit bagage dans les barques, nous allasmes descendre en l'isle & fort appelé Coligni. Et parce que nous voyans lors non seulement delivrez des perils & dangers dont nous avions tant de fois esté environnez sur mer, mais aussi avoir esté si heureusement conduits au port desiré : la première chose que nous fismes, apres avoir mis pied à terre, fut de tous ensemble en rendre graces à Dieu. Cela fait nous fusmes trouver Villegagnon, lequel, nous attendant en une place, nous saluasmes tous l'un apres l'autre : comme aussi luy de sa part avec un visage ouvert, ce sembloit, nous accolant & embrassant nous fit un fort bon accueil. Apres cela le sieur du Pont nostre conducteur, avec Richier & Chartier ministres de l'Évangile, luy ayant briefvement declaré la cause principale qui nous avoit meus de faire ce voyage, & de passer la mer avec tant de difficultez pour l'aller trouver : assavoir suyvant les lettres qu'il avoit escrites à

Geneve, que c'eſtoit pour dreſſer une Egliſe reformee ſelon la parole de Dieu en ce pays-la, luy leur reſpondant là deſſus, uſa de ces propres paroles :

Quant à moy (dit-il) ayant voirement dès long temps & de tout mon cœur deſiré telle choſe, ie vous reçois très volontiers à ces conditions: meſme parce que ie veux que noſtre Egliſe ait le renom d'eſtre la mieux reformee par deſſus toutes les autres: dès maintenant i'entens que les vices ſoyent reprimez, la ſomptuoſité des accouſtremens reformee, & en ſomme, tout ce qui nous pourroit empeſcher de ſervir à Dieu oſté du milieu de nous. Puis levant les yeux au ciel & ioignant les mains dit : Seigneur Dieu ie te rends graces de ce que tu m'as envoyé ce que des ſi long temps ie t'ay ſi ardemment demandé, & derechef s'adreſſant à noſtre compagnie, dit: mes enfans (car ie veux eſtre voſtre pere) comme Ieſus Chriſt eſtant en ce monde n'a rien faict pour luy, ainſi tout ce qu'il a fait a eſté pour nous: auſſi (ayant ceſte eſperance que Dieu me preſervera en vie iuſques à ce que nous ſoyons fortifiez en ce pays, & que vous vous puiſſiez paſſer de moy) tout ce que ie pretens faire ici, eſt, tant pour tous ceux qui y viendront à meſme fin que vous y eſtes venus. Car ie delibere d'y faire une retraite aux povres fideles qui ſeront perſecutez en France, en Eſpagne & ailleurs outre mer, à fin que ſans crainte ni du Roy, ni de l'Empereur ou d'autres potentats ils y puiſſent purement ſervir à Dieu ſelon ſa volonté. Voila les premiers propos que Villegagnon nous tint à nòtre arrivee, qui fut un mercredi dixieme de mars 1557.

Apres cela ayant commandé que toutes ſes gens s'aſſemblaſſent promptement avec nous en une petite ſale, qui eſtoit au milieu de l'iſle, apres que le miniſtre

Richier eut invoqué Dieu, & que le pseaume cinquiesme, aux paroles que ie veux dire, &c., fut chanté en l'assemblée: ledit Richier prenant pour texte ces paroles du pseaume vingt septiesme, I'ay demandé une chose au Seigneur laquelle ie requerray encores, c'est, que i'habite en la maison du Seigneur tous les iours de ma vie, fit le premier presche au fort de Coligni en l'Amerique. Mais durant iceluy, Villegagnon entendant exposer ceste matiere, ne cessant de ioindre les mains, de lever les yeux au ciel, de faire de grands souspirs, & autres contenances, faisoit esmerveiller un chacun de nous. A la fin apres que les prieres solennelles, selon le formulaire accoustumé ès Eglises reformees de France, un iour ordonné en chaque semaine furent faites, la compagnie se despartit. Toutesfois, nous autres nouveaux venus demeurasmes & disnames ce iour la en la mesme salle, où pour toutes viandes, nous eusmes de la farine faite de racines: du poisson *boucané*, c'est à dire rosti, à la mode des sauvages, d'autres racines cuictes aux cendres (desquelles choses & de leurs proprietez, à fin de n'interrompre icy mon propos, ie reserve à parler ailleurs) & pour bruvage, parce qu'il n'y a en ceste isle fontaine, puits ni riviere d'eau douce, de l'eau d'une cysterne, ou plustost d'un esgout de toute la pluye qui tomboit en l'isle, laquelle estoit aussi verte, orde & sale qu'est un vieil fossé couvert de grenouilles. Vray est qu'en comparaison de cette eau si puante & corrompue que i'ay dit ci devant que nous avions beue au navire, encore la trouvions nous bonne. Finalement nostre dernier mets fut, que pour nous rafraischir du travail de la mer, au partir de la, on nous mena tous porter des pierres & de la terre en ce fort de Coligni qu'on continuoit de bastir. C'est le bon traitement que Villegagnon nous fit dès

le beau premier iour à noſtre arrivee. Outre plus ſur le ſoir qu'il fut queſtion de trouver logis, le ſieur du Pont & les deux miniſtres ayans eſté accommodez en une chambre telle quelle, au milieu de l'iſle, à fin auſſi de gratifier nous autres de la Religion, on nous bailla une maiſonnette, laquelle un ſauvage eſclave de Villegagnon achevoit de couvrir d'herbe, & baſtir à ſa mode ſur le bord de la mer: auquel lieu à la façon des Ameriquains, nous pendiſmes des linceux & des licts de coton, pour nous coucher en l'air. Ainſi dés le lendemain & les iours ſuyvans, ſans que la neceſſité contraigniſt Villegagnon, qui n'eut nul eſgard à ce que nous eſtions fort affoiblis du paſſage de la mer, ni à la chaleur qu'il fait ordinairement en ce pays-là: ioint le peu de nourriture que nous avions, qui eſtoit en ſomme chacun par iour deux gobelets de farine dure, faite des racines, dont i'ay parlé (d'une partie de laquelle avec de ceſte eau trouble de la cyſterne ſuſdite nous faiſions de la boulie, & ainſi que les gens du pays, mangions le reſte ſec) il nous fit porter la terre & les pierres en ſont fort: voire en telle diligence, qu'avec ces incommoditez & debilitez, eſtans contraints de tenir coup à la beſogne, depuis le poinct du iour iuſques à la nuict, il ſembloit bien nous traiter un peu plus rudement que le devoir d'un bon pere (tel qu'il avoit dit à noſtre arrivee nous vouloir eſtre) ne portoit envers ſes enfans. Toutesfois tant pour le grand deſir que nous avions que ce baſtiment & retraite, qu'il diſoit vouloir faire aux fideles en ce pays-la, ſe parachevaſt, que parce que noſtre maiſtre Pierre Richier, noſtre plus ancien miniſtre, à fin de nous encourager davantage, diſoit que nous avions trouvé un ſecond ſainct Paul en Villegagnon (comme de faict, ie n'ouy iamais homme mieux parler de la

Religion & Reformation Chreftienne qu'il faifoit lors) il n'y eut celuy de nous qui, par maniere de dire, outre fes forces ne s'employaft allegrement l'efpace d'environ un mois, à faire ce meftier, lequel neantmoins nous n'avions pas accouftumé. Sur quoy ie puis dire que Villegagnon ne s'eft peu iuftement plaindre, que, tant qu'il fit profeffion de l'Evangile en ce pays la, il ne tiraft de nous tout le fervice qu'il voulut.

Or pour retourner au principal, des la premiere fepmaine que nous fufmes là arrivez, Villegagnon non feulement confentit, mais luy mefme auffi eftablit cet ordre : affavoir, qu'outre les prieres publiques, qui fe faifoient tous les foirs apres qu'on avoit laiffé la befongne, les miniftres prefcheroient deux fois le dimanche, & tous les iours ouvriers, une heure durant : declarant auffi par expres qu'il vouloit & entendoit que fans aucune addition humaine les Sacremens fuffent adminiftrez felon la pure parole de Dieu : & qu'au refte la difcipline ecclefiaftique fuft pratiquee contre les defaillans. Suyvant donc cefte police ecclefiaftique, le dimanche vingt & unieme de mars que la fainĉte cene de Noftre Seigneur Iefus Chrift fut celebrée la premiere fois, au fort de Coligni en l'Amerique, les miniftres ayans auparavant preparé & catechifé tous ceux qui y devoyent communiquer, parce qu'ils n'avoyent pas bonne opinion d'un certain Iean Cointa, qui fe faifoit appeler monfieur Hector, autres fois docteur de Sorbonne, lequel avoit paffé la mer avec nous ; il fut prié par eux qu'avant que fe préfenter il fift confeffion publique de fa foy ; ce qu'il fit : & par mefme moyen devant tous, abiura le papifme.

Semblablement quand le ferment fut acheve, Villegagnon faifant toufiours du zelateur, fe levant

debout & allegant que les capitaines, maiſtres de navires, matelots & autres qui y ayant aſſiſtez n'avoyent encores fait profeſſion de la Religion reformee, n'eſtoyent pas capables d'un tel myſtere, les faiſant ſortir dehors ne voulut pas qu'ils viſſent adminiſtrer le pain & le vin. Davantage luy meſme, tant comme il diſoit, pour dedier ſon fort à Dieu, que pour faire confeſſion de ſa foy en la face de l'Egliſe, s'eſtans mis à genoux ſur un carreau de velours (lequel ſon page portoit ordinairement apres luy) prononça à haute voix deux oraiſons, deſquelles ayant eu copie, à fin que chacun entende mieux combien il eſtoit malaiſé de cognoiſtre le cœur & l'intérieur de ceſt homme, ie les ay icy inferees de mot à mot ſans y changer une ſeule lettre.

Mon Dieu ouvre les yeux & la bouche de mon entendement, adreſſe les à te faire confeſſion, prieres, & actions de graces des biens excellens que tu nous as faits! Dieu tout puiſſant, vivant & immortel, Pere Eternel de ton fils Ieſus Chriſt Noſtre Seigneur, qui par ſa providence avec ton fils gouvernes toutes choſes au ciel & en terre, ainſi que par ta bonté infinie tu as fait entendre à tes eſleus depuis la creation du monde, ſpecialement par ton fils, que tu as envoyé en terre, par lequel tu te manifeſtes: ayant dit à haute voix, eſcoutez-le : & après ton aſcenſion par ton ſainct Eſprit eſpandu ſur les Apoſtres: ie recognoy à ta ſaincte maieſté (en preſence de ton Egliſe, plantée par ta grace en ce pays) de cœur, que ie n'ay iamais trouvé par la preuve que i'ay faite, & par l'eſſay de mes forces & prudence, ſinon que tout le ſuccès qui en peut ſortir ſont pures œuvres de tenebres, ſapience de chair, pollue en zele de vanité, tendant au ſeul but & utilité de mon corps. Au moyen de quoy

ie protefte & confeffe franchement, que fans la lumiere de ton fainct efprit ie ne fuis idoine finon à pecher : par ainfi me defpouillant de toute gloire, ie veux qu'on fache de moy, que s'il y a lumiere ou fcintille de vertu en l'œuvre pieufe que tu as fait par moy, ie la confeffe à toy feul, fource de tout bien. En cefte foy doncques, mon Dieu ie te rend graces de tout mon cœur, qu'il t'a pleu m'avoquer des affaires du monde, entre lefquels ie vivois par appetit d'ambition, t'ayant pleu par l'infpiration de ton fainct Efprit me mettre au lieu, où en toute liberté ie puiffe te fervir de toutes mes forces & augmentation de ton fainct regne. Et ce faifant apprefter lieu & demeurance paifible a ceux qui font privez de pouvoir invoquer publiquement ton nom, pour te fanctifier & adorer en efprit & verité, recognoiftre ton fils noftre Seigneur Iefus, eftre l'unique Mediateur, noftre vie & adreffe, & le feul merite de noftre falut. Davantage, ie te remercie, ô Dieu de toute bonté, que m'ayant conduit en ce pays entre ignorans de ton nom & de ta grandeur, mais poffedez de Satan comme fon heritage, tu m'ayes preferve de leur malice, combien que ie fuffe deftitué de forces humaines: mais leur as donné terreur de nous, tellement qu'à la feule mention de nous ils tremblent de peur, & les as difperfez pour nous nourrir de leurs labeurs. Et pour refrener leur brutale impetuofité, les as affligez de très cruelles maladies, nous en prefervant: tu as ofté de la terre ceux qui nous eftoyent les plus dangereux, & reduit les autres en telle foibleffe qu'ils n'ofent rien entreprendre fur nous. Au moyen de quoy ayans loifir de prendre racine en ce lieu, & pour la compagnie qu'il t'a pleu y amener fans deftourbier, tu y as eftabli le regime d'une Eglife, pour nous entretenir

en unité & crainte de ton ſainct nom, à fin de nous adreſſer à là vie éternelle.

Or Seigneur, puiſqu'il t'a pleu eſtablir en nous ton royaume, ie te ſupplie par ton fils Ieſus Chriſt, lequel tu as voulu qu'il fuſt hoſtie pour nous confirmer en ta dilection, augmenter tes graces & noſtre foy, nous ſanctifiant & illuminant par ton ſainct eſprit, & nous dedier tellement à ton ſervice, que tout noſtre eſtude ſoit employée à ta gloire: Plaiſe toy auſſi noſtre Seigneur & Pere eſtendre ta benediction ſur ce lieu de Coligny, & pays de la France Antarctique, pour eſtre inexpugnable retraite à ceux qui à bon eſcient, & ſans hypocriſie y auront recours, pour ſe dedier avec nous à l'exaltation de ta gloire, & que ſans trouble des heretiques te puiſſions invoquer en verité. Fay auſſi que ton Evangile regne en ce lieu, y fortifiant tes ſerviteurs, de peur qu'ils ne tresbuſchent en l'erreur des Epicuriens, & autres apoſtats: mais ſoyent conſtans à perſeverer en la vraye adoration de la divinité ſelon ta ſaincte Parole.

Qu'il te plaiſe auſſi ô Dieu de toute bonté eſtre protecteur du Roy, noſtre ſouverain Seigneur ſelon la chair, de ſa femme, de ſa lignee, & ſon conſeil: meſſire Gaſpar de Coligny, ſa femme & ſa lignee, les conſervant en volonté de maintenir & favoriſer ceſte tienne Egliſe: & vueille à moy ton tres humble eſclave donner prudence de me conduire, de ſorte que ie ne fourvoye point du droit chemin, & que ie puiſſe reſiſter à tous les empeſchemens que Satan me pourroit faire ſans ton aide: que te cognoiſſions perpetuellement pour noſtre Dieu miſericordieux, iuſte iuge & conſervateur de toute choſe avec ton fils Ieſus Chriſt, regnant avec toy & ton ſainct Eſprit, eſpandu ſur les Apoſtres. Cree donc un cœur droit en

nous, mortifie nous à peché : nous regenerant en homme interieur pour vivre à iuſtice, en aſſuiettiſſant noſtre chair pour la rendre idoine aux actions de l'ame inſpiree par toy, & que faiſions ta volonté en terre, comme les anges au ciel. Mais de peur que l'indigence de cercher nos neceſſitez, ne nous faſſe trebuſcher en peché par defiance de ta bonté, plaiſe toy pourvoir à noſtre vie & nous entretenir en ſanté. Et ainſi que la viande terreſtre par la chaleur de l'eſtomach ſe convertit en ſang & nourriture du corps : vueille nourrir & ſuſtanter nos ames de la chair & du ſang de fils, iuſques à le former en nous, & nous en luy : chaſſant toute malice (paſture de Satan) y ſubrogeant au lieu d'icelle, charité & foy, à fin que ſoyons cogneus de toy pour tes enfans : & quand nous t'aurons offenſé, plaiſe toi ſeigneur de miſericorde, laver nos pechez au ſang de ton fils, ayant ſouvenance que nous ſommes conceus en iniquité, & que naturellement par la deſobeiſſance d'Adam peché eſt en nous. Au ſurplus, cognoy que noſtre ame ne peut executer le ſainct deſir de t'obeir par l'organe du corps imparfait & rebelle. Par ainſi plaiſe toy par le merite de ton fils Ieſus ne nous imputer point nos fautes, mais nous imputant le ſacrifice de ſa mort & paſſion, que par foy avons ſouffert avec luy, ayans eſté entez en luy par la perception de ſon corps au myſtere de l'Euchariſtie. Semblablement fay-nous la grace qu'à l'exemple de ton fils qui a prié pour ceux qui l'ont perſecuté, nous pardonnions à ceux qui nous ont offenſez, & au lieu de vengeance procurions leur bien comme s'ils eſtoyent nos amis. Et quand nous ſerons ſolicitez de la memoire des biens, ſplendeurs, pompes, & honneurs de ce monde, eſtans au contraire abatus de pauvreté & de peſanteur de la croix de ton fils,

efquels il te plaife nous exercer pour nous rendre obeiffans : de peur qu'engraiffez en felicité mondaine, ne nous rebellions contre toy, foutiens-nous & nous adoucis l'aigreur des afflictions, à fin qu'elles ne suffoquent la femence que tu as mis en nos cœurs. Nous te prions auffi Pere Celefte, nous garder des entreprinfes de Satan, par lefquelles il cerche à nous defvoyer : preferve-nous de fes miniftres & des fauvages infenfez, au milieu defquels il te plaift nous contenir & entretenir ; & des apoftats de la religion chreftienne efpars parmi eux : mais plaife toy les rappeler à ton obeiffance, à fin qu'ils fe convertiffent, & que ton Evangile foit publié par toute la terre, & qu'en toute nation ton falut foit annoncé. Qui vis & regne avec ton fils & le fainct Efprit ès fiecles des fiècles. Amen.

Iefus Chrift fils de Dieu vivant eternel, & confubftanciel, fplendeur de la gloire de Dieu, fa vive image par lequel toutes chofes ont efté faites, qui ayant veu le genre humain condamné par l'infalible iugement de Dieu ton Pere par la tranfgreffion d'Adam, lequel homme peut iouyr de la vie du Royaume eternel, ayant efté fait de Dieu d'une terre non polue de femence virile, dont il peut tirer neceffité de peché, doué de toute vertu, en liberté de franc arbitre de ie conferver en fa perfection : ce néantmoins allefché par la fenfualité de fa chair, folicité & efmeu par les darts enflammez de Satan, fe laiffa vaincre, au moyen de quoy encourut l'ire de Dieu, dont enfuyvoit l'infallible perdition des humains, fans toy noftre Seigneur qui meu de ton immenfe & indicible charité t'es prefenté à Dieu ton pere, t'eftant tant humilié de daigner te fubftituer au lieu d'Adam, pour endurer tous les flots de la mer de l'indignation de Dieu ton

Pere, pour noſtre purgation. Et ainſi qu'Adam avoit eſté faict de terre non corrompüe, ſans ſemence virile, as eſté conceu du ſainct Eſprit en une Vierge, pour eſtre fait & formé en vraye chair comme celle d'Adam ſubiete à tentation, & continuellement exercé par deſſus tous humains, ſans peché: & finalement ayant voulu entrer en ton corps par toy, celuy d'Adam & toute ſa poſterité, nourriſſant leurs ames de ta chair & de ton ſang, tu as voulu ſouffrir mort, à fin que comme membre de ton corps ils ſe nourriſſent en toy, & qu'ils plaiſent à Dieu ton Pere, offrant ta mort en ſatisfaction de leurs offenſes comme ſi c'eſtoyent leur propre corps.

Et ainſi que le peché d'Adam eſtoit derivé en ſa poſterité, & par le peché la mort, tu as voulu & impetré de Dieu ton Pere, que ta iuſtice fuſt imputee aux croyans, leſquels par la manducation de ta chair & de ton ſang, tu as fait uns avec toy, & tranformez en toy comme nourris de ta chair & ſubſtance, leur vrai pain pour vivre eternellement, comme enfans de iuſtice & non plus d'ire. Or puiſqu'il ta pleu nous faire tant de bien, & qu'eſtans aſſis à la dextre de Dieu ton Pere, la eternellement es ordonné noſtre interceſſeur, & ſouverain preſtre, ſelon l'ordre de Melchiſedec, aye pitié de nous, conſerve-nous, fortifie & augmente noſtre foy, offre à Dieu ton Pere la confeſſion que ie fay de cœur & de bouche, en preſence de ton Egliſe, me ſanctifiant par ton Eſprit, comme tu as promis, diſant: Ie ne vous lairray point orphelin. Avance ton Egliſe en ce lieu, de ſorte qu'en toute paix tu y ſois adoré purement. Qui vis & regnes avec luy & le ſainct Eſprit, ès ſiecles des ſiecles eternellement. Amen.

Ces deux prieres finies, Villegagnon ſe preſenta le

premier à la table du Seigneur, & receut à genoux le pain & le vin de la main du Miniftre. Cependant, & pour le faire court, verifiant bien toft apres ce qu'a dit un ancien, affavoir, qu'il eft malaifé de contrefaire longtemps le vertueux, tout ainfi qu'on appercevoit aifément qu'il n'y avoit qu'oftentation en fon fait, & quoique luy & Cointa euffent abiuré publiquement la papauté, ils avoyent neantmoins plus d'envie de debatre & contefter que d'apprendre & profiter : auffi ne tarderent-ils pas beaucoup à efmouvoir des difputes touchant la doctrine. Mais principalement fur le poinct de la cene : car combien qu'ils reiettaffent la tranfubftantiation de l'Eglife Romaine, comme une opinion laquelle ils difoyent ouvertement eftre fort lourde & abfurde, & qu'ils n'approuvaffent non plus la confubftantiation, fi ne confentoyent-ils pas pourtant à ce que les Miniftres enfeignoyent, & prouvoyent par la parole de Dieu, que le pain & le vin n'eftoyent point reellement changez au corps & au fang du Seigneur, lequel auffi n'eftoit pas enclos dans iceux, ainfi que Iefus Chrift eft au ciel, d'où, par la vertu de fon fainct Efprit, il fe communique en nourriture fpirituelle à ceux qui reçoivent les fignes en foy. Or quoy qu'il en foit, difoyent Villegagnon & Cointa ces paroles : Ceci eft mon corps, ceci est mon fang, ne fe peuvent autrement prendre, finon que le corps & le fang de Iefus Chrift y foyent contenus. Que, fi vous demandez maintenant : comment doncques, veu que tu as dit qu'ils reiettoyent les deux fufdites opinions de la tranfubftantiation, & confubftantiation l'entendoyent-ils? Certes comme ie ne'n fcay rien, auffi crois-ie fermement que ne faifoyént-ils pas eux-mefmes : car quand on leur monftroit par d'autres paffages,

que ces paroles & locutions font figurees : c'eſt à dire que l'Efcriture a accouftumé d'appeler et de nommer les fignes du facrement du nom de la chofe fignifie, combien qu'ils ne peuffent repliquer chofe qui peuft fubfifter pour prouver le contraire : ne fe laiffoyent-ils pas pour cela de demeurer opiniaftres : tellement que fans favoir le moyen comment, cela fe faifoit, ils vouloyent neantmoins non feulement groffierement, plus toft que fpirituellement manger la chair de Iefus Chrift, mais qui pis eftoit, à la manière des fauvages nommez *Ouëtacas*, dont i'ay parlé ci devant, ils la vouloyent mafcher & avaler toute crue. Toutesfois Villegagnon faifant toufiours bonne mine, & proteftant ne defirer rien plus que d'eftre droitement enfeigné, renvoya en France Chartier miniftre, dans l'un des navires (lequel apres qu'il fut chargé de Brefil & autres marchandifes du pays, partit le quatriefme de Iuin pour s'en revenir) à fin que fur ce different de la Cene il rapportaft les opinions de nos docteurs et nommement celle de maiftre Iean Calvin, à l'advis duquel il difoit fe vouloir du tout fubmettre. Et de fait ie luy ay fouventefois ouy dire & reiterer ce propos : Monfieur Calvin eft l'un des plus favans perfonnages qui ait efté depuis les Apoftres : & n'ay point leu de docteur qui à mon gré ait mieux ny plus purement expofé & traitté l'Ecriture faincte qu'il a fait. Auffi pour monftrer qu'il le reveroit par la refponfe qu'il fit aux lettres que nous luy portafmes, defia il luy manda non feulement bien au long de tout fon eftat en general, mais particulierement (ainfi que i'ay dit en la preface, & qui fe verra encores, à la fin de l'original de fa lettre en date du dernier de mars mille cinq cens cinquante fept, laquelle eft en bonne garde) il efcri-

vit d'ancre de Bresil de sa propre main ce qui s'ensuit : « I'adiousteray le conseil que vous m'avez donné par vos lettres, m'efforçant de tout mon pouvoir de ne m'en desvoyer tant soit peu que ce soit. Car de fait, ie suis tout persuadé qu'il n'y en peut avoir de plus sainct, droit, ny entier. Pourtant aussi nous avons fait lire vos lettres en l'assemblée de nostre conseil, & puis apres enregistrer, à fin que s'il advient que nous nous destournions du droit chemin, par la lecture d'icelles nous soyons rappellez & redressez d'un tel fourvoyement. »

Mesme un nommé Nicolas Carmeau qui fut porteur de ces lettres, & qui estoit parti le premier iour d'april dans le navire de Rosee, en prenant congé de nous me dit, que Villegagnon, luy avoit commandé de dire de bouche à Monsieur Calvin, qu'il le prioit de croire qu'à fin de perpetuer la memoire du conseil qu'il luy avoit baillé, il le feroit engraver en cuyvre : comme aussi il avait baillé charge au dit Carmeau de luy ramener de France quelque nombre de personnes, tant hommes, femmes, qu'enfans, promettant qu'il defrayeroit & payeroit tous les despens que ceux de la Religion feroyent à l'aller trouver.

Mais avant que passer outre, ie ne veux pas omettre de faire icy mention de dix garçons sauvages, aagez de neuf à dix ans & au dessous ; lesquels ayans esté prins en guerre par les sauvages amis des François & vendus pour esclaves à Villegagnon, apres que le ministre Richier, à la fin d'un presche eut imposé les mains sur eux, & que nous tous ensemble eusmes prié Dieu qui leur fist la grace d'estre les premiers de ce pauvre peuple, pour estre attiré à la cognoissance de son salut, furent embarquez dans les navires qui (comme i'ay dit), partirent dès le quatriesme de Iuin pour estre

amenez en France: où eſtant arrivez & preſentez au roy Henry ſecond lors regnant, il en fit preſent à pluſieurs grands ſeigneurs: & entre autres il en donna un à feu monſieur de Paſſy, lequel le fit baptizer, & l'ay recognu chez lui depuis mon retour.

Au ſurplus le troiſieme iour d'avril, deux ieunes hommes, domeſtiques de Villegagnon, eſpouſerent au preſche, à la façon des Egliſes reformees, deux de ces ieunes filles que nous avions menees de France en ce pays la. Dequoy ie fais ici mention, d'autant que non ſeulement ce furent le premieres nopces & mariage, faits & ſolenniſez à la façon des Chreſtiens en la terre de l'Amerique: mais auſſi parce que beaucoup de ſauvages, qui nous eſtoyent venus voir furent plus eſtonnez de voir des femmes veſtues (car auparavant ils n'en avoient iamais veu) qu'ils ne furent esbahis des ceremonies eccleſiaſtiques, leſquelles cependant leur eſtoyent auſſi du tout incognues. Semblablement de dix-ſeptieſme de may, Cointa eſpouſa une autre ieune fille, parente d'un nommé la Roquette de Rouen, laquelle avoit paſſé la mer quand & nous: mais eſtant mort quel que temps apres que nous fuſmes là arrivez, il laiſſa heritiere ſadite parente de la marchandiſe qu'il avoit portee, laquelle conſiſtoit en grande quantité de couſteaux, peignes, miroirs, friſes de couleur, haims à peſcher, & autres petites beſongnes propres à trafiquer entre les ſauvages: ce qui vint bien à point à Cointa, lequel ſe ſceut bien accommoder du tout. Les deux autres filles (car comme il a eſté veu en noſtre embarquement, elles eſtoyent cinq) furent auſſi incontinent apres mariees à deux Truchemens de Normandie: tellement qu'il ne demeura plus entre nous femmes ny filles chreſtiennes à marier.

Surquoy auſſi à fin de ne taire non plus ce qui eſtoit louable que vituperable en Villegagnon, ie diray en paſſant, qu'à cauſe de certains Normans, leſquels dés long temps auparavant qu'il fuſt en ce pays-la, s'eſtoient ſauvez d'un navire qui avoit fait naufrage, & eſtoyent demeurez parmi les ſauvages, où vivans ſans crainte de Dieu, ils paillardoyent avec les femmes & filles (comme i'en ay veu qui en avoyent des enfans ia aagez de quatre à cinq ans) tant di-ie pour reprimer cela, que pour obvier que nul de ceux qui faiſoient leur reſidance en noſtre iſle & en noſtre fort n'en abuſaſt de ceſte façon : Villegagnon, par l'advis du conſeil fit deffenſe à peine de la vie, que nul ayant titre de Chreſtien n'habitaſt avec les femmes des ſauvages. Il eſt vray que l'ordonnance portoit, que ſi quelques unes eſtoyent attirées & appelees à la cognoiſſance de Dieu, qu'apres qu'elles ſeroyent baptizees, il ſeroit permis de les eſpouſer. Mais tout ainſi que, nonobſtant les remontrances que nous avons par pluſieurs fois faites à ce peuple barbare, n'y en eut pas une qui laiſſant ſa vieille peau, vouluſt advoüer Ieſus Chriſt pour ſon ſauveur : auſſi tout le temps que ie demeuray là, n'y eut-il point de Français qui en print à femme. Neantmoins comme ceſte loy avoit doublement ſon fondement ſur la parole de Dieu, auſſi fut-elle ſi bien obſervee, que non ſeulement pas un ſeul des gens de Villegagnon ny de noſtre compagnie la tranſgreſſa, mais auſſi quoyque depuis mon retour i'aye entendu dire de luy : que quand il eſtoit en l'Amerique, il ſe polluoit avec les femmes ſauvages, ie lui rendray ce teſmoignage qu'il n'en eſtoit point ſoupçonné de noſtre temps. Qu plus eſt, il avoit la pratique de ſon ordonnance en telle recommandation, que n'euſt eſté l'inſtante re-

queste que quelques uns de ceux qu'il aymoit le plus, luy firent pour un Truchement, lequel estant allé en terre ferme, avoit esté convaincu d'avoir paillardé avec une de laquelle il avoit ia autrefois abusé, au lieu qui'l ne fut puni de la cadene au pied, & mis au nombre des esclaves Villegagnon voulait qu'il fust pendu. Selon doncques que i'en ay cogneu, tant pour son regard que pour les autres, il estoit à louer en ce poinct : & pleust à Dieu que pour l'advancement de l'Eglise, & pour le fruict que beaucoup de gens de bien en recevroyent maintenant, il se fust aussi bien porté en tous les autres.

Mais mené qu'il estoit au reste d'un esprit de contradiction, ne se pouvant contenter de la simplicité que l'Escriture saincte monstre aux vrais chrestiens devoir tenir touchant l'administration des Sacremens : il advint le iour de Pentecoste suyvant, que nous fismes la cene pour la seconde fois, luy (contrevenant directement à ce qu'il avoit dit, quand il dressa l'ordre de l'Eglise: assavoir, comme on a veu cy dessus, qu'il vouloit que toutes inventions humaines fussent reiettees) allegant que sainct Cyprian, & sainct Clement avoyent escrit, qu'en la celebration d'icelle il falloit mettre de l'eau au vin, non seulement il vouloit opiniastrement, & par necessité que cela se fist, mais aussi affermoit & vouloit qu'on creust que le pain consacré profitoit autant au corps qu'à l'ame. Davantage qu'il falloit mesler du sel & de l'huile avec l'eau du baptesme. Qu'un Ministre ne se pouvoit remarier en secondes nopces: amenant le passage de sainct Paul à Timothee, que l'Evesque soit mari d'une seule femme. Brief ne voulant plus lors despendre d'autre conseil que du sien propre sans fondement de ce qu'il disoit en la parole de

Dieu, il voulut abfolument tout remuer à fon appetit. Mais à fin que chacun foit adverti comme il argumentoit invinciblement : d'entre plufieurs fentences de l'Efcriture qu'il alleguoit, pretendant prouver fon dire, i'en propoferay feulement icy une. Voici doncques ce q'ie luy ouy un iour dire à l'un de fes gens; n'as tu pas leu en l'Efvangile du lepreux qui dit à Iefus Chrift, Seigneur, fi tu veux tu me peux nettoyer ? & qu'incontinent que Iefus luy eut dit, ie le veux, fois net, il fut net. Ainfi (difoit ce bon expofiteur) quand Iefus Chrift a dit du pain, ceci eft mon corps il faut croire, fans autre interpretation, qu'il y eft enclos : & laiffons dire ces gens de Geneve. Ne voila pas bien interpreter un paffage par l'autre? C'eft certes auffi bien rencontré que celuy qui en un concile allega, que puifqu'il eft efcrit, Dieu a crée l'homme à fon image, qu'il faut doncques avoir des images. Partant qu'on iuge maintenant par ceft efchantillon de la feriale theologie de Villegagnon, qui a tant fait parler de luy, fi entendant fi bien l'Efcriture, il n'eftoit pas fuffifant (comme il s'eft vanté depuis fon apoftafie) tant pour clore la bouche à Calvin, que pour faire tefte en difpute à tous ceux qui ne voudroyent tenir fon parti. Ie pourrois adioufter beaucoup d'autres propos auffi ridicules que le precedent, que ie luy ay ouy tenir touchant cefte matiere de Sacremens. Mais parceque quand il fut de retour en France, non-feulement Petrus Richelius le depeignit de toutes fes couleurs : mais auffi d'autres depuis l'eftrillerent & efpoufferent fi bien qu'il n'y fallut plus retourner, craignant d'ennuyer les lecteurs, ie n'en diray icy davantage.

En ce mefme temps, Cointa, voulant auffi montrer fon favoir, fe mit à faire leçons publiques : mais

ayant commencé l'Evangile ſelon ſainct Iean (matiere telle & auſſi haute que ſcavent ceux qui font profeſſion de Theologie) il rencontroit le plus ſouvent auſſi à propos, qu'ont dit communément que *Magnificat* ſont à Matines : & toutesfois c'eſtoit le ſeul ſupport de Villegagnon en ce pays la, pour impugner la vraye doctrine de l'Evangile. Comment donc? dira icy quelqu'un, le cordelier frère André Thevet, qui ſe plaint ſi fort en ſa *coſmographie:* que les miniſtres que Calvin avait envoyez en l'Amerique, envieux de ſon bien & entreprenant ſur ſa charge, l'empeſcherent de gagner les aſmes eſgarees du pauvre peuple ſauvage (car voila ſes propres mots) ſe taiſoit il lors? Eſtoit-il plus affectionné envers les barbares, qu'à la deffenſe de l'Egliſe romaine, dont il ſe fait ſi bon pillier? La reſponſe à ceſte bourde de Thevet en ceſt endroit ſera, que tout ainſi que i'ay ia dit ailleurs, qu'il eſtoit de retour en France avant que nous arriviſſions en ce pays-la, auſſi prie ie derechef les lecteurs de noter icy en paſſant, que comme ie n'ay fait, ny ne feray aucune mention de luy en tout le diſcours preſent, touchant les diſputes que Villegagnon & Cointa eurent contre nous au fort de Colligny en la terre du Breſil, qu'auſſi n'y a il iamais veu les miniſtres dont il parle ny eux ſemblablement luy. Partant, comme i'ay prouvé en la preface de ce livre, puiſque ce bon catholique Thevet n'y eſtant pas de noſtre temps, avoit lors un foſſé de deux mil lieües de mer entre luy & nous, pour empeſcher que les ſauvages à noſtre occaſion ne ſe ruaſſent ſur luy, & le miſſent à mort (ainſi que contre vérité il a oſé eſcrire) ſans di ie repaiſtre le monde de telles ballivernes, qu'il allegue d'autre exemple de ſon zele, que celuy qu'il dit avoir eu en la converſion des ſauvages, ſi les

miniftres ne l'euffent empefché, car ie di derechef que cela eft faux.

Or pour retourner à mon propos, incontinent apres cefte Cene de Pentecofte, Villegagnon declarant tout ouvertement qu'il avoit changé l'opinion qu'il difoit autrefois avoir eue de Calvin : fans attendre fa refponfe, qu'il avoit envoyé querir en France par le miniftre Chartier, dit que c'eftoit un mefchant heretique defvoyé de la foy ; & de fait dès lors nous monftrant fort mauvais vifage, difant qu'il vouloit que le prefche ne duraft plus que demie heure depuis la fin de May, il n'y affifta que bien peu. Conclufion, la diffimulation de Villegagnon nous fut fi bien defcouverte, qu'ainfi qu'on dit communément, nous cognufmes lors de quel bois il fe chauffoit. Que fi on demande maintenant quelle fut l'occafion de cefte revolte : quelques uns des noftres tenoyent que le Cardinal de Lorraine & autres qui luy avoyent efcrit de France par le maiftre d'un navire, qui vint en ce temps la au cap de Frie, trente lieues au deçà de l'ifle où nous eftions, l'ayant reprins fort afprement par leurs lettres, de ce qu'il avoit quitté la religion Catholique Romaine, de crainte qu'il en eut, il changea foudain d'opinion. Toutesfois, i'ay entendu depuis mon retour, que Villegagnon devant mefme qu'il partit de France, pour tant mieux fe fervir du nom & auctorité de feu monfieur l'admiral de Chaftillon, & auffi pour abufer plus facilement tant l'Eglife de Geneve en general que Calvin en particulier (ayant comme on a veu au commencement de cefte hiftoire efcrit aux uns & aux autres, à fin d'avoir gens qui l'allaffent trouver) avoit prins advis avec ledit Cardinal de Lorraine, de fe contrefaire de la Religion. Mais quoy qu'il en foit, ie puis affeurer que lors de fa revolte, comme s'il euft

eu un bourreau en sa conscience, il devint si chagrin que iurant à tous coups le corps sainct Iacques (qui estoit son serment ordinaire) qu'il romproit la teste, les bras & les iambes au premier qui le fascheroit, nul ne s'osoit plus trouver devant luy. Sur quoy, puisqu'il vient à propos, ie reciteray la cruauté que ie luy vis en ce temps la exercer sur un François nommé La Roche, lequel il tenoit à la chaîne. L'ayant donc fait coucher tout à plat contre terre, & par un de ses satellites à grands coups de baston tant fait battre sur le ventre, qu'il en perdoit presque le vent & l'haleine, apres que le pauvre homme fut ainsi meurtri d'un costé, cest inhumain disoit, corps S. Iacques paillard, tourne l'autre : tellement qu'encores qu'avec une pitié incroyable il laissast ainsi ce pauvre corps tout estendu, brisé & à demi mort, si ne fallut il pas pour cela qu'il laissast de travailler de son mestier, qui estoit menuisier. Semblablement d'autres François qu'il tenoit à la chaîne pour mesme occasion que le susdit Laroche, assavoir parce qu'à cause du mauvais traitement qu'il leur faisoit avant que nous fussions en ce pays la, ils avoyent conspiré entre eux de le ietter en mer, estans plus travaillez que s'ils eussent esté aux galeres, aucuns d'entre eux charpentiers de leur estat, l'abandonnant, aimerent mieux s'aller rendre en terre ferme avec les sauvages (lesquels aussi les traitoyent plus humainement) que de demeurer davantage avec luy. Comme aussi trente ou quarante hommes & femmes sauvages *Margaias*, lesquels les *Toüoupinambaoults*, nos alliez avoyent prins en guerre, & les lui avoyent vendus pour esclaves, estoyent traittez encores plus cruellement. Et de faict, ie luy vis une fois faire embrasser une piece d'artillerie à l'un d'entre eux nommé *Mingaut*, auquel pour une chose qui ne

meritoit presque pas qu'il fut tancé, il fit neantmoins degoutter & fondre du lard fort chaud sur les fesses ; tellement que ces pauvres gens disoyent souvent en leur langage : Si nous eussions pensé que *Paycolas* (ainsi appeloyent-ils Villegagnon), nous eust traité de ceste façon, nous nous fussions plus tost faits manger à nos ennemis que de venir vers luy.

Voila en passant un petit mot de son humanité, & serois content, n'estoit comme il a esté touché ci-dessus, que quand nous eusmes mis pied à terre en son isle, il dit nommément, qu'il vouloit que la superfluité des habillemens fust reformee, de mettre ici fin à parler de luy.

Il faut doncques encore que ie dise le bon exemple, & la pratique qu'il monstra en cest endroit. C'est qu'ayant non seulement grande quantité de draps de soye & de laine, qu'il aimoit mieux laisser pourrir dans ses coffres que d'en revestir ses gens (une partie desquels neantmoins estoyent presque tous nuds), mais aussi des camelots de toutes couleurs : il s'en fit faire six habillemens à rechange tous les iours de la sepmaine : assavoir, la casaque & les chausses tousiours de mesme, de rouges, de iaunes, de tannez, de blancs, de bleux & de verts : tellement que cela estant aussi bien seant à son aage & à la profession & degré qu'il vouloit tenir, qu'un chacun peut iuger, aussi cognoissions nous à peu pres à la couleur de l'habit qu'il avoit vestu de quelle humeur il seroit meu ceste iournée la : de façon que quand nous voyons le vert & le iaune en pays, nous pouvions bien dire qu'il n'y faisoit pas beau. Mais surtout quand il estoit paré d'une longue robbe de camelot iaune, bendée de velour noir, le faisant mout beau voir en tel equippage, les plus ioyeux de ses gens disoyent

qu'il sembloit lors son vray enfant sans souci. Partant si celuy ou ceux qui comme un sauvage, apres qu'il fut de retour par deça, le firent peindre tout nud, au-dessus du renversement de la grande marmite, eussent esté advertis de ceste belle robbe, il ne faut point douter que pour ioyaux & ornemens, ils ne luy eussent aussi bien laissee qu'ils firent sa croix & son flageolet pendus à son col.

Que si quelqu'un dit maintenant qu'il n'y a point d'ordre que i'aye recerché ces choses de si pres (comme à la verité ie confesse que principalement ce dernier poinct ne valoit pas l'escrire), ie respon à cela, puisque Villegagnon a tant fait le Roland le furieux contre ceux de la Religion reformee, nommément depuis son retour en France : leur ayant di ie, tourné le dos de ceste façon, il me semble qu'il meritoit que chacun sceust comme il s'est porté en toutes les religions qu'il a suyvies : ioint que pour la raison que i'ay ia touchee en la preface, il s'en faut beaucoup que ie dise tout ce que i'en scay.

Or finalement apres que par le sieur du Pont nous luy eusmes fait dire, que puisqu'il avoit reietté l'Evangile, nous n'estant point autrement ses suiets, n'entendions plus d'estre à son service, moins voulions nous continuer à porter la terre & les pierres en son fort : luy là dessus nous pensant bien fort estonner, voire faire mourir de faim s'il eust peu, defendit qu'on ne nous baillast plus les deux gobelets de farine de racine, lesquels comme i'ay dit ci-devant, chacun de nous avoit accoustumé d'avoir par iour. Mais tant s'en fallut que nous en fussions faschez, qu'au contraire, outre que nous en avions plus pour une serpe, ou pour deux ou trois cousteaux que nous baillions aux sauvages (lesquels nous venoyent souvent voir en

l'iſle dans leurs petites barques, ou bien l'allions querir vers eux en leurs villages) qu'il ne nous en euſt ſceu bailler en demi an, nous fuſmes bien aiſes par tel refus d'eſtre entierement hors de ſa ſuiettion. Cependant s'il euſt eſté le plus fort, & qu'une partie de ſes gens & des principaux n'euſſent tenu noſtre parti, il ne faut poinct douter qu'il ne nous euſt lors mal fait nos beſongnes, c'eſt à dire qu'ils euſſent eſſayé de nous dompter par force. Et de faict, pour tenter s'il en pourroit venir à bout, ainſi qu'un nommé Iean Gardien & moy fuſmes un iour de retour de terre ferme (où nous demeuraſmes ceſte fois la environ quinze iours parmi les ſauvages) luy feignant ne rien ſçavoir du congé, qu'avant que partir nous avions demandé à monſieur Barré, ſon lieutenant : pretendant par là que nous euſſions trangreſſé l'ordonnance qu'il avoit faite portant defenſe que nul n'euſt à ſortir de l'iſle ſans licence, non-ſeulement à cauſe de cela il nous voulu faire apprehender, mais qui pis eſtoit, il commandoit que, comme à ſes eſclaves, on nous miſt à chacun une chaîne au pied. Et en fuſmes en tant plus grand danger, que le ſieur du Pont noſtre conducteur (lequel, comme aucuns diſoyent, veu ſa qualité, s'abbaiſſoit trop ſous luy) au lieu de nous ſupporter & de l'empeſcher nous prioit que pour un iour ou deux nous ſouffriſſions cela, & que quand la colere de Villegagnon ſeroit paſſée il nous feroit delivrer. Mais, tant à cauſe que nous n'avions point enfreint l'ordonnance, que par ce principalement (ainſi que i'ay dit) que nous luy avions declaré, puiſqu'il avoit rompu la promeſſe qu'il avoit faite de nous maintenir en l'exercice de la Religion Evangelique, nous n'entendions plus rien tenir de luy, ioin: les exemples de tant d'autres qu'il tenoit à la ca

dene, que nous voyons iournellement devant nos yeux eſtre ſi cruellement traitez de luy, nous declaraſmes tout à plat que nous ne l'endurerions pas. Partant luy oyant ceſte reſponſe, & ſachant bien auſſi que s'il vouloit paſſer outre, nous eſtions quinze ou ſeize de noſtre compagnie, ſi bien unis & liez d'amitié, que qui pouſſoit l'un frapperoit l'autre, comme on dit, il ne nous auroit pas par force, il fila doux & ſe deporta. Et certes outre cela, ainſi que i'ay tantoſt touché, les principaux de ſes gens eſtans de notre Religion, & par conſequent mal contens de luy à cauſe de ſa revolte : ſi nous n'euſſions craint que monſieur l'admiral, lequel ſous l'auctorité du Roy (comme i'ay dit du commencement) l'avoit envoyé, & qui ne le cognoiſſoit pas encore tel qu'il eſtoit devenu, en euſt eſté marry, avec quelques autres reſpects que nous euſmes, il y en avoit qui empoignans ceſte occaſion pour ſe ruer ſur luy, avoyent grande envie de le ietter en mer, à fin, diſoyent ils, que ſa chair & ſes groſſes eſpaules ſerviſſent de nourriture aux poiſſons. Toutesfois la plupart trouvant plus expedient que nous nous comportiſſions doucement, encores que nous fiſſions touſiours publiquement le preſche (qu'il n'oſoit ou ne pouvoit empeſcher) ſi eſt ce, pour obvier qu'il ne nous troublaſt & brouillaſt plus quand nous celebrerions la Cene, du depuis nous la fiſmes de nuict, & à ſon deſceu.

Et parce qu'apres la dernière Cene que nous fiſmes en ce pays la, il ne nous reſta qu'environ un verre de tout le vin que nous avions porté de France, n'ayans moyen d'en recouvrer d'ailleurs, la queſtion fut eſmeue entre nous : aſſavoir ſi à faute de vin nous la pourrions celebrer avec d'autres bruvages. Quelques-uns alleguns entre autres paſſages, que Ieſus Chriſt en l'inſti-

tution de la Cene apres l'action de graces, ayant expressément dit à ses apôtres, ie ne boiray plus du fruict de la vigne, &c., estoient d'opinion que le vin defaillant il vaudroit mieux s'abstenir du signe que de le changer. Les autres au contraire disoyent, que lorsque Iesus-Christ institua la Cene, estant au pays de Iudee, il y avoit parlé du breuvage qui y estoit ordinaire, & que s'il eust esté en la terre des sauvages, il est vraysemblable qu'il eust non-seulement fait mention du bruvage dont ils usent au lieu de vin, tant qu'ils se pourroyent trouver, qu'aussi à defaut d'iceux ne feroyent ils point de difficulté de celebrer la Cene avec les choses les plus communes (tenant lieu de pain & de vin) pour la nourriture des hommes du pays où ils seroyent. Mais encores que la plupart enclinast à ceste derniere opinion, parceque nous n'en vinsmes pas iusques à ceste extremité, ceste matiere demeura indécise. Toutesfois, tant s'en faut que cela engendrast aucune division entre nous, que plus tost par la grace de Dieu, demeurasmes nous tousiours en telle union & concorde, que ie desirois que tous ceux qui font auiourd'huy profession de la Religion reformee marchassent de tel pied que nous faisions lors.

Or pour parachever ce que i'avois à dire touchant Villegagnon, il advint sur la fin du mois d'octobre que luy suyvant le proverbe qui dit, que celuy qui se veut distraire de quelqu'un en cerche l'occasion, detestant de plus en plus & nous & la doctrine laquelle nous suyvions, disant qu'il ne nous vouloit plus souffrir ni endurer en son fort, ni en son isle, commanda que nous en sortissions. Vray est (ainsi que i'ay touché ci-dessus) que nous avions bien moyen de l'en chasser luy mesme si nous eussions voulu : mais tant à fin de lui oster toute occasion de se plaindre de nous,

que parceque entre les raifons fufdites, la France & autres pays eftans abruvez que nous eftions allez par dela pour y vivre felon la reformation de l'Evangile, craignans de mettre quelque tache fur iceluy, nous aimafmes mieux en obtempérant à Villegagnon & fans contefter davantage luy quitter la place. Ainfi apres que nous eufmes demeuré environ huict mois en cefte ifle & fort de Coligny, lequel nous avions aidé à baftir, nous nous retirafmes & paffafmes en terre ferme, en laquelle, en attendant qu'un navire du Havre de Grave qui eftoit là venu pour charger du Brefil (au maiftre duquel nous marchandafmes de nous repaffer en France) fuft preft à partir, nous demeurafmes deux mois. Nous nous accommodafmes fur le rivage de la mer, à cofté gauche, en entrant dans cefte rivière de *Ganabara,* au lieu dit par les François la Briqueterie, lequel n'eft qu'à demi lieüe du fort. Et comme de là nous allions, venions, frequentions, mangions & beuvions parmi les fauvages (lefquels fans comparaifon nous furent plus humains que celui lequel fans luy avoir mesfait ne nous peut fouffrir avec luy). Auffi eux, de leur part, nous apportans des vivres & autres chofes dont nous avions affaire, nous y venoyent fouvent vifiter. Or ayant fommairement defcrit en ce chapitre l'inconftance & variation que i'ay cognue en Villegagnon en matiere de Religion : le traitement qu'il nous fit fous pretexte d'icelle : fes difputes & l'occafion qu'il print pour fe deftourner de l'Evangile : fes geftes & propos ordinaires en ce pays-la, l'inhumanité dont il ufoit envers fes gens, & comme il eftoit magiftralement equippé : refervant à dire quand ie feray en noftre embarquement pour le retour, tant le congé qu'il nous bailla, que la trahifon dont il ufa envers nous à noftre

departement de la terre des ſauvages, à fin de traiter d'autres poincts, ie le lairray pour maintenant battre & tourmenter les gens dans ſon fort, lequel avec le bras de mer où il eſt ſitué, ie vay en premier lieu deſcrire.





CHAPITRE VII

Description de la rivière de Ganabara, autrement dite Geneuvre en l'Amerique : — De l'isle & fort de Coligny qui fut basti en icelle : ensemble les autres isles qui sont ès environs.



OMME ainsi soit que ce bras de mer & rivière de *Ganabara,* ainsi appelee par les sauvages, & par les Portugallois Geneure (parce que comme on dit, ils la descouvrirent le premier iour de ianvier, qu'ils nomment ainsi) laquelle demeure par les vingt & trois degrez au dela de l'Equinoctial, & droit sous le Tropique de Capricorne, ait esté l'un des ports de mer en la terre du Bresil, plus frequenté de nostre temps par les François : i'ay estimé n'estre hors de propos, d'en faire ici une particuliere & sommaire description. Sans doncques m'arrester à ce que d'autres en ont voulu escrire, ie di en premier lieu (ayant demeuré & navigé sur icelle environ un an) qu'en s'avançant sur les terres, elle a environ douze lieües de long, & en quelques endroits sept ou huit de large ; & quant au reste, combien que les montagnes qui l'environnent de toutes parts ne soyent pas si hautes que celles qui bornent le grand & spacieux lac d'eau douce de Genève, neantmoins la terre ferme l'avoisinant ainsi de

tous coſtez elle eſt aſſez ſemblable à iceluy quant à ſa ſituation.

Au reſte, d'autant qu'en laiſſant la grand mer, il faut coſtoyer trois petites iſles inhabitables, contre leſquelles les navires, ſi elles ne ſont bien conduites, ſont en grand danger de ſe heurter & briſer, l'embouchеure en eſt aſſez faſcheuſe. Apres cela, il faut paſſer par un deſtroit lequel n'ayant pas demi quart de lieüe de large, eſt limité du coſté gauche en y entrant d'une montagne & roche pyramidale, laquelle n'eſt pas ſeulement d'eſmerveillable & exceſſive hauteur, mais auſſi à la voir de loin, on diroit qu'elle eſt artificielle : & de faict, parce qu'elle eſt ronde, & ſemblable à une groſſe tour, entre nous François, par une maniere de parler hyperbolique, l'avions nommee le Pot de Beurre. Un peu plus avant dans la riviere il y a un rocher, aſſez plat, qui peut avoir cent ou ſix vingts pas de tour, que nous appellions auſſi le Ratier, ſur lequel Villegagnon à ſon arrivee, ayant premierement poſé ſes meubles & ſon artillerie s'y penſa fortifier : mais le flus & reflus de la mer l'en chaſſa. Une lieüe plus outre, en l'iſle où nous demeurions, laquelle, ainſi que i'ay ia touché ailleurs, eſtoit inhabitable au paravant que Villegagnon fuſt arrivé en ce pays là : mais au reſte n'ayant qu'environ demi lieüe Françoiſe de circuit, & eſtant ſix fois plus longue que large, environnee qu'elle eſt de petits rochers à fleur d'eau, qui empeſchent que les vaiſſeaux n'en peuvent approcher plus pres que la portee du canon, elle eſt merveilleuſement & naturellement forte. Et de faict n'y pouvant aborder, meſmes avec les petites barques, ſinon du coſté du port, lequel eſt encore à l'oppoſite de l'avenue de la grand mer, ſi elle euſt eſté bien gardée, il n'euſt pas eſté poſſible de la forcer ni de

la furprendre, comme les Portugais, par la faute de ceux que nous y laiffafmes, ont fait depuis noftre retour. Au furplus y ayant deux montagnes aux deux bouts, Villegagnon fur chacune d'icelles fit faire une maifonnette : comme auffi fur un rocher de cinquante ou foixante pieds de haut, qui eft au milieu de l'ifle, il avoit fait baftir fa maifon.

De cofté & d'autre de ce rocher, nous avions applani & fait quelques petites places, efquelles eftoyent bafties, tant la salle où on s'affembloit pour faire le prefche & pour manger qu'autres logis, efquels (comprenant tous les gens de Villegagnon) environ quatre vingts perfonnes que nous eftions, refidents en ce lieu, logions & nous accommodions. Mais notez qu'excepté la maifon qui eft fur la roche, où il y a un peu de charpenterie, & quelques boullevards fur lefquels l'artillerie eftoit placee, lefquels font reveftus de telle quelle maffonnerie, que ce font tous logis ou plus toft loges : defquels comme les fauvages en ont efté les architectes, auffi les ont ils baftis à leur mode, affavoir de bois ronds, & couverts d'herbes. Voila en peu de mots quel eftoit l'artifice du fort, lequel Villegagnon, penfant faire chofe agreable à meffire Gafpard de Coligny, admiral de France (fans la faveur auffi & affiftance duquel, comme i'ay dit du commencement, il n'euft jamais eu ni le moyen de faire le voyage, ni de baftir aucune fortereffe en la terre du Brefil), nomma Coligny en la France Antarctique. Mais faifant femblant de perpetuer le nom de ceft excellent feigneur, duquel voirement la memoire fera à iamais honorable entre toutes gens de bien, ie laiffe à penfer, outre ce que Villegagnon (contre la promeffe qu'il lui avoit faite avant que partir de France d'eftablir le pur fervice de Dieu en

ce pays la) ſe revolta de la Religion, combien encore en quittant ceſte place aux Portugais, qui en ſont maintenant poſſeſſeurs, il leur donna occaſſion de faire leurs trophées & du nom de Coligny & du nom de France Antarctique qu'on avoit impoſé à ce pays la.

Sur lequel propos, ie diray que ie ne me puis auſſi aſſez eſmerveiller de ce que Thevet en l'an 1558, & environ deux ans apres ſon retour de l'Amerique, voulant ſemblablement complaire au roy Henry ſecond, lors regnant, non-ſeulement en une carte qu'il fiſt faire de ceſte riviere de *Ganabara,* & fort de Coligny, fit pourtraire à coſté gauche d'icelle en terre ferme, une ville qu'il nomma ville Henry : mais auſſi, quoy qu'il ait eu aſſez de temps depuis pour penſer que c'eſtoit pure moquerie, l'a neantmoins derechef fait mettre en ſa *Coſmographie.* Car quand nous partiſmes de ceſte terre du Breſil, qui fut plus de dix huict mois apres Thevet, ie maintien qu'il n'y avoit aucune forme de baſtimens, moins village ni ville à l'endroit où il nous en a forgé & marqué une vrayment fantaſtique. Auſſi luy meſme eſtant en incertitude de ce qui devoit proceder au nom de ceſte ville imaginaire, à la maniere de ceux qui diſputent s'il faut dire bonnet rouge, ou rouge bonnet, l'ayant nommé *Ville Henry* en ſa première carte, & *Henryville* en la ſeconde, donne aſſez à coniecturer que tout ce qu'il en dit n'eſt qu'imagination, & choſe ſuppoſee par luy ; tellement que ſans crainte de l'équivoque, le lecteur choiſiſſant lequel qu'il voudra de ces deux noms, trouvera que c'eſt touſiours tout un, aſſavoir rien que de la peinture. De quoy ie conclu neantmoins, que Thevet dès lors, non-ſeulement ſe ioua plus du nom du roy Henry, que ne fit Villegagnon de celui de Coligny qu'il impoſa à ſon fort, mais qu'auſſi par cette reitera-

tion entant qu'en luy eſt, il a pour la ſeconde fois prophané la memoire de ſon prince. Et à fin de prevenir tout ce qu'il pourroit mettre en avant là deſſus (luy niant tout à plat que le lieu qu'il pretend ſoit celuy que nous appellions la Briqueterie, auquel nos manouvriers baſtirent quelques maiſonnettes) ie luy confeſſe bien qu'il y a une montagne en ce pays là, laquelle les François qui s'y habituerent les premiers, en ſouvenance de leur ſouverain Seigneur, nommerent le mont Henry : comme auſſi de noſtre temps, nous en nommaſmes un autre Corguilleray, du ſurnom de Philippe de Corguilleray, ſieur du Pont, qui nous avoit conduits par dela : mais s'il y a autant de difference d'une montagne à une ville, comme on peut dire véritablement qu'un clocher n'eſt pas une vache, il s'enſuit ou que Thevet, en marquant ceſte *Ville Henry* ou *Henry ville* en ſes cartes, a eu la berlue, ou qu'il en a voulu faire accroire plus qu'il n'en eſt. Dequoy derechef, à fin que nul ne penſe que i'en parle autrement qu'il ne faut, ie me rapporte à tous ceux qui ont fait ce voyage : & meſme aux gens de Villegagnon, dont pluſieurs ſont encores en vie : aſſavoir s'il y avoit apparence de ville où on a voulu ſituer celle que ie renvoye avec les fictions des poetes. Partant, comme i'ay dit en la preface, puiſque Thevet ſans occaſion a voulu attaquer l'eſcarmouche contre mes compagnons & moy, ſi nommément il trouve ceſte réfutation en ſes œuvres de l'Amérique, de dure digeſtion, d'autant qu'en me defendant contre ſes calomnies, ie luy ay ici raſé une ville, qu'il ſache que ce ne ſont pas tous les erreurs que i'y ay remarquez : leſquels, comme i'en ſuis bien records, s'il ne ſe contente de ce peu que i'en touche en ceſte hiſtoire, ie luy monſtreray

par le menu. Ie ſuis marry toutes fois qu'en interrompant mon propos, i'aye eſté contraint de faire encore ceſte digreſſion en ceſt endroit : mais pour les raiſons ſuſdites, aſſavoir pour monſtrer à la verité comme toutes choſes ont paſſé, ie fais iuge les lecteurs ſi i'ay tort ou non.

Pour doncques pourſuyvre ce qui reſte à deſcrire, tant de noſtre riviere de *Ganabara* que de ce qui eſt ſitué en icelle, quatre ou cinq lieües plus avant que le fort ſus mentionné, il y a une autre belle & fertile iſle, laquelle, contenant environ ſix lieües de tour nous appelions la grande iſle. Et parce qu'en icelle, il y a pluſieurs villages habités des ſauvages nommés *Toüoupinambaoults*, alliez des François, nous y allions ordinairement dans nos barques querir des farines & autres choſes neceſſaires.

Davantage, il y a beaucoup d'autres petites iſlettes inhabitées en ce bras de mer, eſquelles entre autres choſes il ſe trouve de groſſes & fort bonnes huitres : comme auſſi les ſauvages, ſe plongeans ès rivages de la mer, rapportent de groſſes pierres, à l'entour deſquelles il y a une infinité d'autres petites huitres qu'ils nomment *Leripés*, ſi bien attachées, voire comme collées, qu'il les en faut arracher par force. Nous faiſions ordinairement bouillir de grandes pottées de ces *Leripés*, dans aucuns deſquels, en les ouvrans & mangeans, nous y trouvions de petites perles.

Au reste, ceſte riviere eſt remplie de diverſes eſpeces de poiſſons, comme en premier lieu (ainſi que ie diray plus au long ci apres) de force bons mulets, de requiens, rayes, marſouins, & autres moyens & petits, aucuns deſquels ie deſcriray auſſi plus amplement au chapitre des poiſſons. Mais principalement ie ne veux pas oublier de faire ici mention des horribles

& espouvantables baleines, lesquelles nous monstrans iournellement leurs grandes nageoires hors de l'eau, en s'esgayant dans ceste large & profonde rivière s'approchoyent souvent si près de nostre isle, qu'à coups d'arquebuses nous les pouvions tirer & attaindre. Toutesfois parce qu'elles ont la peau assez dure, & mesme le lard tant espais, que ie ne croy pas que la balle peust penetrer si avant qu'elles en fussent guere offensees, elles ne laissoyent pas de passer outre, moins mouroyent elles pour cela. Pendant que nous estions par dela, il y en eut une, laquelle à dix ou douze lieües de nostre fort, tirant au cap de Frie, s'estant approchee trop près du bord, & n'ayant pas assez d'eau pour retourner en pleine mer, demeura eschoüee & à sec sur le rivage. Mais néantmoins nul n'en osant approcher avant qu'elle fust morte d'elle mesme : non-seulement en se debattant elle faisoit trembler la terre bien loin autour d'elle, mais aussi on oyoit le bruit & estounement le long du rivage de plus de deux lieües. Davantage combien que plusieurs tant des sauvages que de ceux des nostres qui y voulurent aller en rapportassent autant qu'il leur pleut, si est ce qu'il en demeura plus des deux tiers qui fut perdue & empuantie sur le lieu. Mesmes la chair fraiche n'en estant pas fort bonne, & nous n'en mangeans que bien peu de celle qui fut apportee en nostre isle (horsmis quelques pieces du gras, que nous faisions fondre, pour nous servir & esclairer la nuict de l'huile qui en sortoit) la laissions dehors par monceaux à la pluye & au vent, nous n'en tenions non plus de conte que de fumiers. Toutesfois la langue, qui estoit le meilleur, fut sallee dans des barils & envoyee en France à monsieur l'admiral.

Finalement (comme i'ay ia touché) la terre ferme

environnant de toutes parts ce bras de mer, il y a encores à l'extremité & au cul du fac deux autres beaux fleuves d'eau douce qui y entrent, fur lefquels, avec d'autres François ayant auffi navigé dans des barques près de vingt lieües avant fur les terres, i'ay efté en beaucoup de villages parmi les fauvages qui habitent de cofté & d'autre. Voila en brief ce que i'ay remarqué en cefte rivière de Geneure ou *Ganabara :* de la perte de laquelle, & du fort que nous y avions bafti, ie fuis tant plus marri, que fi le tout euft efté bien gardé, comme on pouvoit, c'euft efté non feulement une bonne & belle retraite, mais auffi une grande commodité de naviger en ce pays la pour tous ceux de noftre nation Françoife. A vingt huict ou trente lieües plus outre, tirant à la rivière de Plate & au deftroit de Magellan, il y a un autre grand bras de mer appelé par les François la rivière des Vafes, en laquelle femblablement, en voyageans en ce pays là, ils prennent port : ce qu'ils font auffi au Havre du cap de Frie, auquel, comme i'ay dit cy devant, nous abordafmes & defcendifmes premierement en la terre du Bréfil.





CHAPITRE VIII

Du naturel, force, ſtature, ſurdité, diſpoſition & ornemens du corps, tant des hommes que des femmes ſauvages, Bréſilliens, habitans en l'Amerique, entre leſquels i'ay fréquenté environ un an.



YANT iuſques icy récité tant ce que nous viſmes ſur mer en allant en la terre du Breſil, que comme toutes choſes paſſerent en l'iſle & fort de Colligny, où ſe tenoit Villegagnon, pendant que nous y eſtions : enſemble quelle eſt la riviere nommee Ganabara en l'Amerique puiſque ie ſuis entré ſi avant en matiere, avant que ie me rembarque pour retourner en France, ie veux auſſi diſcourir tant ſur ce que i'ay obſervé touchant la façon de vivre des ſauvages que des autres choſes ſingulieres & inconnues par deçà, que i'ay veues en leur pays.

En premier lieu doncques (à fin que, commençant par le principal, ie pourſuive par ordre), les ſauvages de l'Amerique, habitans en la terre du Breſil, nommez *Toüoupinambaoults*, avec leſquels i'ay demeuré & frequenté familierement environ un an, n'eſtant point plus grans, plus gros ou plus petits de ſtature que nous ſommes en l'Europe, n'ont le corps ny monſtrueux ny prodigieux à noſtre eſgard : bien ſont ils plus forts, plus robuſtes & replets, plus diſpots,

moins ſuiets à maladie : & meſme il n'y a preſque point de boiteux, de borgnes, contrefaits ny maleficiez entre eux. Davantage, combien que pluſieurs parviennent iuſques à l'aage de cent ou ſix vingt ans (car ils ſavent bien ainſi retenir & conter leurs aages par lunes) peu y en a qui en leur vieilleſſe ayent les cheveux ny blancs ny gris. Choſes qui pour certain monſtrent non ſeulement le bon air & bonne temperature de leur pays, auquel, comme i'ay dit ailleurs, ſans gelees ny grandes froidures, les bois, herbes & champs ſont touiours verdoyans, mais auſſi (eux tous beuvans vrayement à la fontaine de Iovence) le peu de ſoin & de ſouci qu'ils ont des choſes de ce monde. Et de fait, comme ie le monſtreray encore plus amplement cy apres, ou ainſi qu'ils ne puiſent, en façon que ce ſoit en ces ſources fangeuſes, ou plutoſt peſtilentiales, dont découlent tant de ruiſſeaux qui nous rongent les os, ſuccent la moëlle, attenuent le corps & conſument l'eſprit : brief nous empoiſonnent & font mourir par deça devant nos cours : aſſavoir, en la desfiance, en l'avarice qui en procede, aux procez & brouilleries, en l'envie & ambition, auſſi rien de tout cela ne les tourmente, moins les domine & paſſionne.

Quant à leur couleur naturelle, attendu la région chaude où ils habitent, n'eſtans pas autrement noirs, ils ſont ſeulement baſanez, comme vous diriez les Eſpagnols ou Provençaux.

Au reſte, choſe non moins eſtrange que difficile à croire à ceux qui ne l'ont veu, tant hommes, femmes qu'enfans, non ſeulement ſans cacher aucune partie de leurs corps, mais auſſi ſans monſtrer aucun ſigne d'en avoir honte ny vergongne, demeurent & vont couſtumierement auſſi nuds qu'ils ſortent du ventre de leurs meres. Et cependant tant s'en faut, comme

aucuns penfent, & d'autres le veulent faire accroire, qu'ils foient velus ny couverts de leurs poils, qu'au contraire, n'eftans point naturellement plus pelus que nous fommes en ce pays par deça, encore fi toft que le poil qui croift fur eux commence à poindre & à fortir de quelque partie que ce foit, voires iufques à la barbe, & aux paupieres & fourcils des yeux (ce qui lëur rend la veüe louche, bicle, efgaree & farouche), ou il eft arraché avec les ongles, ou, depuis que les chreftiens y frefquentent, avec des pincettes qu'ils leur donnent: ce qu'on a auffi efcrit que font les habitants de l'ifle de Cumana au Peru. I'excepte feulement, quant à nos *Toüoupinambaoults*, les cheveux, lefquels encore à tous les mafles, dès leurs ieunes aages, depuis le fommet & tout le devant de la tefte font tondus fort pres, tout ainfi que la couronne d'un moine, & fur le derriere, à la façon de nos maieurs et de ceux qui laiffent croiftre leur perruque, on leur rongne fur le col. A quoy auffi, pour (s'il m'eft poffible) ne rien omettre de ce qui fait à ce propos, i'adioufteray en ceft endroit, qu'ayant en ce pays là certaines herbes, larges d'environ deux doigts, lefquelles croiffent un peu courbees en rond & en long, comme vous diriez le tuyau qui couvre l'efpy de ce gros mil que nous appellons en France bled farrazin: i'ai veu des vieillards (mais non pas tous, ny mefmes nullement les ieunes hommes, moins les enfans) lefquels prenans deux feuilles de ces herbes, les meftoyent & lioyent avec du fil de coton à l'entour de leur membre viril, comme auffi ils l'enveloppoyent quelquesfois avec les mouchoirs & autres petits linges que nous leur baillions. En quoy, de prime face, il fembleroit qu'il reftat encore en eux quelque fcintile de honte naturelle : voire toutesfois s'ils faifoyent telles chofes ayant

esgard à cela : car, combien que ie ne m'en sois point autrement enquis, i'ay plustost opinion que c'est pour cacher quelque infirmité qu'ils peuvent avoir en leur vieillesse en ceste partie là.

Outre plus, ils ont ceste coustume que dès l'enfance de tous les garçons, la levre de dessous au dessus du menton leur estant percée, chacun y porte ordinairement dans le trou un certain os bien poli, aussi blanc qu'yvoire, fait presque de la façon d'une de ces petites quilles de quoy on ioue par deçà sur la table avec la pirouette : tellement que le bout pointu sortant un pouce ou deux doigts en dehors, cela est retenu par un arrest entre les gencives & la levre, & l'ostent & remettent quand bon leur semble. Mais ne portans ce poinçon d'os blanc qu'en leur adolescence, quand ils sont grans & qu'on les appelle *conomiouassou* (c'est-à-dire gros ou grand garçon) au lieu d'iceluy ils appliquent & enchassent au pertuis de leurs levres une pierre verte (espece de fausse emeraude), laquelle aussi retenue d'un arrest par le dedans, paroist par le dehors, de la rondeur & largeur, & deux fois plus espesse qu'un teston : voire il y en a qui en portent d'aussi longue & ronde que le doigt, de laquelle derniere façon i'en avois apporté une en France. Que si au reste quelquesfois, quand ces pierres sont ostees, nos *Toüoupinambaoults*, pour leur plaisir, font passer leurs langues par ceste fente de la levre, estant lors admis à ceux qui les regardent qu'ils ont deux bouches : ie vous laisse à penser s'il les fait bon voir de ceste façon & si cela les difforme ou non. Tant qu'entre cela, i'ay veu des hommes, lesquels ne se contentans pas seulement de porter de ces pierres vertes à leurs levres, en avoient aussi aux deux ioues, lesquelles semblablement ils s'estoyent fait percer pour cest effect.

Quant au nez, au lieu que les ſages femmes de par deçà, dès la naiſſance des enfans, à fin de leur faire plus beaux & plus grans, leur tirent avec les doigts : tout aü rebours, nos Ameriquains faiſans conſiſter la beauté de leurs enfans d'eſtre fort camus, ſi toſt qu'ils ſont ſortis du ventre de la mere, (tout ainſi que voyez qu'on fait en France es barbets & petits chiens), ils ont le nez eſcraſé & enfoncé avec le pouce : ou, au contraire, quelque autre dit qu'il y a une certaine contrée au Peru où les Indiens ont le nez ſi outrageuſement grand qu'ils y mettent des emeraudes, turqueries & autres pierres blanches & rouges avec filets d'or.

Au ſurplus, nos Breſiliens ſe bigarrent ſouvent le corps de diverſes peintures & couleurs : mais ſurtout ils ſe noirciſſent ordinairement ſi bien les cuiſſes & les iambes du ius d'un certain fruiɛt qu'ils nomment *Genipat,* que vous iugeriez, à les voir un peu de loin de ceſte façon, qu'ils ſont chauſſez des chauſſes de preſtre : & s'imprime ſi fort ſur leur chair ceſte ſainture noire faite de ce fruict *Genipat,* que quoyqu'ils ſe mettent dans l'eau, voire qu'ils ſe lavent tant qu'ils voudront, ils ne la peuvent effacer de dix ou douze iours.

Ils ont auſſi des croiſſans, plus longs que demi pied, faits d'os bien unis, auſſi blancs qu'albaſtre, leſquels ils nomment *Yaci,* du nom de la lune, qu'ils appellent ainſi : & les portent quand il leur plaiſt pendus à leur col, avec un petit cordon fait de fil de cotton, cela battant à plat ſur la poiɛtrine.

Semblablement apres qu'avec une grande longueur de temps, ils ont poli ſur une piece de grez une infinité de petites pieces d'une groſſe coquille de mer appelee *Vignol,* leſquelles ils arrondiſſent & font auſſi

primes, rondes & defliees qu'un denier tournois : percees qu'elles font par le milieu, & enfilees avec du fil de cotton, ils en font des colliers qu'ils nomment *Boü-re*, lefquels, quand bon leur femble, ils tortillent à l'entour de leur col, comme on fait en ces pays les chaînes d'or. C'eft, à mon advis, ce qu'aucuns appellent porcelaine, de quoy nous voyons beaucoup de femmes porter des ceintures par deçà : & en avoir plus de trois braffes, d'auffi belles qu'il s'en puiffe voir, quand i'arrivay en France. Les fauvages font encore de ces colliers qu'ils appellent *Boü-re*, d'une certaine efpece de bois noir, lequel, pour eftre prefques auffi pefant & luyfant que iayet, eft fort propre à cela.

Davantage, nos Ameriquains ayant quantité de poules communes, dont les Portugais leur ont baillé l'engeance, plumans fouvent les blanches & avec quelques ferrements, depuis qu'ils en ont, & auparavant avec des pieces trenchantes decoupans plus menu que chair de pafte les duvetz & petites plumes, apres qu'ils les ont fait bouillir & teindre en rouge, avec du Brefil, s'eftans frottez d'une certaine gomme qu'ils ont propre à cela, ils s'en couvrent, emplumaffent & chamarrent le corps, les bras & les iambes : tellement qu'en ceft eftat ils femblent avoir du poil folet, comme les pigeons & autres oyfeaux nouvellement efclos. Et eft vray femblablement que quelques uns de ces pays par deçà, les ayant veu du commencement qu'ils arriverent en leur terre accouftrez de cefte façon, s'en eftans revenus fans avoir plus grande cognoiffance d'eux, divulguerent & firent courir le bruit que les fauvages eftoyent velus : mais, comme i'ay dit ci deffus, ils ne font pas tels de leur naturel, & partant ç'a efté une ignorance & chofe trop legere-

ment receüe. Quelqu'un au ſemblable a eſcrit que les Cumanois s'oignent d'une certaine gomme ou onguent gluant, puis ſe couvrent de plumes de diverſes couleurs, n'ayans point mauvaiſe grace en tel equippage.

Quant à l'ornement de teſte de nos *Toüoupinamkuins*, outre la couronne ſur le devant & cheveux pendans ſur le derriere, dont i'ay fait mention, ils lient & arrengent des plumes d'aiſles d'oyſeaux incarnates, rouges & d'autres couleurs, deſquelles ils font des fronteaux, aſſez reſſemblans quant à la façon aux cheveux vrais ou faux, qu'on appelle raquettes ou ratepenades : dont les dames & demoiſelles de France & d'autres pays deçà, depuis quelque temps, ſe font ſi bien accommodees : & diroit on qu'elles ont eu ceſte invention de nos ſauvages, leſquels appellent ceſt engin *Yempenambi*.

Ils ont auſſi des pendans à leurs oreilles, faits d'os blancs, preſque de la meſme ſorte que la pointe que i'ay dit cy deſſus, que les ieunes garçons portent en leurs levres trouees. Et, au ſurplus, ayans en leur pays un oyſeau qu'ils nomment *Toucan*, lequel (comme ie le deſcriray plus amplement en ſon lieu) a entierement le plumage auſſi noir qu'un corbeau, excepté ſous le col, qu'il a environ quatre doigts de long & trois de large, tout couvert de petites & ſubtiles plumes iaunes, bordé de rouge par le bas, eſcorchans ſes poitrals (leſquels ils appellent auſſi *Toucan* du nom de l'oyſeau qui les porte), dont ils ont grande quantité, apres qu'ils ſont ſecs, ils en attachent avec de la cire qu'ils nomment *Yra-Yetic*, un de chacun coſté de leurs viſages au-deſſus des oreilles : tellement qu'ayans ainſi ces placards iaunes ſur les iouës, il ſemble preſque advis que ce ſoyent deux boſſettes de

cuivre doré aux deux bouts du mord ou frain de la bride d'un cheval.

Que ſi outre tout ce que deſſus, nos Breſilien vont en guerre, ou qu'à la façon que ie diray ailleurs ils tuent ſolennellement un priſonnier pour le manger : ſe voulans lors parer & faire plus braves, ils ſe veſtent de robes, bonnets, bracelets & autres paremens de plumes vertes, rouges, bleues & d'autres diverſes couleurs naturelles, naives & d'excellente beauté. Tellement qu'apres qu'elles ſont par eux ainſi diverſifiees, entremeſlees & fort proprement liees l'une à l'autre, avec de tres petites pieces de bois de cannes, & de fil de cotton, n'y ayant plumaſſier en France qui les ſceuſt gueres mieux manier, ny plus dextrement accouſtrer, vous iugeriez que les habits qui en ſont faits ſont de velours à long poil. Ils font de meſme artifice les garnitures de leurs eſpees & maſſues de bois, leſquelles auſſi ainſi decorees & enrichies de ces plumes ſi bien appropriees & appliquées à ceſt uſage, il fait merveilleuſement bon voir.

Pour la fin de leurs equippages, recouvrans de leurs voiſins de grandes plumes d'auſtruches (qui monſtre y avoir en quelques endroits de ces pays là de ces gros & lourds oyſeaux, où neant moins, pour n'en rien diſſimuler, ie n'en ay point veu) de couleurs griſes, accommodans tous les tuyaux ſerrez d'un coſté, & le reſte qui s'eſparpille en rond en façon d'un petit pavillon ou d'une roſe, ils en font un grand pennache, qu'ils appellent *Araroye* : lequel eſtant lié ſur leurs reins avec une corde de cotton, l'eſtroit devers la chair & le large au dehors, quand ils en ſont enharnachez (comme il ne leur ſert à autre choſe), vous diriez qu'ils portent une mue à tenir les poulets deſſous, attachee ſur leurs feſſes. Ie diray plus

amplement en autre endroit, comme les plus grands guerriers d'entre eux, à fin de monſtrer leur vaillance, & ſurtout combien ils ont tué de leurs ennemis, & maſſacrez de priſonniers pour manger, s'inciſent la poitrine, les bras & les cuiſſes : puis frottent ces deſchiquetures d'une certaine poudre noire, qui les fait paroiſtre toute leur vie : de maniere qu'il ſemble à les voir de ceſte façon que ce ſoyent chauſſes & pourpoints decoupez à la Suiſſe, & à grand balaffres, qu'ils ayent veſtus.

Que s'il eſt queſtion de ſauter, boire & *caouiner,* qui eſt preſque leur meſtier ordinaire, à fin qu'outre le chant & la voix, dont ils uſent couſtumierement en leurs danſes, ils ayent encor quelques choſes pour leur reſveiller l'eſprit, apres qu'ils ont cueilli un certain fruict qui eſt de la groſſeur, & aucunement approchant de la forme d'une chaſtagne d'eau, lequel a la peau aſſez ferme : bien ſec qu'il eſt, le noyau oſté, & au lieu d'iceluy mettans de petites pierres dedans, en enfilant pluſieurs enſemble, ils en font des iambieres, leſquelles liees à leurs iambes, font autant de bruit que feroyent des coquilles d'eſcargots ainſi diſpoſees, voire preſque que les ſonnettes de par deçà, deſquelles auſſi ils ſont fort convoiteux, quand on leur en porte.

Outre plus, y ayant en ce pays là une ſorte d'arbres qui porte ſon fruict auſſi gros qu'un œuf d'auſtruche, & de meſme figure, les ſauvages l'ayant percé par le milieu (ainſi que vous voyez en France les enfans percer de groſſes noix pour faire des molinets), puis creuſé & mis dans iceluy de petites pierres rondes, ou bien des grains de leur gros mil, duquel il ſera parlé ailleurs, paſſant puis apres un baſton d'environ un pied et demi de long à travers, ils en font un

inftrument qu'ils nomment *maraca*, lequel bruyant plus fort qu'une veffie de pourceaux pleine de pois, nos Brefiliens ont ordinairement en la main. Quand ie traiteray de leur religion, ie diray l'opinion qu'ils ont tant de ce *maraca*, que de fa fonnerie, apres que par eux il a efté enrichi de belles plumes & dedié à l'ufage que nous verrons là. Voilà en fomme quant au naturel, accouftremens & paremens dont nos *Toüoupinambaoults* ont accouftumé de s'efquipper en leur pays. Vray eft qu'outre tout cela, nous autres ayans porté dans nos navires grande quantité de frifes rouges, vertes, iaunes, & d'autres couleurs, nous leur en faifions faire des robbes & des chauffes bigarrees, lefquelles nous leur changions à des vivres, guenons, perroquets, brefil, cotton, poivre long & autres chofes de leur pays, de quoy les mariniers chargent ordinairement leurs vaiffeaux. Mais les uns fans rien avoir fur leur corps, chauffans aucunefois de ces chauffes larges à la matelotte : les autres au contraire fans chauffes veftans des fayes, qui ne leur venoyent que iufques aux feffes, apres qu'ils s'eftoyent un peu regardez & pourmenez en tel equippage (qui n'eftoit pas fans nous faire rire tout noftre faoul) eux defpouillans ces habits, les laiffoyent en leurs maifons iufques à ce que l'envie leur vinft de les reprendre : autant en faifoyent ils des chapeaux & chemifes que nous leur baillions.

Ainfi ayant deduit bien amplement tout ce qui fe peut dire touchant l'exterieur du corps, tant des hommes que des enfans mafles ameriquains, fi maintenant en premier lieu, fuyvant cefte defcription, vous vous voulez reprefenter un fauvage, imaginez en voftre entendement un homme nud, bien formé & proportionné de fes membres, ayant tout le poil qui

croist sur luy arraché, les cheveux tondus de la façon que i'ay dit, les levres & ioues fendues, & des os pointus, ou des pierres vertes comme enchassees en icelles, les oreilles percees avec des pendans dans les trous, le corps peinturé, les cuisses & iambes noircies de ceste teinture qu'ils font du fruict *Genipat* sus mentionné : des colliers composez d'une infinité de petites pieces de ceste grosse coquille de mer qu'ils appellent *Vignol,* tels que ie vous les ay dechiffrez, pendus au col : vous le verrez comme il est ordinairement en son pays, & tel, quant au naturel, que vous le voyez pourtrait cy apres, avec seulement son croissant d'os bien poli sur sa poictrine, sa pierre au pertuy de la levre : & par contenance son arc desbandé & ses flesches aux mains. Vray est que pour remplir ceste planche nous avons mis aupres de ces *Toüoupinambaoults* l'une de ses femmes, laquelle, suyvant leur coustume, tenant son enfant dans une escharpe de cotton, l'enfant au reciproque, selon la façon aussi qu'elles les portent, tient le costé de la mere embrassé avec les deux iambes : & aupres des trois un lict de cotton, fait comme un rets à pescher, pendu en l'air, ainsi qu'ils couchent en leur pays. Semblablement la figure du fruict qu'ils nomment *Ananas,* lequel, ainsi que ie le descriray cy apres, est des meilleurs que produise ceste terre du Bresil.

Pour la seconde contemplation d'un sauvage, luy ayant osté toutes les susdites fanfares de dessus, apres l'avoir frotté de gomme glutineuse, couvrez-luy tout le corps, les bras & les iambes de petites plumes hachees menues, comme de la bourre teinte en rouge, & lors estant ainsi artificiellement velu de ce poil folet, vous pouvez penser s'il sera beau fils.

En troisieme lieu, soit qu'il demeure en sa couleur

naturelle, qu'il ſoit peinturé ou emplumaſſé, reveſtez le de ſes habillemens, bonets & bracelets ſi induſtrieuſement faits de ces belles & naives plumes de diverſes couleurs, dont ie vous ay fait mention, & ainſi accouſtré, vous pourrez dire qu'il eſt en ſon grand pontificat.

Que ſi pour la quatrieme, à la façon que ie vous ay tantoſt dit qu'ils ſont, le laiſſant moitié nud & moitié veſtu, vous le chauſſez & habillez de nos friſes de couleurs, ayant l'une des manches verte & l'autre iaune, conſiderez là deſſus qu'il ne luy faudra plus qu'une marote.

Finalement adiouſtant aux choſes ſuſdites l'inſtrument nommé *Maraca* en ſa main, & pennache de plumes qu'ils appellent *Arraroye* ſur les reins, & ſes ſonnettes compoſees de fruicts à l'entour de ſes iambes, vous le verrez lors, ainſi que ie le repreſenteray encore en autre lieu, equippé en la façon qu'il eſt quand il danſe, ſaute, boit & gambade.

Quant au reſte de l'artifice dont les ſauvages uſent pour orner & parer leur corps, ſelon la deſcription entiere que i'en ay fait cy deſſus, outre qu'il faudrait pluſieurs figures pour les bien repreſenter, encores ne les ſçauroit on bien faire paroiſtre ſans y adiouſter la peinture, ce qui requerroit un livre à part. Toutesfois au parsus de ce que i'en ay ia dit, quand ie parleray de leurs guerres & de leurs armes, leur deſchiquetant le corps, & mettant l'eſpee ou maſſue de bois, & l'arc & les fleſches au poing, ie le deſcriray plus furieux. Mais laiſſant pour maintenant un peu à part nos *Toüoupinambaoults* en leur magnificence, grandir & iouir du bon temps qu'ils ſe ſçavent bien donner, il faut voir ſi leurs femmes & filles, leſquelles ils nomment *Quoniam* (& depuis que les Portugais ont

frequenté par delà en quelques endroits *Maria*), ſont mieux parees & attifees.

Premierement outre ce que i'ay dit au commencement de ce chapitre qu'elles vont ordinairement toutes nues auſſi bien que les hommes, encore ont elles cela de commun avec eux de s'arracher tant tout le poil qui croiſt ſur elles, les paupieres & ſourcils des yeux. Vray eſt que pour l'eſgard des cheveux, elles ne les enſuyvent pas : car, au lieu qu'eux, ainſi que i'ay dit ci-deſſus, les tondent ſur le devant & rongnent ſur le derriere, elles au contraire non-ſeulement les laiſſent croiſtre & devenir longs, mais auſſi (comme les femmes de par deçà) les peignent & lavent fort ſoigneuſement : voire les trouſſent quelques fois avec un cordon de cotton teint en rouge : toutes fois les laiſſans plus communément pendre ſur leurs eſpaules, elles vont preſque touſiours deſchevelees.

Au ſurplus, elles different auſſi en cela des hommes qu'elles ne ſe font point fendre les levres ny les ioues, & par conſequent ne portent aucunes pierreries au viſage : mais quant aux oreilles, à fin de s'y appliquer des pendans elles ſe les font ſi outrageuſement percer; qu'outre que quand ils en ſont oſtés, on paſſeroit aiſement le doigt à travers des trous, encores ces pendans faits de ceſte groſſe coquille de mer nommee *Vignol,* dont i'ay parlé, eſtans blancs, ronds & auſſi longs qu'une moyenne chandelle de ſuif : quand elles en ſont coiffees, cela leur battant ſur les eſpaules, voire iuſques ſur la poitrine, il ſemble à les voir un peu de loin, que ce ſoyent oreilles de limiers qui leur pendent de coſté & d'autre.

Touchant le viſage, voici la façon comme elles ſe l'accouſtrent. La voiſine, ou compagne avec le petit pinceau en la main ayant commencé un petit rond

droit au milieu de la ioüe de celle qui ſe fait peinturer, tournoyant tout à l'entour en rouleau & forme de limaçon, non ſeulement continuera iuſques à ce qu'avec des couleurs, bleüe, iaune & rouge, elle luy ait bigarré & chamarré toute la face, mais auſſi (ainſi qu'on dit que font ſemblablement en France quelques impudiques), au lieu des paupieres & ſourcils arrachez, elle n'oublia pas de bailler le coup de pinceau.

Au reſte elles font de grands bracelets, compoſez de pluſieurs pieces d'os blancs, coupez & taillez en maniere de groſſes eſcailles de poiſſons, leſquelles elles ſçavent ſi bien rapporter, & ſi proprement ioindre l'une à l'autre, avec de la cire & autre gomme meſlee parmi en façon de colle, qu'il n'eſt pas poſſible de mieux. Cela ainſi fabriqué, long qu'il eſt d'environ un pied & demi, ne ſe peut mieux comparer qu'aux braſſars de quoy on ioüe au ballon par deçà. Semblablement elles portent de ces colliers blancs (nommez *Boüre* en leur langage), leſquels i'ay deſcrit cy-deſſus : non pas toutesfois qu'elles les pendent à leur col, comme vous avez entendu que font les hommes, car ſeulement elles les tortillent à l'entour de leurs bras. Et voilà pourquoy, & pour ſe ſervir à meſme uſage, elles trouvoyent ſi iolis les petits boutons de verre iaunes, bleux, verts & d'autres couleurs enfilez en façon de patenoſtres qu'elles appellent *Mauroubi*, deſquels nous avions porté grand nombre pour trafiquer par delà. Et de faict, ſoit que nous alliſſions en leurs villages, ou qu'elles vinſſent en noſtre fort, à fin de les avoir de nous, en nous preſentant des fruicts, ou quelque autre choſe de leur pays, avec la façon de parler pleine de flatterie dont elles uſent ordinairement, nous rompant la teſte, elles eſtoyent inceſſam-

ment apres nous, difant : *Mair, deagatorem amabé mauroubi,* c'eft-à-dire : François, tu es bon, donne moy de tes bracelets de boutons de verre. Elles faifoyent le femblable pour tirer de nous des peignes qu'elles nomment *Guap* ou *Kuap,* des miroirs qu'elles appellent *Aroua,* & toutes autres merceries & marchandifes que nous avions dont elles avoyent envie.

Mais entre les chofes doublement eftranges & vrayement efmerveillables, que i'ay obfervees en ces femmes brefiliennes, c'eft qu'encores qu'elles ne fe peinturent pas fi fouvent le corps, les bras, les cuiffes & les iambes que font les hommes, mefmes qu'elles ne fe couvrent ni de plumafferies ni d'autres chofes qui croiffent en leur terre : tant y a neantmoins que quoy que nous leur ayons plufieurs fois voulu bailler des robbes de frife & des chemifes (comme i'ay dit que nous faifions aux hommes qui s'en habilloyent quelquesfois), il n'a iamais efté en noftre puiffance de les faire veftir : tellement qu'elles en eftoient là réfolues (& croy qu'elles n'ont pas encore changé d'avis) de ne fouffrir ni avoir fur elles chofe quelle qu'elle foit. Vray eft que pour pretexte de s'en exempter & demeurer toufiours nues, nous allegant leur couftume, qui eft qu'à toutes les fontaines & rivieres claires qu'elles rencontrent, s'accroupiffans fur le bord, ou fe mettans dedans, elles iettent avec les deux mains de l'eau fur leur tefte, & fe lavent & plongent ainfi tout le corps comme cannes, tel iour fera plus de douze fois. Elles difoyent que ce leur feroit trop de peine de fe defpouiller fi fouvent. Ne voilà pas une belle & bien pertinente raifon ? Mais telle qu'elle eft, fi la faut il recevoir, car d'en contefter davantage contre elle, ce feroit en vain & n'en auriez autre chofe. Et de faict, ceft animal fe delecte fi fort en cefte nudité que non-

ſeulement, comme i'ay ià dit, les femmes de nos *Toüoupinambaoults* demeurantes en terre ferme en toute liberté, avec leurs maris, peres & parens, eſtoyent là du tout obſtinees de ne vouloir s'habiller en façon que ce fuſt : mais auſſi, quoy que nous fiſſions couvrir par force les priſonnieres de guerre que nous avions achetees & que nous tenions eſclaves pour travailler en noſtre fort, tant y a toutesfois qu'auſſitoſt que la nuict eſtoit cloſe, elles deſpouillans ſecretement leurs chemiſes & les autres haillons qu'on leur bailloit, il falloit que pour leur plaiſir & avant que ſe coucher, elles ſe pourmenaſſent toutes nues parmi noſtre iſle. Brief, ſi c'euſt eſté au choix de ces pauvres miſerables, & qu'à grands coups de fouets on ne les euſt contraintes de s'habiller, elles euſſent mieux aimé endurer le halle & la chaleur du ſoleil, voire s'eſcorcher les bras & les eſpaules à porter continuellement la terre & les pierres, que de rien endurer ſur elles.

Voilà auſſi ſommairement quels ſont les ornements, bagues & ioyaux ordinaires des femmes & des filles ameriquaines. Partant ſans en faire icy autre epilogue, que le lecteur par ceſte narration les contemple comme il luy plaira.

Traitant du mariage des ſauvages, ie diray comme leurs enfans ſont accouſtrez dès leur naiſſance : mais pour l'eſgard des grandets au-deſſus de trois ou quatre ans, ie prenois ſurtout grand plaiſir de voir les petits garçons qu'ils nomment *conomis-miri,* leſquels feſſus, graſſets & refaits qu'ils ſont, beaucoup plus que ceux de par deça, avec leurs poinçons d'os blancs dans leurs levres fendues, les cheveux tondus à leur mode, & quelquefois le corps peinturé, ne failloyent iamais de venir en troupe danſans au devant de nous quand

ils nous voyoyent arriver en leurs villages. Auſſi pour en eſtre recompenſez, en nous amadouans & ſuyvans de pres ils n'oublioyent pas de dire & repeter ſouvent en leur petit gergon : *Coutoüaſſat, amabé pinda,* c'eſt-à-dire : Mon amy & mon allié, donne moy des haims à peſcher. Que ſi là deſſus leur ottroyant leur requeſte (ce que i'ay ſouvent fait) nous leur en mettions dix ou douze des plus petits parmi le ſable & la pouſſiere, eux ſe baiſſant ſoudainement, c'eſtoit un paſſe temps de voir ceſte petite marmaille toute nue, laquelle pour trouver & amaſſer ces hameçons trepilloit & grattoit la terre comme connils de garenne.

Finalement combien que durant environ un an, que i'ay demeuré en ce pays là, ie aye eſté ſi curieux de contempler les grands & les petits, que m'eſtant advis que ie les voye touſiours devant mes yeux, i'en auray à iamais l'idee & l'image en mon entendement : ſi eſt ce neantmoins qu'à cauſe de leurs geſtes & contenances du tout diſſemblables des noſtres, ie confeſſe qu'il eſt malaiſé de les bien repreſenter, ni par eſcrit, ni meſme par peinture. Parquoy pour en avoir le plaiſir, il faut les voir & viſiter en leur pays. Voire mais, direz-vous, la planche eſt bien longue : il eſt vray, & partant ſi vous n'avez bon pied, bon œil, craignans que ne trebuſchiez, ne vous iouez pas de vous mettre en chemin. Nous verrons encore plus amplement & apres, ſelon que les matieres que ie traiteray ſe preſenteront, quelles ſont leurs maiſons, uſtenſiles de ménage, façon de coucher & autres manieres de faire.

Toutesfois avant que clorre ce chapitre, ce lieu ci requiert que ie reſponde tant à ceux qui ont eſcrit qu'a ceux qui penſent que la frequentation entre ces ſauvages tout nuds, & principalement parmi les

femmes, incite à lubricité & paillardise. Surquoy ie diray en un mot, qu'encores autrement qu'en apparence il n'ait que trop d'occasion d'estimer qu'outre la deshonnesteté de voir ces femmes nues, cela ne semble aussi servir comme d'un appast ordinaire à convoitise: toutesfois, pour en parler selon ce qui s'en est communement apperceu pour lors, ceste nudité ainsi grossiere en telle femme est beaucoup moins attrayante qu'on ne cuideroit. Et partant, ie maintiens que les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillez, grands collets fraisez, vertugales, robbes sur robbes, & autres infinies bagatelles dont les femmes & filles de par deçà se contrefont & n'ont iamais assez, sont sans comparaison cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages : lesquelles cependant, quant au naturel, ne doivent rien aux autres en beauté. Tellement que si l'honnesteté me permettoit d'en dire davantage, me vantant bien de soudre toutes les obiections qu'on pourroit amener au contraire, i'en donnerois des raisons si evidentes que nul ne les pourroit nier. Sans doncques poursuivre ce propos plus avant, ie me rapporte de ce peu que i'en ay dit à ceux qui ont fait le voyage en la terre du Bresil & qui, comme moy, ont veu les unes & les autres.

Ce n'est pas cependant que contre ce que dit la Sainte Escriture d'Adam & d'Eve, lesquels, apres le pesché, recognoissans qu'ils estoyent nuds furent honteux, ie veuille en façon que ce soit approuver ceste nudité : plustost detesteray ie les heretiques qui, contre la loy de nature (laquelle toutesfois, quant à ce poinct, n'est nullement observee entre nos pauvres Ameriquains), l'ont autresfois voulu introduire par deçà.

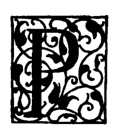
Mais ce que i'ay dit de ces ſauvages eſt, pour monſtrer qu'en les condamnans ſi auſterement, de ce que ſans nulle vergongne ils vont ainſi le corps entierement deſcouvert, nous excedans en l'autre extremité, c'eſt-à-dire en nos bombances, ſuperfluitez & eux en habits, ne ſommes gueres plus louables. Et pleuſt à Dieu, pour mettre fin à ce point, qu'un chacun de nous, plus pour l'honneſteté & neceſſité, que pour la gloire & mondanité, s'habillaſt modeſtement.





CHAPITRE IX

Des grosses racines & gros mil dont les sauvages font farines qu'ils mangent au lieu de pain : & de leur breuvage qu'ils nomment caou-in.



UISQUE nous avons entendu, au precedent chapitre, comme nos sauvages sont parez & equippez par le dehors, il me semble en deduisant les choses par ordre, qu'il ne conviendra pas mal de traiter maintenant tout d'un fil des vivres qui leur sont communs & ordinaires. Sur quoy faut noter en premier lieu, qu'encores qu'ils n'ayent, & par consequent ne sement ni ne plantent bleds ni vignes en leur pays, que neantmoins, ainsi que ie l'ay veu & experimenté, on ne laisse pas pour cela de s'y bien traiter & d'y faire bonne chere sans pain ni vin.

Ayans doncques nos Ameriquains en leur pays, deux especes de racines qu'ils nomment *Aypi* & *Maniot,* lesquelles, en trois ou quatre mois, croissent dans terre aussi grosses que la cuisse d'un homme, & longues de pied & demi, plus ou moins ; quand elles sont arrachees les femmes (car les hommes ne s'y occupent point), apres les avoir fait secher au feu sur le *Boucan,* tel que ie le descriray ailleurs, ou bien quelquesfois les prenans toutes vertes, à force de les raper

ſur certaines petites pierres pointues, fichees & arrangees ſur une piece de bois plate (tout ainſi que nous raclons & ratiſſons les formages & noix muſcades), elles les reduiſent en farine, laquelle eſt auſſi blanche que neige. Et lors ceſte farine ainſi crue, comme auſſi le ſon blanc qui en ſort, dont ie parleray tantoſt : a la vraye ſenteur de l'amidon fait de pur froment longtemps trempé en l'eau quand il eſt encore frais & liquide, tellement que depuis mon retour par deçà, m'eſtant trouvé en un lieu où on en faiſoit, ce flair me fit reſſouvenir de l'odeur qu'on ſent ordinairement ès maiſons des ſauvages, quand on y fait de la farine de racine.

Apres cela & pour l'appreſter ces femmes Breſiliennes ayans de grandes & fort larges poeſles de terre, contenant chacune plus d'un boiſſeau, qu'elles font elles-meſmes aſſez proprement pour ceſt uſage, les mettans ſur le feu, & quantité de ceſte farine dedans : pendant que elle cuict elles ne ceſſent de la remuer avec des courges mi parties, deſquelles elles ſe ſervent ainſi que nous faiſons d'eſcuelles. Ceſte farine cuiſant de ceſte façon, ſe forme comme petite grelace, ou dragee d'apoticaire.

Or elles en font de deux ſortes : aſſavoir de fort cuicte & dure, que les ſauvages appellent *ouy-entan*, de laquelle parce qu'elle ſe garde mieux, ils portent quand ils vont en guerre : & d'autre moins cuicte & plus tendre qu'ils nomment *ouy-pon*, laquelle eſt d'autant meilleure que la premiere, que quand elle eſt fraiſche, vous diriez, en la mettant en la bouche & en la mangeant, que c'eſt du molet de pain blanc tout chaut : l'une & l'autre en cuiſant changent auſſi ce premier gouſt que i'ay dit en un plus plaiſant & ſouef.

Au furplus, combien que ces farines, nommément quand elles font fraifches, foyent de fort bon gouft, de bonne nourriture & de facile digeftion : tant y a neantmoins que comme ie l'ay experimenté, elles ne font nullement propres à faire pain. Vray eft qu'on en fait bien de la pafte, laquelle s'enflant comme celle de bled avec le levain, eft auffi belle & blanche que fi c'eftoit fleur de froment : mais en cuifant, la croufte & tout le deffus fe feichant & bruflant, quand on vient a couper ou rompre le pain, vous trouvez que le dedans eft tout fec & retourné en farine. Partant ie croy que celuy qui rapporte premierement que les Indiens qui habitent à vingt deux ou vingt trois degrez par delà l'equinoctial, qui font pour certain nos *Toüoupinambaoults,* vivoyent de pain fait de bois gratté : entendant parler des racines dont eft queftion, faute d'avoir bien obfervé ce que i'ay dit, s'eftoit équivoqué.

Neantmoins l'une & l'autre farine eft bonne à faire de la boulie, laquelle les fauvages appellent *Mingant,* & principalement quand on la deftrempe avec quelque bouillon gras : car devenant lors grumeleufe comme du ris, ainfi appreftee elle eft de fort bonne faveur.

Mais quoy que c'en foit, nos *Toüoupinambaoults,* tant hommes, femmes qu'enfans, eftans dès leur ieuneffe accouftumés de la manger toute feiche au lieu de pain, font tellement duits & façonnez à cela que, la prenant avec leurs quatre doigts dans la vaiffelle de terre ou autre vaiffeau où ils la tiennent, encores qu'ils la iettent d'affez loin, ils rencontrent neantmoins fi droit dans leurs bouches qu'ils n'en efpanchent pas un feul brin. Que fi entre nous François, les voulans imiter, la penfions manger de cefte façon, n'eftans point comme eux ftylez à cela, au lieu de

la ietter dans la bouche, nous l'efpanchions fur les ioues & nous enfarinions tout le vifage : partant, finon que ceux principalement qui portoyent barbe euffent voulu eftre accouftrez en ioueurs de farces, nous eftions contraints de la prendre avec des cuilliers.

Davantage il adviendra quelquefois qu'apres que ces racines d'*Aypi* & de *Maniot* (à la façon que ie vous ay dit) feront rapees toutes vertes, les femmes faifant de groffes pelotes de la farine fraifche & humide qui en fort, les preffurant & preffant bien fort entre leurs mains, elles en feront fortir du ius prefques auffi blanc & clair que laict : lequel elles retenans dans des plats & vaiffelle de terre, apres qu'elles l'ont mis au foleil, la chaleur duquel le fait prendre & figer comme caillee de formage, quand on la veut manger, le renverfant dans d'autres poesles de terre, & en icelle les faifant cuire fur le feu comme nous faifons les aumelettes d'œufs, il eft fort bon ainfi apprefté.

Au furplus, la racine d'*Aypi* non feulement eft bonne en farine, mais auffi quand tout entiere on la fait cuire aux cendres ou devant le feu, s'attendriffant, fendant & rendant lors farineufe comme une chaftagne roftie à la braife (de laquelle auffi elle a prefque le gouft), on la peut manger de cefte façon. Cependant il n'en prend pas de mefme de la racine de *Maniot*, car n'eftant bonne qu'en farine bien cuicte, ce feroit poifon de la manger autrement.

Au refte les plantes ou tiges de toutes les deux, differentes bien peu l'une de l'autre quant à la forme, croiffent de la hauteur des petits genevriers : & ont les fueilles affez femblables à l'herbe de peonia, ou piuoine en françois. Mais ce qui eft admirable & digne

de grande confideration en ces racines d'*Aypi* & de *Maniot* de noftre terre du Brefil gift en la multiplication d'icelles. Car comme ainfi foit que les branches foyent prefque auffi tendres & aifées à rompre que chenevotes, fi eft ce neantmoins qu'autant qu'on en peut rompre & ficher le plus avant qu'on peut dans terre, fans autrement les cultiver, autant a on de groffes racines au bout de deux ou trois mois.

Outre plus, les femmes de ce pays là fichant auffi en terre un bafton pointu, plantent encor en cefte forte de ces deux efpeces de gros mil, affavoir blanc & rouge, que vulgairement on appelle en France bled farrazin (les fauvages le nomment *avati*), duquel femblablement elles font de la farine, laquelle fe cuict & mange en la maniere que i'ay dit ci deffus que fait celle de racines. Et croy (contre toutesfois ce que i'avois dit en la premiere edition de cefte hiftoire, où ie diftinguois deux chofes, lefquelles neantmoins quand i'y ay bien penfé ne font qu'une), que ceft *avati* des Ameriquains eft ce que l'hiftorien Indois appelle *maiz*, lequel, felon qu'il recite, fert auffi de bled aux Indiens du Perou : car voici la defcription qu'il en fait.

La canne de *maiz*, dit-il, croift de la hauteur d'un homme & plus : eft affez groffe & iette fes feuilles comme celles des cannes de marets, l'efpic eft comme une canne de pin fauvage, le grain gros & n'eft ni rond ni quarré, ni fi long que noftre grain : il fe meurit en trois ou quatre mois, voire aux pays arroufez de ruiffeaux en un mois & demi. Pour un grain, il en rend 100, 200, 300, 400, 500 & s'en eft trouvé qui a multiplié iufques à 600 : qui demonftre auffi la fertilité de cefte terre poffedee maintenant des Efpagnols. Comme auffi un autre a efcrit qu'en quelques endroits

de l'Inde orientale le terroir eſt ſi bon qu'au rapport de ceux qui l'ont veu, le froment, l'orge & le millet y paſſent quinze coudees de hauteur. Ce que deſſus eſt en ſomme tout ce dequoy i'ay veu uſer ordinairement, pour toutes ſortes de pains au pays des ſauvages en la terre du Breſil dite Amerique.

Cependant les Eſpagnols & Portugais, à preſent habituez en pluſieurs endroits de ces Indes occidentales, ayans maintenant force bleds & force vins que ceſte terre du Breſil leur produit, ont fait preuve que ce n'eſt pas pour le defaut du terrain que les ſauvages n'en ont point. Comme auſſi nous autres François, à noſtre voyage y ayant porté des bleds en grains & des ſeps de vignes, i'ay veu par l'experience ſi les champs eſtoyent cultivez & labourez comme ils ſont par deça, que l'un & l'autre y viendroit bien. Et de faict, la vigne que nous plantaſmes ayant tres bien reprins, & ietté de fort beau bois & de belles feuilles, faiſoit grande demonſtration de la bonte & fertilité du pays. Vray eſt que pour l'eſgard du fruict, durant environ un an que nous fuſmes là, elle ne produiſit que des aigrets, leſquels encore, au lieu de meurir, s'endurcirent & demeurerent ſecs : mais comme i'ay ſceu de n'aguere de certains bons vignerons, cela eſtant ordinaire que les nouveaux plants, ès premieres & ſecondes annees ne rapportent ſinon des lambruſces & verins, dont on ne fait pas grand cas : i'ay opinion que ſi les François & autres qui demeurerent en ce pays là apres nous, continuerent à façonner noſtre vigne, qu'es ans ſuyvans ils en eurent de beaux & bons raiſins.

Quant au froment & au ſeigle que nous y ſemaſmes, voici le defaut qui y fut : c'eſt que combien qu'ils vinsſent beaux en herbes, & meſmes parvinſſent iuſques à

l'efpi, neantmoins le grain ne s'y forma point. Mais dautant que l'orge y grena & vint à iufte maturité, voire multiplia grandement, il eft vray-femblable que cefte terre eftant trop graffe preffoit & avançoit tellement le froment & le feigle (lefquels, comme nous voyons par deça avant que produire leurs fruicts, veulent demeurer plus longtemps en terre que l'orge) qu'eftans trop toft montez (comme ils furent incontinent), ils n'eurent pas le temps pour fleurir & former leurs grains. Partant que pour rendre les champs plus fertilles & meilleurs, en noftre France on les fume & engraiffe: au contraire, i'ay opinion, pour faire que ceft terre neuve rapportaft mieux le froment & femblables femences, qu'en la labourant fouvent il la faudroit laffer & defgraiffer pour quelques annees.

Et certes comme le pays de nos *Toüoupinambaoults* eft capable de nourrir dix fois plus de peuple qu'il n'y en a, tellement que moy y eftant me pouvois vanter d'avoir à mon commandement plus de mille arpens de terre, meilleurs qu'il n'y en ait en toute la Beauffe : qui doute fi les François y fuffent demeurez (ce qu'ils euffent fait, & y en auroit maintenant plus de dix mille fi Villegaguon ne fe fuft revolté de la religion reformee) qu'ils n'en euffent receu et tiré le mefme profit que font maintenant les Portugais qui y font fi bien accommodez? Cela foit dit en paffant, pour fatisfaire à ceux qui voudroyent demander fi le bled & le vin eftans femez, cultivez & plantez en la terre du Brefil, n'y pourroyent pas bien venir.

Or en reprenant mon propos, à fin que ie diftingue mieux les matieres que i'ay entrepris de traiter, avant encore que ie parle des chairs, poiffons, fruicts & autres viandes du tout diffemblables de celles de noftre

Europe, de quoy nos ſauvages ſe nourriſſent, il faut que ie diſe quel eſt leur bruvage & la façon comme il ſe fait.

Sur quoy faut auſſi noter en premier lieu que, comme vous avez entendu ci deſſus, que les hommes d'entre eux ne ſe meſlent nullement de faire la farine, ains en laiſſent toute la charge à leurs femmes, qu'auſſi font ils le ſemblable, voire ſont encore beaucoup plus ſcrupuleux pour ne s'entremettre de faire leur bruvage. Partant, outre que ces racines d'*Aypi* et de *Maniot*, accommodees de la façon que i'ay tantoſt dit, leur ſervent de principale nourriture : voici encor comme elles en uſent pour faire leur bruvage ordinaire.

Apres donc qu'elles les ont decoupees auſſi menues qu'on fait par deça les raves à mettre au pot, les faiſans ainſi bouillir par morceaux, avec de l'eau dans de grands vaiſſeaux de terre, quand elles les voyent tendres & amollies, les oſtans de deſſus le feu, elles les laiſſent un peu refroidir. Cela fait, pluſieurs d'entre elles eſtans accroupies à l'entour de ces grands vaiſſeaux, prenans dans iceux ces rouelles de racine ainſi mollifiees, apres que ſans les avaler elles les auront bien maſchees & tortillees parmi leurs bouches : reprenans chacun morceau l'un apres l'autre, avec la main, elles les remettent dans d'autres vaiſſeaux de terre qui ſont tous preſts ſur le feu, eſquels elles les font bouillir derechef. Ainſi remuant touſiours ce tripotage avec un baſton iuſques à ce qu'elles cognoiſſent qu'il ſoit aſſez cuict, l'oſtans pour la ſeconde fois de deſſus le feu, ſans le couler ni paſſer, ains le tout enſemble le verſant dans d'autres plus grandes cannes de terre, contenantes chacune environ une fueillette de vin de Bourgogne : apres qu'il a un

peu efcumé & cuvé, couvrans ces vaiffeaux, elles y laiffent ce bruvage, iufques à ce qu'on le veuille boire en la maniere que ie diray tantoft. Et à fin de mieux exprimer le tout, ces derniers grans vafes dont ie viens de faire mention font faits prefque de la façon des grans cuviers de terre, efquels, comme i'ay veu, on faict la lefcive en quelques endroits de Bourbonnois & d'Auvergne : excepté toutesfois qu'ils font plus eftroits par la bouche & par le haut.

Or nos Ameriquaines, faifans femblablement bouillir & mafchans auffi puis apres dans leur bouche de ce gros mil, nommé *Avati* en leur langage, en font encore du bruvage de la mefme forte que vous avez entendu qu'elles font celuy des racines fus mentionnees. Ie repete nommément que ce font les femmes qui font ce meftier : car combien que ie n'aye point veu faire de diftinction des filles d'avec celles qui font mariees (comme quelqu'un a efcrit), tant y a neantmoins qu'outre que les hommes ont cefte ferme opinion que s'ils mafchoyent tant les racines que le mil pour faire ce breuvage, qu'il ne feroit pas bon : encore reputeroyent ils auffi indecent à leur fexe de s'en mefler, qu'à bon droit, ce me femble, on trouve eftrange de voir ces grans debraillez payfans de Breffe & d'autres lieux par deçà, prendre des quenouilles pour filer. Les fauvages appellent ce bruvage *caouin*, lequel eftant trouble & efpais comme lie, a prefque gouft de laict aigre : & en ont de rouge & de blanc comme nous avons du vin.

Au furplus, tout ainfi que ces racines & ce gros mil dont i'ay parlé, croiffent en tout temps en leur pays, auffi, quand il leur plaift, font-ils en toute faifon faire de ce bruvage : voire quelquefois en telle quantité que i'en ay veu pour un coup plus de trente de ces

grans vaiſſeaux (leſquels ie vous ay dit tenir chacun plus de ſoixante pintes de Paris), pleins & arrengez en long au milieu de leurs maiſons, où ils ſont touſiours couverts iuſques à ce qu'il faille *caou-iner*.

Mais avant que d'en venir là, ie prie (ſans toutesfois que i'approuve le vice) que, par maniere de preface, il me ſoit permis de dire : Arriere Allemans, Flamans, Lanſquenets, Suiſſes & tous qui faites *carhous* & profeſſions de boire par deçà : car comme vous meſme, apres avoir entendu comment nos Ameriquains s'en acquittent, confeſſerez que vous n'y entendez rien au prix d'eux, auſſi faut il que vous leur cediez en ceſt endroit.

Quand doncques ils ſe mettent apres, & principalement quant avec les ceremonies que nous verrons ailleurs, ils tuent ſolennellement un priſonnier de guerre pour le manger : leur couſtume (du tout contraire à la noſtre en matiere de vin, lequel nous aimons frais & clair) eſtant de boire ce *caou-in* un peu chaut, la premiere choſe que les femmes font eſt un petit feu à l'entour des cannes de terre, où il eſt pour le tiedir. Cela fait, commençant à l'un des bouts à deſcouvrir le premier vaiſſeau, & à remuer & troubler ce bruvage, puiſans puis apres dedans avec de grandes courges parties en deux, dont les unes tiennent environ trois chopines de Paris, ainſi que les hommes en danſant paſſent les uns apres les autres aupres d'elles, leur preſentans & baillans à chacun en la main une de ces grandes gobelles toutes pleines, & elles meſmes en ſervans de ſommeliers, n'oubliant pas de chopiner d'autant : tant les uns que les autres ne faillent point de boire & trouſſer cela tout d'une traite. Mais ſçavez-vous combien de fois? Ce ſera iuſques à tant que les vaiſſeaux, & y en euſt il une

centeine, feront tous vuydes, & qu'il n'y reftera plus une feule goutte de *caou-in* dedans. Et de fait, ie les ay veu, non feulement trois iours & trois nuicts fans ceffer de boire : mais auffi apres qu'ils eftoyent fi faouls & fi yvres qu'ils n'en pouvoyent plus (d'autant que quitter le ieu eut efté pour eftre reputé effeminé & plus que fchelm entre les Allemans) quand ils avoyent rendus leur gorge, c'eftoit à recommencer plus belle que devant.

Et ce qui eft encore plus eftrange & à remarquer entre nos *Toüoupinambaoults* eft, que comme ils ne mangent nullement durant leurs beuveries, auffi quand ils mangent, ils ne boyvent point parmi leur repas : tellement que nous voyans entremefler l'un parmi l'autre, ils trouvoyent noftre façon fort eftrange. Que fi on dit là-deffus ils font doncques comme les chevaux? La refponfe à cela d'un quidam ioyeux de noftre compagnie eftoit que, pour le moins, outre qu'il ne les faut point brider ny mener à la riviere pour boire, encore font-ils hors des dangers de rompre leurs croupieres.

Cependant il faut noter qu'encores qu'ils n'obfervent pas les heures pour difner, fouper ou collationner, comme on fait en ces pays par deça, mefmes qu'ils ne facent point de difficulté, s'ils ont faim, de manger auffi toft à minuict qu'à midi : neantmoins ne mangeant iamais qu'ils n'ayent appetit, on peut dire qu'ils font auffi fobres en leur manger qu'exceffifs en leur boire. Comme auffi quelques uns ont cefte honnefte couftume de fe laver les mains & la bouche avant & apres le repas : ce que toutesfois ie croy qu'ils font pour l'efgard de la bouche, parce qu'autrement ils l'auroyent touiours pafteufes de ces farines faites de racines & de mil, defquelles i'ay dit qu'elles

ufent ordinairement au lieu de pain. Davantage parce que quand ils mangent ils font un merveilleux filence, tellement que s'ils ont quelque chofe à dire, ils le refervent iufques à ce qu'ils ayent achevé : Quand, fuyvant la couftume des François, ils nous oyoyent iafer & caqueter en prenant nos repas, ils s'en favoyent bien moquer.

Ainfi, pour continuer mon propos, tant que ce *caouinage* dure, nos friponniers & galebontemps d'Ameriquains, pour s'efchauffer tant plus la cervelle, chantans, fifflans, s'encourageans & exhortans l'un l'autre de fe porter vaillamment & de prendre force prifonniers quand ils iront en guerre, eftant arrengez comme grues, ne ceffent en cefte forte de danfer & aller & venir parmi la maifon où ils font affemblez, iufques à ce que ce foit fait : c'eft à dire, ainfi que i'ay ia touché, qu'ils ne fortiront iamais de là, tant qu'ils fentiront qu'il y a quelque chofe ès vaiffeaux. Et certainement pour mieux verifier ce que i'ai dit, qu'ils font les premiers & fuperlatifs en matiere d'yvrongnerie, ie croy qu'il y en a tel, qui à fa part, en une feule affemblee avale plus de vingt pots de *caou-in*. Mais fur tout, quant à la maniere que ie les ay depeints au chapitre precedent, ils font emplumaffez, & qu'en ceft equippage ils tuent & mangent un prifonnier de guerre, faifans ainfi les Bacchanales à la façon des anciens Payens, faouls femblablement qu'ils font comme preftres : c'eft lors qu'il les fait bon voir rouiller les yeux en la tefte. Il advient bien neantmoins, que quelques fois voifins avec voifins, eftant affis dans leurs licts de cotton pendus en l'air, boivent d'une façon plus modefte : mais leur couftume eftant telle, que tous les hommes d'un village ou de plufieurs s'affemblent ordinairement pour boire (ce

qu'ils ne font pas pour manger) ces buvettes particulieres fe font peu fouvent entre eux.

Semblablement auffi, foit qu'ils boivent peu ou prou, outre ce que i'ay dit, qu'eux n'engendrans iamais melancolie, ont cefte couftume de s'affembler tous les iours pour danfer et s'eiouir en leurs villages, encor les ieunes hommes à marier ont cela de particulier, qu'avec chacun un de ces grands pennaches qu'ils nomment *Araroye*, lié fur les reins, & quelques fois le *Maraca* en la main, & les fruicts fecs (defquels i'ay parlé cy deffus) fonnans comme coquilles d'efcargots, liez & arrengez à l'entour de leurs iambes, ils ne font prefque autre chofe toutes les nuicts qu'en tel équippage aller & venir, fautans & danfans de maifon en maifon; tellement que les voyant & oyant fi fouvent faire ce meftier, il me reffouvenoit de ceux qu'en certains lieux par de çà on appelle valets de la fefte, lefquels ès temps de leurs vogues & feftes qu'ils font des fainćts & patrons de chacune paroiffe, s'en vont auffi en habits de fols, avec des marottes au poing, & des fonnettes aux iambes, baguenaudans & danfant la Morifque parmi les maifons & les places.

Mais il faut noter en ceft endroict, qu'en toutes les danfes de nos fauvages, soit qu'ils fe fuyvent l'un l'autre, ou, comme ie diray, parlant de leur religion, qu'ils foyent difpofez en rond, que les femmes ny les filles, n'eftant iamais meflees parmi les hommes, fi elles veulent danfer cela fe fera à part elles.

Au refte, avant que finir ce propos de la façon de boire de nos Ameriquains, fur lequel ie fuis à prefent, à fin que chacun fache comme s'ils avoyent du vin à fouhait, ils hauffleroyent gaillardement le gobelet : ie raconteray icy une plaifante hiftoire, & toutesfoy tragique, laquelle un *Mouffacat*, c'eft à dire, bon pere

de famille qui donne à manger aux paſſans, me recita un iour en ſon village.

Nous ſurpriſmes une fois, dit-il en son langage, une caravelle de Peros, c'eſt à dire Portugais (leſquels comme i'ay touché ailleurs, ſont ennemis mortels & irreconciliables de nos *Toüoupinambaoults*) de laquelle apres que nous euſmes aſſommez & mangez tous les hommes qui eſtoyent dedans, ainſi que nous prenions leurs marchandiſes, trouvans parmi icelle de grans *Caramenos* de bois (ainſi nomment-ils les tonneaux & autres vaiſſeaux) pleins de bruvage, les dreſſans & deffonçans par le bout, nous vouluſmes taſter quel il eſtoit. Toutesfois, me diſoit ce vieillard ſauvage, ie ne ſcay de quelle ſorte de *caou-in* ils eſtoyent remplis, & ſi vous en avez de tel en ton pays : mais bien le dirai-ie, qu'apres que nous en euſmes beus tout noſtre ſaoul, nous fuſmes deux ou trois iours tellement aſſommez & endormis, qu'il n'eſtoit pas en noſtre puiſſance de nous pouvoir reſveiller. Ainſi eſtoit vray ſemblable que c'eſtoyent tonneaux pleins de quelque bon vin d'Eſpagne, deſquels les ſauvages ſans y penſer, avoyent fait la feſte de Bacchus, il ne ſe faut pas esbahir, ſi apres que cela leur eut à bon eſcient donné ſur la corne, noſtre homme diſoit qu'ils s'eſtoyent auſſi ſoudainement trouvez prins.

Pour noſtre eſgard, du commencement que nous fuſmes en ce pays-la, penſans eviter la morſilleure, laquelle, comme i'ay nagueres touché, ces femmes ſauvages font en la compoſition de leur *caou-in*, nous pilaſmes des racines d'*Aypi* & de *Maniot* avec du mil, leſquelles (cuidant faire ce bruvage d'une plus honneſte façon) nous fiſmes bouillir enſemble : mais, pour en dire la verité, l'experience nous monſtra qu'ainſi fait il n'eſtoit pas bon : pourtant petit à petit nous

nous accouſtumaſmes d'en boire de l'autre tel qu'il eſtoit, non pas cependant que nous en buſſions ordinairement, car ayans les cannes de ſucre à commandement, les faiſans & laiſſans quelques iours infuſer dans de l'eau, apres qu'à cauſe des chaleurs ordinaires qui ſont là, nous l'avions un peu fait rafrechir : ainſi ſuccree nous la buvions avec grand contentement. Meſmes d'autant que les fontaines & rivieres, belles & claires d'eau douce, ſoit à cauſe de la temperatnre de ce pays-là ſi bonnes (voire diray ſans comparaiſon plus ſaines que celles de par deça) que quoy qu'on en boive à ſouhait, elles ne ſont point de mal : ſans y rien miſtionner, nous en buvions couſtumierement l'eau toute pure. Et à ce propos les ſauvages appellent l'eau douce, *Uh-ete,* & la ſalée *Uh-eeu:* qui eſt une diction, laquelle eux prononçans du goſier comme les Hebreux ſont leurs lettres qu'ils nomment gutturales, nous eſtoit la plus faſcheuſe à proferer entre tous les mots de leur langage.

Finalement parce que ie ne doute point que quelques-uns de ceux qui auront ouy ce que i'ai dict cy deſſus, touchant la maſcheure & tortilleure, tant des racines que du mil, parmi la bouche des femmes ſauvages quand elles compoſent leur bruvage dit *caou-in*, n'ayent eu mal au cœur, & en ayent craché : à fin que ie leur oſte aucunement ce deſgout, ie les prie de ſe reſſouvenir de la façon qu'on tient quand on fait le vin par deçà. Car s'ils conſiderent ſeulement cecy : qu'ès lieux meſmes où croiſſent les bons vins, les vignerons, en temps de vendange, ſe mettent dans les tinnes & dans les cuves eſquelles à beaux pieds, & quelques fois avec leurs ſouliers, ils foulent les raiſins, voire comme i'ai veu, les patrouillent encor ainſi ſur les preſſoirs, ils trouveront qui s'y paſſe beaucoup

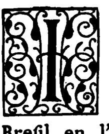
de chofes, lefquelles n'ont guere meilleure grace que cefte maniere de mafchiller, accouftumee aux femmes Ameriquaines. Que fi on dit là deffus, voire, mais le vin en cuvant & bouillant iette toute cefte ordure : ie refpons que noftre *caou-in* fe purge auffi, & partant, quant à ce point, qu'il y a mefme raifon de l'un à l'autre.





CHAPITRE X.

Des animaux, venaisons, gros lezards, ſerpents & autres beſtes monſtrueuſes de l'Amerique.



'ADVERTIRAY en un mot, au commencement de ce chapitre, que pour l'eſgard des animaux à quatre pieds, non ſeulement en general, & ſans exception, il ne s'en trouve pas un ſeul en ceſte terre du Breſil en l'Amerique, qui en tout & par tout ſoit ſemblable aux noſtres : mais qu'auſſi nos *Toüoupinambaoults* n'en nourriſſent que bien rarement de domeſtiques. Pour doncques deſcrire les beſtes ſauvages de leur pays, leſquelles quant au genre ſont nommees par eux *Soo*, ie commenceray par celles qui ſont bonnes à manger. La première & plus commune eſt une qu'ils appellent *Tapirouſſou,* laquelle ayant le poil rougeaſtre, & aſſez long, eſt preſque de la grandeur, groſſeur & forme d'une vache : toutesfois ne portant point de cornes, ayant le col plus court, les aureilles plus longues & pendantes, les iambes plus ſeiches & deliees, le pied non fendu, ains de la propre forme de celuy d'un aſne, on peut dire que participant de l'un & de l'autre elle eſt demie vache & demie aſne. Neantmoins elle differe encore entierement de tous les deux, tant de la queue

qu'elle a fort courte (& notez en ceſt endroit qu'il ſe trouve beaucoup de beſtes en l'Amerique qui n'en ont point du tout) que des dents, leſquelles elle a beaucoup plus trenchantes & aigues : cependant pour cela, n'ayant aucune reſiſtance que la fuite, elle n'eſt nullement dangereuſe. Les ſauvages la tuent, comme pluſieurs autres, à coups de fleſches; ou la prennent à des chauſſes trapes & autres engins qu'ils ſont aſſez induſtrieuſement.

Au reſte, ceſt animal, à cauſe de ſa peau, eſt merveilleuſement eſtimé d'eux : car, quand ils l'eſcorchent, coupans en rond tout le cuir du dos, apres qu'il eſt bien ſec, ils en font des rondelles auſſi grandes que le fond d'un moyen tonneau, leſquelles leur ſervent à ſouſtenir les coups de fleſches de leurs ennemis quand ils vont en guerre. Et de faict, ceſte peau ainſi ſeichee & accouſtree eſt ſi dure, que ie ne crois pas qu'il y ait fleſche, tant rudement deſcochee fuſt-elle, qui la ſceuſt percer. Ie rapportois en France par ſingularité deux de ces targes, mais quant à noſtre retour, la famine nous print ſur mer, apres que tous nos vivres furent faillis, & que les guenons, perroquets & autres animaux que nous apportions de ce pays la nous eurent ſervi de nourriture, encore nous fallut-il manger nos rondelles grillees ſur les charbons, voire, comme ie diray en ſon lieu, tous les autres cuirs & toutes les peaux que nous avions dans noſtre vaiſſeau.

Touchant la chair de ce *Tapirouſſou*, elle a preſque le meſme gouſt q'celle de bœuf : mais quant à la façon de la cuire & appreſter, nos ſauvages, à leur mode, la font ordinairement *boucaner*. Et parce que i'ay ia touché cy devant, & faudra encore que ie reitere ſouvent cy apres ceſte façon de parler *boucaner :*

à fin de ne tenir plus le lecteur en suspens, tout aussi que l'occasion se presente icy maintenant bien à propos, ie veux declarer quelle en est la maniere.

Nos Ameriquains doncques, fichans assez avant dans terre quatre fourches de bois, aussi grosses que le bras, distantes en quarré d'environ trois pieds, & egalement hautes eslevees de deux & demi, mettans sur icelles des bastons à travers, à un pouce ou deux doigts pres l'un de l'autre, font de ceste façon une grande grille de bois, laquelle en leur langage ils appellent *Boucan*. Tellement qu'en ayant plusieurs plantez en leurs maisons, ceux d'entre eux qui ont de la chair, la mettans dessus par pieces, & avec du bois bien sec, qui ne rend pas beaucoup de fumee, faisant un petit feu lent dessous, en la tournant & retournant de demi quart en demi quart d'heure, la laissent ainsi cuire autant de temps qu'il leur plaist. Et mesmes parce que ne sallans pas leurs viandes pour les garder, comme nous faisons par deça, ils n'ont autre moyen de les conserver sinon les faire cuire. S'ils avoyent prins en un iour trente bestes fauves, ou autres telles que nous les descrirons en ce chapitre, à fin d'éviter qu'elles ne s'empuantissent, elles seront incontinent toutes mises par pieces sur le boucan : de maniere qu'ainsi que i'ay dit, les virans & revirans souvent sur iceluy, ils les y laisseront quelques fois plus de vingt-quatre heures, & iusques à ce que le milieu & tout aupres des os soit aussi cuict que le dehors. Ainsi font-ils des poissons, desquels mesmes quand ils ont grande quantité (& nommément de ceux qu'ils appellent *Piraparati*, qui sont francs milets, dont ie parleray encore ailleurs) apres qu'ils sont bien secs, ils en font de la farine. Brief, ces *Boucans* leur servans de salloirs, de crochets et de garde-manger, vous n'iriez guere en

leurs villages que vous ne les viffiez garnis, non feulement de venaifons ou de poiffons, mais auffi le plus fouvent (comme nous verrons cy apres) vous les trouveriez couverts tant de cuiffes, bras, iambes que autres groffes pieces de chair humaine des prifonniers de guerre qu'ils tuent & mangent ordinairement. Voila quant au *Boucan* & *Boucannerie,* c'eft à dire roftifferie de nos Ameriquains : lefquels au refte (fauf la reverence de celuy qui a auftrement efcrit) ne laiffent pas, quand il leur plaift, de faire bouillir leurs viandes.

Or, à fin de pourfuyvre la defcription de leurs animaux, les plus gros qu'ils ayent apres l'afne-vache, dont nous venons de parler, font certaines efpeces, voirement de cerfs & de biches qu'ils appellent *Seouaffous :* mais outre qu'il s'en faut beaucoup qu'ils foyent fi grans que les noftres, & que leurs cornes auffi foyent fans comparaifon plus petites, encore different-ils en cela qu'ils ont le poil auffi grand que celuy des chevres de par deça.

Quant au fanglier de ce pays la, lequel les fauvages nomment *Taiaffou,* combien qu'il foit de forme femblable à ceux de nos forefts, & qu'il ait ainfi le corps, la tefte, les oreilles, iambes & pieds : mefmes auffi les dents fort longues, crochues, pointues, & par conféquent tres dangereufes, tant y a qu'outre qu'il eft beaucoup plus maigre & defcharné, & qu'il a fon grongnement & cri effroyable, encore a-il une auftre difformité eftrange : affavoir naturellement un pertuis fur le dos par où (ainfi q'i'ay dit que le *marfouin* a fur la tefte) il fouffle, refpire & prend vent quand il veut. Et à fin qu'on ne trouve cela fi eftrange, celuy qui a efcrit l'*Hiftoire generale des Indes* dit qu'il y a auffi au pays de Nicaragua, pres du royaume de la

nouvelle Efpagne, des porcs qui ont le nombril fur l'efchine, qui font pour certain de la mefme efpèce que ceux que ie viens de defcrire. Les trois fufdits animaux, affavoir le Tapirouffou, le Seouaffou, & Taiaffou font les plus gros de cefte terre du Brefil.

Paffant donc outre aux autres fauvagines de nos Ameriquains, ils ont une befte rouffe qu'ils nomment *agouti*, de la grandeur d'un cochon d'un mois, laquelle a le pied fourchu, la queüe fort courte, le mufeau & les oreilles prefque comme celles d'un lievre, & eft fort bonne à manger.

D'autres, de deux ou trois efpeces, qu'ils appellent *Tapitis*, tous affez femblables à nos lievres, & quafi de mefme gouft : mais quant au poil, ils l'ont plus rougeaftre.

Ils prennent femblablement par les bois certains rats, gros comme efcurieux & prefque de mefme poil roux, lefquels ont la chair auffi delicate que celle des connils de garenne.

Pag, ou *pague* (car on ne peut pas bien difcerner lequel des deux ils proferent) eft un animal de la grandeur d'un moyen chien braque, a la tefte bigerre & fort mal faite, la chair prefque de mefme gouft que celle de veau : & quant à fa peau, eftant fort belle & tachetee de blanc, gris & noir, fi on en avoit par deça, elle feroit fort riche & bien eftimee en fourreure.

Il s'en voit un autre de la forme d'un putoy, & de poil ainfi grifaftre, lequel les fauvages nomment *Sarigoy* : mais parce qu'il put auffi, eux n'en mangent pas volontiers. Toutesfois nous autres en ayant efcorchez quelques-uns, & cognus que c'eftoit feulement la graiffe qu'ils ont fur les rongnons qui leur rend cefte mauvaife odeur, apres leur avoir oftee, nous ne

laiſſions pas d'en manger : & de fait la chair en eſt tendre & bonne.

Quant au *Tatou* de ceſte terre du Breſil, ceſt animal (comme les heriſſons par deçà) ſans pouvoir courir ſi viſte que pluſieurs autres, ſe traiſne ordinairement par les buiſſons : mais en recompenſe il eſt tellement armé, & tout couvert d'eſcailles ſi fortes & ſi dures, que ie ne croy pas qu'un coup d'eſpee luy fiſt rien : & meſmes quand il eſt eſcorché, les eſcailles iouans & ſe manians avec la peau (de laquelle les ſauvages font de petits coſins qu'ils appellent *Caramemo*), vous diriez, la voyant pliee, que c'eſt un gantelet d'armes : la chair en eſt blanche & d'aſſez bonne ſaveur. Mais quant à ſa forme, qu'il ſoit ſi haut monté ſur ſes quatre iambes que celuy que Belon a repreſenté par portrait à la fin du troiſieme livre de ſes obſervations (lequel toutesfois il nomme *Tatou* du Breſil), ie n'en ay point veu de ſemblable en ce pays là.

Or outre tous les ſuſdits animaux qui ſont les plus communs pour le vivre de nos Ameriquains : encores mangent-ils des crocodiles, qu'ils nomment *Iacaré*, gros comme la cuiſſe de l'homme, & longs à l'avenant : mais tant s'en faut qu'ils ſoyent dangereux, qu'au contraire i'ay veu pluſieurs fois les ſauvages en rapporter tous en vie en leurs maiſons, à l'entour deſquels leurs petits enfans ſe iouoyent ſans qu'ils leur fiſſent nul mal. Neantmoins i'ay ouy dire aux vieillards qu'allans par pays ils ſont quelquefois aſſaillis, & ont fort affaire de ſe deffendre à grans coups de fleſches contre une ſorte de *Iacaré*, grans & monſtrueux : leſquels les apercevans & ſentans venir de loin, ſortent d'entre les roſeaux des lieux aquatiques où ils font leurs repaires.

Et à ce propos, outre ce que Pline & autres recitent de ceux du Nil en Egypte, celuy qui a escrit l'*Histoire generale des Indes,* dit qu'on a tué des crocodiles, en ces pays-là, pres la ville de Panama, qui avoyent plus de cent pieds de long : qui est une chose presque incroyable. I'ay remarqué en ces moyens que i'ay veu, qu'ils ont la gueule fort fendue, les cuisses hautes, la queue non ronde ny pointue, ains plate & desliee par le bout. Mais il faut que ie confesse que ie n'ay point bien pris garde si, ainsi qu'on tient communement, ils remuent la maschoire de dessus.

Nos Ameriquains, au surplus, prennent des lezards qu'ils appellent *Touous,* non pas verds, ainsi que sont les nostres, ains gris & ayans la peau licee, comme nos petites lezardes : mais quoy qu'ils soyent longs de quatre à cinq pieds, gros de mesme, & de forme hideuse à voir, tant y a neantmoins que se tenant ordinairement sur les rivages des fleuves & lieux marescageux comme les grenouilles, aussi ne sont-ils non plus dangereux. Et diray plus, qu'estant escorchez, estripez, nettoyez & bien cuicts (la chair en estant aussi blanche, delicate, tendre & savoureuse que le blanc d'un chapon), c'est l'une des bonnes viandes que i'ay mange en l'Amerique. Vray est que du commencement i'avois cela en horreur, mais apres que i'en eus tasté, en matiere de viandes, ie ne chantois que de lezards.

Semblablement, nos *Toüoupinambaoults* ont certains gros crapaux, lesquels *Boucanez* avec la peau, les tripes & les boyaux leur servent de nourriture. Partant attendu que nos medecins enseignent, & que chacun tient aussi par deça, que la chair, sang & generalement le tout du crapau est mortel, sans

que ie dise autre chose de ceux de ceste terre du Bresil que ce que i'en viens de toucher, le lecteur pourra de là aisément recueillir qu'à cause de la temperature du pays (ou peut-estre pour autre raison que i'ignore) ils ne sont vilains, venimeux ni dangereux comme les nostres.

Ils mangent au semblable des serpens gros comme le bras & longs d'une aune de Paris : & memes i'ay veu les sauvages en traisner & apporter (comme i'ay dit qu'ils font des crocodiles), d'une sorte de riollee de noir & de rouge, lesquels encor tous en vie ils iettoyent au milieu de leurs maisons parmi leurs femmes & enfans qui, au lieu d'en avoir peur, les manioyent à pleines mains. Ils apprestent & font cuire par tronçons ces grosses anguilles terrestres : mais pour en dire ce que i'en sçay, c'est une viande fort fade & douçastre.

Ce n'est pas qu'ils n'ayent d'autres sortes de serpens, & principalement dans les rivieres où il s'en trouve de longs & desliez, aussi verts que porrees, la piqueure desquels est fort venimeuse : mais aussi par le recit suyvant vous pourrez entendre qu'outre ces *Toüous* dont i'ay tantost parlé, il se trouve par les bois une espece d'autres gros lezards qui sont tres dangereux.

Comme donc deux autres François & moy fismes un iour ceste faute de nous mettre en chemin pour visiter le pays sans (selon la coustume) avoir des sauvages pour guides, nous estans esgarez par les bois, ainsi que nous allions le long d'une profonde vallee, entendans le bruit et le trac d'une beste qui venoit à nous, pensans que ce fust quelque sauvage, sans nous en soucier ni laisser d'aller, nous n'en fismes pas autre cas. Mais tout incontinent à dextre, & à environ trente pas de nous, voyant sur le costau un lezard

beaucoup plus gros que le corps d'un homme & long de ſix à ſept pieds, lequel paroiſſant couvert d'eſcailles blanchaſtres, aſpres & raboteuſes comme coquilles d'huiſtres, l'un des pieds devant levé, la teſte hauſſee & les yeux eſtincelans, s'arreſta tout court pour nous regarder. Quoy voyans & n'ayans lors pas un ſeul de nous arquebuſes ni piſtoles, ains ſeulement nos eſpees, & à la maniere des ſauvages, chacun l'arc & les fleſches en la main (armes qui ne nous pouvoyent pas beaucoup ſervir contre ce furieux animal ſi bien armé), craignans neantmoins ſi nous nous enfuyions qu'il ne courruſt plus fort que nous, & que nous ayant attrappez il ne nous engloutiſt & devoraſt : fort eſtonnez que nous fuſmes en nous regardans l'un l'autre, nous demeuraſmes ainſi tous cois en une place. Ainſi apres que ce monſtrueux & eſpouvantable lezard, en ouvrant la gueule, & à cauſe de la grande chaleur qu'il faiſoit (car le ſoleil luiſoit & eſtoit lors environ midi), ſoufflant ſi fort que nous l'entendions bien aiſement, nous eut contemplé pres d'un quart d'heure, ſe retournant tout à coup, & faiſant plus grand bruit & fracaſſement de feuilles & de branches par où il paſſoit, que ne feroit un cerf courant dans une foreſt, il s'enfuit contre mont. Partant nous, qui ayans eu l'une de nos peurs, n'avions garde de courir apres, en louant Dieu qui nous avoit delivrez de ce danger, nous paſſaſmes outre. I'ay penſé depuis, ſuyvant l'opinion de ceux qui diſent que le lezard ſe delecte à la face de l'homme, que ceſtuy la avoit prins auſſi grand plaiſir de nous regarder que nous avions eu peur à le contempler.

Outre plus, il y a en ce pays la une beſte raviſſante que les ſauvages nomment *Ian-ou-are*, laquelle eſt preſque auſſi haute en iambes et legere à courir qu'un

levrier : mais comme elle a de grands poils à l'entour du menton, & la peau fort belle & bigarree comme celle d'une once, auffi en tout le refte luy reffemble-elle bien fort. Les fauvages, non fans caufe, craignent merveilleufement cefte befte : car vivant de proye, comme le lion, fi elle les peut attrapper, elle ne faut point de les tuer, puis les defchirer par pieces & les manger. Et de leur cofté auffi comme ils font cruels & vindicatifs contre toute chofe qui leur nuit, quand ils en peuvent prendre quelques-unes aux chauffes-trapes (ce qu'ils font fouvent) ne leur pouvans pis faire, ils les dardent & meurtriffent à coups de flefches, & les font ainfi longuement languir dans les foffes où elles font tombees, avant que les achever de tuer. Et à fin qu'on entende mieux comment cefte befte les accouftre : un iour que cinq ou fix autres François & moy nous paffions par la grande ifle, les fauvages du lieu nous advertiffans que nous nous donniffions garde du *Ian-ou-are* nous dirent qu'il avoit cefte femaine là mangé trois perfonnes en l'un de leurs villages.

Au furplus, il y a grande abondance de ces petites guenons noires, que les fauvages nomment *Cay*, en cefte terre du Brefil : mais parce qu'il s'en voit affez par deçà, ie n'en feray icy autre defcription. Bien diray-ie toutesfois qu'eftant par les bois en ce pays là, leur naturel eftant tel de ne bouger guère de deffus certains arbres, qui portent un fruict ayant gouffes prefque comme nos groffes febves de quoy elles fe nourriffent, s'y affemblans ordinairement par troupes, & principalement en temps de pluye (ainfi que font quelques fois les chats fur les toits par deçà), c'eft un plaifir de les ouyr crier & mener leurs fabbats fur ces arbres.

Au refte ceft animal n'en portant qu'un d'une ventree, le petit a cefte induftrie de nature, que fitoft qu'il eft hors du ventre, embraffant & tenant ferme le col du pere ou de la mere : s'ils fe voyent pourfuivis des chaffeurs, fautant de branche en branche, ils le fauvent en cefte façon. Tellement qu'à caufe de cela les fauvages n'en pouvans ayfément prendre ni ieunes ni vieilles, ils n'ont autre moyen de les avoir finon qu'à coups de flefches ou de matterats les abbattre de deffus les arbres : d'où tombans eftourdies & quelques fois bien blecees, apres qu'ils les ont gueries & un peu apprivoifees en leurs maifons, ils les changent à quelques marchandifes avec les eftrangers qui voyagent par delà. Ie dis nommement apprivoifees, car du commencement que ces guenons font prifes, elles font fi farouches que mordans les doigts, voire tranfperçant de part en part avec les dents les mains de ceux qui les tiennent, de la douleur qu'on fent on eft contraint à tous coups de les affommer pour leur faire lafcher prinfe.

Il fe trouve auffi en cefte terre du Brefil, un marmot, que les fauvages appellent *Sagouin*, non plus gros qu'un efcurieu, & de femblable poil roux : mais quant à fa figure, ayant le muffle, le col, & le devant & prefque tout le refte ainfi que le Lion : fier qu'il eft de mefme, c'eft le plus ioli petit animal que i'aye veu par delà. Et de fait, s'il eftoit auffi aifé à repaffer la mer qu'eft la guenon, il feroit beaucoup plus eftimé : mais outre qu'il eft fi delicat qu'il ne peut fupporter le branlement du navire fur mer, encor eft-il fi glorieux que pour peu de fafcherie qu'on luy face, il fe laiffe mourir de defpit. Cependant il s'en voit quelques uns par-deça, & croy que c'eft de cefte befte de quoy Marot fait mention, quand introduifant

ſon ſeruiteur Fripelipes parlant à un nommé Sagon qui l'avoit blasme, il dit ainſi,

> Combien que Sagon soit un mot
> Et le nom d'un petit marmot.

Or combien que ie confeſſe (nonobſtant ma curioſité) n'avoir point ſi bien remarque tous les animaux de ceſte terre d'Amerique que ie deſirerois, ſi eſt ce neant moins que pour y mettre fin i'en veux encores deſcrire deux, leſquels ſur tous les autres ſont de forme eſtrange & bigerre.

Le plus gros que les ſauvages appellent *Hay*, eſt de la grandeur d'un gros chien barbet & a la face ainſi que la guenon, approchante de celle de l'homme, le ventre pendant comme celuy d'une truye pleine de cochons, le poil gris enfumé ainſi que laine de mouton noir, la queue fort courte, les iambes velues comme celles d'un ours, & les griffes fort longues.

Et quoy que quand il eſt par les bois il ſoit fort farouche, tant y a qu'eſtans prins il n'eſt pas malaiſé à apprivoiſer. Vray eſt qu'à cauſe de ses griffes nos *Toüoupinambaoults*, touſiours nuds qu'ils ſont, ne prennent pas grand plaiſir de ſe iouer avec luy. Mais au demeurant (choſe qui ſemblera poſſible fabuleuſe) i'ay entendu non ſeulement des ſauvages, mais auſſi des truchemens qui avoyent demeuré long temps en ce pays la, que iamais homme, ni par les champs, ni à la maiſon, ne vid manger ceſt animal : tellement qu'aucuns eſtiment qu'il vit du vent.

L'autre, dont ie veux auſſi parler, lequel les ſauvages nomment *Coati*, eſt de la hauteur d'un grand lievre, a le poil court, poli et tacheté, les oreilles petites, droites & pointues : mais quant à la teſte, outre qu'elle n'eſt gueres groſſe, ayant depuis les yeux un

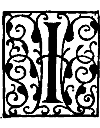
groin long de plus d'un pied, rond comme un baston, & s'estressissant tout à coup, sans qu'il soit plus gros par le haut qu'aupres de la bouche (laquelle aussi il a si petite qu'a peine y mettroit-on le bout du petit doigt) ce museau, di-ie, ressemblant le bourdon ou le chalumeau d'une cornemuse, il n'est pas possible d'en voir un plus bigerre, ni de plus monstrueuse façon. Davantage parce que quand ceste beste est prinse, elle se tient les quatre pieds serrez ensemble, & par ce moyen panche tousiours d'un costé ou d'autre, ou se laisse tomber tout à plat, on ne la sçauroit ni faire tenir debout, ni manger, si ce n'est quelques fourmis, de quoy aussi elle vit ordinairement par les bois. Environ huict mois apres que nous fusmes arrivez en l'isle où se tenoit Villegagnon, les sauvages nous apporterent un de ces *coati*, lequel à cause de la nouvelleté fut autant admiré d'un chacun de nous que vous pouvez penser. Et de faict (comme i'ay dit) estant estrangement defectueux, eu esgard à ceux de nostre Europe, i'ay souvent prié un nommé Iean Gardien, de nostre compagnie, expert en l'art de pourtraiture de contrefaire tant cestuy là que beaucoup d'autres, non seulement rares, mais aussi du tout incongnus par deçà, à quoy neantmoins à mon bien grand regret, il ne se voulut iamais adonner.





CHAPITRE XI

De la varieté des oyseaux de l'Amerique, tous differens des noſtres : enſemble des groſſes chauve-ſouris, abeilles, mousches, mouschillons, & autres vermines eſtranges de ce pays-là.



E commenceray auſſi ce chapitre des oiſeaux (leſquels en general nos *Toüoupinambaoults* appellent *oura*) par ceux qui ſont bons à manger. Et premierement diray, qu'ils ont grande quantité de ces groſſes poules que nous appellons d'Indes, leſquelles eux nomment *Arignan-ouſſou:* comme auſſi depuis que les Portugais ont frequenté ce pays là, ils leur ont donné l'engeance des petites poules communes, qu'ils nomment *Arignan-miri,* deſquelles ils n'avoyent point auparavant. Toutesfois, comme i'ay dit quelque part, encore qu'ils facent caș des blanches pour avoir les plumes, à fin de les teindre en rouge & de s'en parer le corps, tant y a qu'ils ne mangent gueres ni des unes ni des autres. Et meſmes eſtimans entr'eux que les œufs qu'ils nomment *Arignan-ropia,* ſoyent poiſons : quand ils nous en voyoient humer, ils en eſtoyent non ſeulement bien esbahis, mais auſſi, diſoyent-ils, ne pouvans avoir la patience de les laiſſer couver, c'eſt trop grande gourmandiſe à vous, qu'en mangeant un œuf, il faille que vous mangiez une poule. Partant ne tenant gueres plus de conte de

leurs poules que d'oiſeaux ſauvages, les laiſſans pondre où bon leur ſemble, elles amenent le plus ſouvent leurs pouſſins des bois & buiſſons où elles ont couvé: tellement que les femmes ſauvages n'ont pas tant peine d'eſlever les petits d'Indets avec des moyeufs d'œufs qu'on en a par deçà. Et de faict, les poules multiplient de telle façon en ce pays là, qu'il y a de tels endroits & tels villages, des moins frequentez par les eſtrangers, où pour un couſteau de là valeur d'un carolus, on aura une poule d'Inde, & pour un de deux liards, ou pour cinq ou ſix haims à peſcher, trois ou quatre des petites communes.

Or avec ces deux ſortes de poulailles nos ſauvages nourriſſent domeſtiquement des cannes d'Indes, qu'ils appellent *Upec,* mais parce que nos pauvres *Toüoupinambaoults* ont ceſte folle opinion enracinee en la cervelle, que s'ils mangeoyent de ceſt animal qui marche ſi peſamment, cela les empeſcheroit de courir quand ils ſeroyent chaſſez & pourſuyvis de leurs ennemis, il ſera bien habile qui leur en fera taſter : s'abſtenans, pour meſme cauſe, de toutes beſtes qui vont lentement, & meſmes des poiſſons, comme les rayes & autres qui ne nagent pas viſte.

Quant aux oyſeaux ſauvages, il s'en prend par les bois de gros comme chappons, et de trois ſortes, que les Breſiliens nomment *Iacoutin*, *Iacoupen* & *Iacououaſſou,* leſquels ont tous le plumage noir & gris : mais quant à leur gouſt comme ie croy que ce ſont eſpeces de faiſans, auſſi puis-ie aſſeurer qu'il n'eſt pas poſſible de manger de meilleures viandes que ces Iacous.

Ils en ont encore de deux ſortes d'excellens qu'ils appellent *Mouton*, leſquels ſont auſſi gros que paons, & de meſme plumage que les ſuſdits : toutesfois ceux-ci ſont rares & s'en trouve peu.

Mocacoüa & *Ynambou-ouassou* sont deux especes de perdrix aussi grosses que nos oyes, & ont mesme goust que les precedens.

Comme aussi les trois suivans sont : assavoi *Ynamboumiri*, de mesme grandeur que nos perdrix : *Pegassou* de la grosseur d'un ramier, & *paicacu* comme une tourterelle.

Ainsi pour abreger, laissant à parler de gibier qui se trouve en grande abondance, tant par les bois que sur les rivages de la mer, marets & fleuves d'eau douce, ie viendray aux oyseaux lesquels ne sont pas si communs à manger en ceste terre du Bresil. Entre autres, il y en a deux de mesme grandeur, ou peu s'en faut, assavoir plus gros qu'un corbeau, lesquels ainsi que presque tous les oyseaux de l'Amerique, ont les pieds & becs crochus comme les perroquets, au nombre desquels on les pourroit mettre. Mais quant au plumage (comme vous mesme iugerez apres l'avoir entendu) ne croyans pas qu'en tout le monde universel il se puisse trouver oyseaux de plus esmerveillable beauté, aussi en les considerant y a il bien de quoy, non pas magnifier nature comme font les prophanes, mais l'excellent & admirable createur d'iceux.

Pour donc en faire la preuve, le premier que les sauvages appellent *Arat*, ayant les plumes des ailes & celles de la queüe, qu'il a longues de pied et demi, moitié aussi rouges que fine escarlate, & l'autre moitié (la tige au milieu de chaque plume separant tousiours les couleurs opposites des deux costez) de couleur celeste aussi estincelante que le plus fin escarlatin qui se puisse voir, & au surplus tout le reste du corps azuré : quand cest oyseau est au soleil, où il se tient ordinairement, il n'y a œil qui se puisse lasser de le regarder.

L'autre nommé *Canidé*, ayant tout le plumage ſous le ventre & à l'entour du col auſſi iaune que fin or: le deſſus du dos, les aiſles & la queüe, d'un bleu ſi naif qu'il n'eſt pas poſſible de plus, eſtant advis qu'il ſoit veſtu d'une toile d'or par deſſus, & emmantelé de damas violet figuré par deſſus, on eſt ravi de telle beauté.

Les ſauvages en leurs chanſons, font communément mention de ce dernier, diſans & repetans ſouvent en ceſte facon : *Canidé-ioune, canidé-ioune heuraouech:* c'eſt à dire, un oyſeau iaune, un oyſeau iaune, etc., car *ioune* ou *ioup* veut dire iaune en leur langage. Et au ſurplus, combien que ces deux oyſeaux ne ſoyent pas domeſtiques, eſtant neantmoins plus couſtumierement ſur les grands arbres au milieu des villages que parmi les bois, nos *Toüoupinambaoults* les plumans ſoigneuſement trois ou quatre fois l'année, font (comme i'ay dit ailleurs) fort proprement des robes, bonnets, bracelets, garnitures d'espees de bois & autres choſes de ces belles plumes, dont ils ſe parent le corps. I'avois apporté en France beaucoup de tels pennaches : & ſurtout de ces grandes queües que i'ay dit eſtre ſi bien naturellement diverſifiees de rouge & de couleur celeſte : mais à mon retour paſſant à Paris, un quidam de chez le Roy, auquel ie les monſtray, ne ceſſa iamais que par importunité il ne les euſt de moy.

Quant aux perroquets il s'en trouve de trois ou quatre ſortes en ceſte terre du Breſil : mais quant aux plus gros & plus beaux, que les ſauvages appellent *Aiourous*, leſquels ont la teſte riolee de iaune, rouge & violet, le bout des aiſles incarnat, la queüe longue & iaune, & tout le reſte du corps vert, il ne s'en repaſſe pas beaucoup par deçà : & toutesfois outre la

beauté du plumage, quand ils ſont apprins, ce ſont ceux qui parlent le mieux, & par conſequent où il y auroit plus de plaiſir, & de faict un truchement me fit preſent d'un de ceſte ſorte, qu'il avait gardé trois ans, lequel proferoit ſi bien tant le ſauvage que le François, qu'en ne le voyant pas, vous n'euſſiez ſceu diſcerner ſa voix de celle d'un homme.

Mais c'eſtoit bien encor plus grande merveille d'un perroquet de ceſte eſpece, lequel une femme ſauvage avoit apprins en un village à deux lieues de noſtre iſle : car comme ſi ceſt oyſeau euſt eu entendement pour comprendre & diſtinguer ce que celle qui l'avoit nourri luy diſoit : quand nous paſſions par là elle nous diſoit en ſon langage, me voulez-vous donner un peigne ou un miroir, & ie feray tout maintenant en voſtre preſence chanter & danſer mon perroquet? Si là deſſus, pour en avoir le paſſe temps, nous luy baillions ce qu'elle demandoit, incontinent qu'elle avoit parlé à ceſt oyſeau, non ſeulement il ſe prenoit à ſauteler ſur la perche où il eſtoit, mais auſſi à cauſer, ſiffler et contrefaire les ſauvages quand ils vont en guerre, d'une façon incroyable : bref, quand bon ſembloit à ſa maiſtreſſe de luy dire, chante, il chantoit, & danſe, il danſoit. Que ſi au contraire il ne luy plaiſoit pas, & qu'on ne luy euſt rien voulu donner, ſi toſt qu'elle avoit dit un peu rudement à ceſt oyſeau, *augé,* c'eſt à dire ceſſe, ſe tenant tout coy ſans ſonner mot, quelque choſe que nous luy euſſions peu dire, il n'eſtoit pas lors en noſtre puiſſance de luy faire remuer pieds ni langue. Partant penſez que ſi les anciens Romains, leſquels, comme dit Pline, furent ſi ſages que de faire non ſeulement des funerailles ſomptueuſes au corbeau qui les ſaluoit nom par nom dans leur palais, mais auſſi firent perdre la

vie à celuy qui l'avoit tué, euſſent eu un perroquet ſi bien appris, comment ils en euſſent fait cas. Auſſi ceſte femme ſauvage l'appeloit ſon *Cherimbané*, c'eſt à dire, choſe que i'aime bien, le tenoit ſi cher que quand nous le luy demandions à vendre, & que c'eſt qu'elle en vouloit, elle reſpondoit par moquerie, *Mocaouaſſou*, c'eſt à dire une artillerie : tellement que nous ne le ſceuſmes iamais avoir d'elle.

La ſeconde eſpece de perroquets appelez *Marganaʒ* par les ſauvages, qui ſont de ceux qu'on apporte & qu'on voit plus communément en France, n'eſt pas en grande eſtime entre eux : & de faict les ayans par-delà en auſſi grande abondance que nous avons ici les pigeons, quoy que la chair en ſoit un peu dure, neantmoins parcequ'elle a le gouſt de la perdrix, nous en mangions ſouvent & tant qu'il nous plaiſoit.

La troiſieme ſorte de perroquets, nommez *Toüs* par les ſauvages, & par les mariniers de Normandie *moiſſons*, ne ſont pas plus gros qu'eſtourneaux : mais quant au plumage, excepté la queüe qu'ils ont fort longue & entremeſlee de iaune, ils ont le corps auſſi entierement vert que porree.

Au reſte, avant que finir ce propos des perroquets, me reſſouvenant de ce que quelqu'un dit en ſa coſmographie, qu'à fin que les ſerpens ne mangent leurs œufs ils font leurs nids pendus à une branche d'arbre, ie diray, en paſſant, qu'ayant veu le contraire en ceux de la terre du Breſil, qui les font tous en des creux d'arbres, en rond & aſſez durs, i'eſtime que ç'a eſté une faribole et conte fait à plaiſir à l'auteur de ce livre.

Les autres oyſeaux du pays de nos Ameriquains ſont, en premier lieu, celuy qu'ils appellent *Toucan* (dont à autre propos i'ay fait mention ci-deſſus) lequel

eſt de la groſſeur d'un ramier, & a tout le plumage, excepté le poictral, auſſi noir qu'une corneille. Mais ce poictral (comme i'ay auſſi dit ailleurs) eſtant l'environ quatre doigts de longueur & trois de largeur, plus iaune que ſaffran, & bordé de rouge par le bas : eſcorché qu'il eſt par les ſauvages, outre qu'il leur ſert, tant pour s'en couvrir et parer les ioües qu'autres parties du corps, encore parce qu'ils en portent ordinairement quand ils danſent, & pour ceſte cauſe le nomment *Toucantabouracé*, c'eſt à dire plume pour danſer, ils en font plus d'eſtime. Toutesfois, en ayans grande quantité, ils ne font point de difficulté d'en bailler & changer à la marchandiſe que les François & Portugois qui trafiquent par delà leur portent.

Outre plus, ceſt oyſeau *Toucan* ayant le bec plus long que tout le corps, & gros en proportion, ſans luy parangonner ni oppoſer celuy de grue, qui n'eſt rien en comparaiſon, il le faut tenir non ſeulement pour le bec des becs, mais auſſi pour le plus prodigieux & monſtrueux qui ſe puiſſe trouver entre tous les oyſeaux de l'univers. Tellement que ce n'eſt point ſans raiſon que Belon, en ayant recouvré un, l'a par ſingularité fait pourtraire à la fin de ſon troiſieme livre des oyſeaux : car combien qu'il ne le nomme point, ſi eſt-ce ſans doute que ce qui eſt là repreſenté ſe doit entendre du bec de noſtre *Toucan*.

Il y en a un d'autre eſpece en ceſte terre du Breſil, lequel eſt de la groſſeur d'un merle, & ainſi noir, fors la poitrine qu'il a rouge comme ſang de bœuf : laquelle les ſauvages eſcòrchent comme la precedent, & appellent ceſt oyſeau *Panon*.

Un autre de la groſſeur d'une grive qu'ils nomment *Quiampian*, lequel ſans rien excepter a le plumage auſſi entierement rouge que eſcarlate.

Mais pour une ſinguliere merveille, & chef-d'œuvre de petiteſſe, il n'en faut pas omettre un que les ſauvages nomment *Gonambuch*, de plumage blanchaſtre & luiſant, lequel combien qu'il n'ait pas le corps plus gros qu'un frelon ou qu'un cerf-volant, triomphe neantmoins de chanter : tellement que ce tres petit oyſelet, ne bougeant gueres de deſſus ce gros mil que nos Ameriquains appellent *Avati*, ou ſur autres grandes herbes, ayant le bec & le goſier touſiours ouverts, ſi on ne l'oyoit & voyoit par experience, on ne croiroit iamais que d'un ſi petit corps il peuſt ſortir un chant ſi franc & ſi haut, voire diray ſi clair & ſi net qu'il ne doit rien au roſſignol.

Au ſurplus, parce que ie ne pourrois pas ſpécifier par le menu tous les oyſeaux qu'on voit en ceſte terre du Breſil, leſquels non ſeulement different en eſpeces à ceux de noſtre Europe, mais auſſi ſont d'autres varietez de couleurs, comme rouge, incarnat, violet, blanc, cendré, diapré de pourpre & autres : pour la fin i'en deſcriray un que les ſauvages (pour la cauſe que ie diray) ont en telle recommandation que non ſeulement ils feroyent bien marris de luy mal faire, mais auſſi s'ils ſçavoyent que quelqu'un en euſt tué de ceſte eſpece, ie croy qu'ils l'en feroyent repentir.

Ceſt oyſeau n'eſt pas plus gros qu'un pigeon, & de plumage gris cendré : mais au reſte le myſtere que ie veux toucher eſt qu'ayant la voix penetrante & encore plus piteuſe que celle du chat-huant : nos pauvres *Toüoupinambaoults* l'entendant auſſi crier plus ſouvent de nuict que de iour ont ceſte reſverie imprimee en leur cerveau, que leurs parens & amis treſpaſſez en ſigne de bonne adventure, & ſurtout pour les accourager à ſe porter vaillamment en guerre contre leurs ennemis, leur envoyent ces oyſeaux : ils croyent fer-

mement s'ils obſervent ce qui leur eſt ſignifié par ces augures que non ſeulement ils vaincront leurs ennemis en ce monde, mais, qui plus eſt, quand ils ſeront morts, que leurs ames ne faudront point d'aller trouver leurs predeceſſeurs derriere les montagnes pour danſer avec eux.

Ie couchay une fois en un village, appelé *Upec* par les François, où ſur le ſoir, oyant ainſi piteuſement chanter ces oyſeaux & voyant ces pauvres ſauvages ſi attentifs à les escouter, & ſachant auſſi la raiſon pourquoy, ie leur voulus remonſtrer leur folie : mais ainſi qu'en parlant à eux, ie me prins un peu à rire contre un François qui eſtoit avec moy, il y eut un vieillard qui aſſez rudement me dit : « Tais-toy & ne nous empeſche point d'ouyr les bonnes nouvelles que nos grans peres nous annoncent à preſent : car quand nous entendons ces oyſeaux, nous ſommes tous reſiouis, & recevons nouvelle force. » Partant ſans rien repliquer (car c'euſt eſté peine perdue), me reſſouvenant de ceux qui tiennent & enſeignent que les ames des treſpaſſez retournans de Purgatoire les viennent auſſi advertir de leur devoir, ie penſay que ce que font nos pauvres aveugles Ameriquains eſt encor plus ſupportable en ceſt endroit : car comme ie diray parlant de leur religion, combien qu'ils confeſſent l'immortalité des ames, tant y a neantmoins qu'ils n'en ſont pas là logez, de croire qu'apres qu'elles ſont ſeparées du corps elles reviennent, ains ſeulement diſent que ces oyſeaux ſont leurs meſſagers. Voilà ce que i'avois à dire touchant les oyſeaux de l'Amerique.

Il y a toutesfois encores des chauves ſouris en ce pays là preſque auſſi grandes que nos choucas, leſquelles entrans ordinairement la nuict dans les maiſons, ſi elles trouvent quelqu'un qui dorme les pieds deſ-

couverts, s'adreſſant touſiours principalement au gros orteil, elles ne faudront point d'en ſuccer le ſang: voire en tireront quelquefois plus d'un pot ſans qu'on en ſente rien. Tellement que quand on eſt reſveillé le matin, on eſt tout esbahi de voir le lict de cotton & la place aupres toute ſanglante : dequoy cependant les ſauvages s'appercevans, ſoit que cela advienne à un de leur nation ou à un eſtranger, ils ne s'en font que rire. Et de fait, moy-meſme ayant eſté quelquefois ainſi ſurprins, outre la mocquerie que i'en recevois, encore y avoit-il que ceſte extremité tendre au bout du gros orteil eſtant offensee (combien que la douleur ne fuſt pas grande), ie ne pouvois de deux ou trois iours me chauſſer qu'à peine. Ceux de Cumana, coſté de terre environ dix degrez au deçà de l'Équinoctial, ſont pareillement moleſtez de ces grandes & meſchantes chauves ſouris : auquel propos celuy qui a eſcrit l'*Hiſtoire generale des Indes* fait un plaiſant conte. « Il y avoit, dit-il, à Saint-Foy de Ciribici, un ſerviteur de moine qui avoit la pleureſie, duquel n'ayant peu trouver la veine pour le ſeigner, eſtant laiſſé pour mort, il vint de nuict une chauve ſouris, laquelle le mordit pres du talon qu'elle trouva deſcouvert, d'où elle tira tant de ſang que non ſeulement elle s'en ſaoula, mais auſſi laiſſant la veine ouverte, il en ſaillit autant de ſang qu'il eſtoit beſoin pour remettre le patient en ſanté. » Surquoy i'adiouſte, avec l'hiſtorien, que ce fuſt un plaiſant & gracieux chirurgien pour le pauvre malade. Tellement que nonobſtant la nuiſance que i'ay dit qu'on reçoit de ces grandes chauves ſouris de l'Amerique, ſi eſt-ce que ce dernier exemple monſtre qu'il s'en faut beaucoup qu'elles ſoyent ſi dangereuſes qu'eſtoyent ces oyſeaux malencontreux, nommez par les Grecs Striges, leſquels, comme dit

Ovide, *Fastes,* liv. 6, ſuccoyent le ſang des enfans au berceau : à cauſe de quoy ce nom a eſté depuis donné aux ſorciers.

Quant aux abeilles de l'Amerique, n'eſtant pas ſemblables à celles de par deçà, ains reſſemblans mieux aux petites mouſches noires que nous avons en eſté, principalement au temps des raiſins, elles font leur miel & leur cire par les bois dans des creux d'arbre, eſquels les ſauvages ſçavent bien amaſſer l'un & l'autre. De façon que meſlez encores enſemble, appelans cela *Yra-Yetic,* car *Yra* eſt le miel & *Yetic* la cire, apres qu'ils les ont ſeparez, ils mangent le miel comme nous faiſons par deçà : & quant à la cire, laquelle eſt preſque auſſi noire que poix, ils la ſerrent en rouleaux gros comme le bras. Non pas toutesfois qu'ils en facent ny torches ny chandelles : car n'uſans point la nuict d'autre lumiere que de certains bois qui rend la flamme fort claire, ils ſe ſervent principalement de ceſte cire à eſtouper les groſſes cannes de bois où ils tiennent leurs plumaſſeries, à fin de les conſerver contre une certaine eſpece de papillons, leſquels autrement les gaſteroyent.

Et à fin auſſi que, tout d'un fil, ie deſcrive ces beſtioles, leſquelles ſont appelees par les ſauvages *Aravers,* n'eſtans pas plus groſſes que nos grillets, meſmes ſortans ainſi la nuict par troupes aupres du feu, ſi elles trouvent quelque choſe, elles ne faudront point de le ronger. Mais principalement outre ce qu'elles ſe iettoyent de telle façon ſur les collets & ſouliers de maroquins, que mangeans tout le deſſus, ceux qui en avoyent, les trouvoyent le matin à leur lever tous blancs & effleurez : encores y avoit-il cela, que ſi le ſoir nous laiſſions quelques poules ou autres volailles cuictes & mal ſerrees, ces *Aravers* les rongeans iuſ-

ques aux os, nous nous pouvions bien attendre de trouver le lendemain des anatomies.

Les fauvages font auffi perfecutez en leurs perfonnes d'une autre petite verminette qu'ils nomment *Tou :* laquelle fe trouvant parmi la terre, n'eft pas du commencement, fi groffe qu'une petite puce, mais neantmoins fe fichant, nommément fous les ongles des pieds & des mains, où tout foudain, ainfi qu'un ciron, elle y engendre une demanjaifon, fi on n'eft bien soigneux de la tirer. Se fourrant toufiours plus avant, elle deviendra dans peu de temps auffi groffe qu'un petit poix, tellement qu'on ne la pourra arracher qu'avec grande douleur. Et ne le fentent pas feulement les fauvages qui vont tous nuds & tous defchaux, attaints & moleftez de cela, mais auffi nous autres François, quelque bien veftus & chauffez que nous fuffions, avions tant d'affaire de nous garder, que pour ma part (quelque foigneux que ie fuffe d'y regarder fouvent) on m'en a tiré de divers endroits plus de vingt pour un iour. Bref i'ay veu perfonnages pareffeux d'y prendre garde eftre tellement endommagez de ces tignes-puces, que non feulement ils en avoyent les mains, pieds & orteils gaftés, mais mefme fous les aiffelles & autres parties tendres, ils eftoyent tous couverts de petites boffettes comme verrues provenantes de cela. Auffi croy-ie pour certain que c'eft cefte petite beftiole que l'hiftorien des Indes occidentales appelle *Nigua :* laquelle femblablement, comme il dit, fe trouve en l'Ifle Efpagnolle, car voici ce qu'il en a efcrit : « La *Nigua* eft comme une petite puce qui faute : elle ayme fort la poudre : elle ne mord point finon ès pieds où elle fe fourre entre la peau & la chair, & auffitoft elle iette des lentilles en plus grande quantité qu'on n'eftimeroit, attendu fa

petiteſſe : leſquelles en engendrent d'autres, & ſi on les y laiſſe ſans y mettre ordre, elles multiplient tant qu'on ne les peut chaſſer, ny remedier qu'avec le feu ou le fer : mais ſi on les oſte de bonne heure, elles font peu de mal. Aucuns Eſpagnols (adiouſte-il) en ont perdu les doigts des pieds, autres les pieds entiers. »

Or, pour y remedier, nos Ameriquains ſe frottent tant les bouts des orteils qu'autres parties où elles ſe veulent nicher, d'une huile rougeaſtre & eſpaiſſe, faite d'un fruict qu'ils nomment *Couroq,* lequel eſt preſque comme une chaſtaigne en l'eſcorce : ce qu'auſſi nous faiſions eſtans par delà. Et diray plus, que ceſt onguent eſt ſi ſouverain pour guerir les playes, caſſures & autres douleurs qui ſurviennent au corps humain, que nos ſauvages cognoiſſans ſa vertu, le tiennent auſſi precieux que font aucuns par deçà, ce qu'ils appellent la ſaincte huile. Auſſi le barbier du navire où nous repaſſaſmes en France, l'ayant experimentée en pluſieurs ſortes en apporta dix ou douze grans pots pleins : & autant de graiſſe humaine qu'il avoit recueillie quand les ſauvages cuiſoyent & roſtiſſoyent leurs priſonniers de guerre, à la façon que ie diray en ſon lieu.

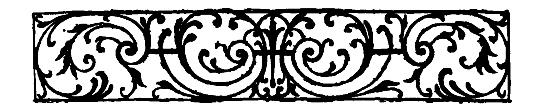
Davantage, l'air de ceſte terre du Breſil produit encore une ſorte de petits mouschillons que les habitants d'icelles nomment *Yetin,* leſquels piquent ſi vivement, voire à travers de legers habillemens, qu'on diroit que ce ſont pointes d'eſguilles. Partant vous pouvez penſer quel paſſe-temps c'eſt de voir nos ſauvages tous nuds en eſtre pourſuyvis : car claquans des mains ſur leurs feſſes, cuiſſes, eſpaules, bras, & ſur tout leur corps, vous diriez lors que ce ſont chartiers ſinglans les chevaux avec leurs fouets.

I'adioufteray encores qu'en remuant la terre & deffous les pierres, en noftre contrée du Brefil, on trouve des fcorpions, lefquels, combien qu'ils foyent beaucoup plus petits que ceux qu'on voit en Provence, neantmoins pour cela ne laiffent pas, comme ie l'ay experimenté, d'avoir leurs pointures venimeufes & mortelles. Comme ainfi foit doncques que ceft animal cerche les chofes nettes, advint qu'apres que i'eus un iour fait blanchir mon lict de cotton, l'ayant repandu en l'air, à la façon des fauvages, il y eut un fcorpion qui, s'eftant caché dans le repli, ainfi que ie me voulus coucher, & fans que ie le viffe, me picqua au grand doigt de la main gauche, laquelle fut fi foudainement enflée (que fi en diligence ie n'euffe eu recours à l'un de nos apothicaires, lequel en tenant de morts dans une phiole, avec de l'huile, m'en appliqua un fur le doigt), il n'y a point de doute que le venin ne fe fuft incontinent efpanché par tout le corps. Et de fait, nonobftant ce remede, lequel neantmoins on eftime le plus fouverain à ce mal, la contagion fut fi grande que ie demeuray l'efpace de vingt-quatre heures en telle detreffe que, de la vehemence de la douleur, ie ne me pouvois contenir. Les fauvages auffi eftans piquez de ces fcorpions, s'ils les peuvent prendre, ufent de la mefme recepte, affavoir de les tuer & efcacher foudain fur la partie offenfee. Et au furplus, comme i'ay dit quelque part, qu'ils font fort vindicatifs, voire forcenez contre toutes chofes qui leur nuifent, mefmes s'ils s'aheurtent du pied contre une pierre, ainfi que chiens enragez ils la mordront à belles dents : auffi recerchans à toutes reftes les beftes qui les endommagent, ils en defpeuplent leur pays tant qu'ils peuvent. Finalement il y a des cancres terreftres, appellés *Ouffa* par les *Toüoupinambaoults*,

lesquels se levans en troupes comme grosses sauterelles sur les rivages de la mer & autres lieux un peu mares-cageux, sitost qu'on arrive en ces endroits-là, vous les voyez fuir de costé & se sauver de vitesse dans les trous qu'ils ont ès palis & racines d'arbres, d'où malaisé-ment on se peut tirer sans avoir les doigts bien pincez de leurs grans pieds tortus, encores qu'on puisse aller à sec iusques sur les pertuis qu'on voit tout à descou-vert par dessus. Au reste, ils sont beaucoup plus maigres que les cancres marins : mesmes outre qu'ils n'ont guere de chair, encores parce qu'ils sentent comme vous diriez les racines de chevre, ils ne sont gueres bons à manger.

FIN DU TOME PREMIER.





NOTES

Préface de l'éditeur. — Page 1, ligne 2. — La Margelle eſt dans le département de la Côte-d'Or, canton de Saint-Seine.

Page 3, ligne 1. — SENEBIER, *Hiſtoire littéraire de Genève,* t. II, p. 28.

Page 4, ligne 24. — L'original de cette lettre, dont on pourra lire une copie dans la préface de l'ouvrage de Léry, eſt conſervé à la Bibliothèque de Genève. Un annotateur anonyme a marqué le nom de Villegagnon par les mots : *Rex Americæ.*

Page 6, ligne 3. — Voir CRESPIN, *Histoire des martyrs.* Édit. 1619. Genève, 1re partie, p. 432-438. 2e partie, p. 452-457.

— Ligne 8, voir chapitre XXII.

Page 7, ligne 2. — Voir LE LABOUREUR, *Additions aux Mémoires de Caſtelnau.* T. II, liv. II.

— Ligne 20. — Voir PASQUIER, *Recherches de la France.* T. II, p. 99.

Page 11, ligne 26. — Voir LÉRY, *Relation du ſiége de Sancerre,* § 13.

Page 12, ligne 6. — Blet, canton de Nérondes, arrondiſſement de Saint-Amand, département du Cher.

— Ligne 13. — Relation du ſiége. Elle est intitulée : *Hiſtoire mémorable de la ville de Sancerre, contenant les entreprinſes, ſiége, approches, bateries, aſſeaux & autres efforts des aſſiegeans; le catalogue des morts & bleſſez, le tout fidèlement recueilli sur le lieu,* par

I. de Léry. 1574. Petit in-8, 253 pages. Réimprimé, mais par fragments & avec beaucoup d'incorrections, dans les *Archives curieuſes de l'Hiſtoire de France*, par Cimber et Danjov.

Nouvelle édition en 1842. Bourges. Vermeil, in-8, 170 pages.

Traduction latine : *De ſacro Cæſaris, quod Sancerrum vocant, obſidione, fame, ditione hiſtoria.* Heidelbergæ. 1576. Petit in-8°, 50 pages. Apud. Joannem Mareſchallum.

— Ligne 19. — *Diſcours du ſiége tenu devant la Charité l'an* 1577. Paris. De Laſtre, 1577. — Orléans. Hotot, 1577. Petit in-8.

Ligne 26. — Il mourut en 1611. Sur la biographie de Léry, conſulter : Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne;* le Père Lelong, *Bibliothèque hiſtorique de la France;* Bayle, *Dictionnaire,* article Léry; Senebier, *Hiſtoire littéraire de Genève;* Haag, *la France proteſtante,* article Léry; Poupard, *Hiſtoire de Sancerre;* Barbier, *Dictionnaire des Anonymes;* Duverdier et Lacroix du Maine; Muteau, *Galerie bourguignonne.*

Dédicace de Léry. — Page 19, titre. — François de Coligny, fils de l'amiral Gaſpard de Coligny, né le 28 avril 1557, mort en 1591. Échappé au maſſacre de la Saint-Barthélemy, il ſe réfugia d'abord à Genève, puis à Bâle. Il rentra enſuite en France et fut un des principaux membres du parti des politiques. Il ſe rallia plus tard à Henri IV, qui le récompenſa de ſa fidélité par le gouvernement du Rouergue et les places lucratives de colonel général de l'infanterie et d'amiral de Guyenne.

— Ligne 1. — Il s'agit de l'amiral Gaſpard de Coligny.

Page 2, ligne 19. — Léry reviendra, à pluſieurs repriſes, dans le cours de l'ouvrage, ſur cette affirmation. Cf. chapitre XXI. Les écrivains bréſiliens en conviennent eux-mêmes. Cf. Varnhagen. *Hiſtoria geral do Braſil.* T. I, p. 230.

— Ligne 30. — Nicolas Durand de Villegagnon, commandant en chef de l'expédition françaiſe au Bréſil. Sur la biographie de cet aventureux capitaine, les renſeignements abondent, mais ils ſont diſſéminés. Nous les indiquerons au fur et à meſure dans ces notes. Voir Gaffarel, *Histoire du Brésil français au* XVIe *siècle.*

Page 3, ligne 17. — Thevet, d'Angoulême, coſmographe du roi Henry II, compagnon de Villegagnon au Bréſil et ſon ardent défenſeur contre les attaques du parti proteſtant. Il compoſa deux ouvrages, en 1558, *les Singularitez de la France antarctique,* et en 1575, *la Coſmographie univerſelle,* auxquels nous ferons de nom-

breux emprunts & dans lesquels il ne tarit pas en invectives contre l'*Hiſtoire du voyage au Bréſil* de Léry.

— Ligne 22. — Thevet. *Coſmographie univerſelle*, p. 638 : « Du règne du roy Charles neuviesme, il eut une meslange si mal sortable, qu'il affligea l'estat du royaume, qui diminua envers tous sa premiere authorité. »

— Ligne 34. — Léry avait été assiégé à Sancerre et y avait souffert toutes les horreurs de la famine du 13 février au 14 août 1573. Cf. son *Hiſtoire mémorable de la ville de Sancerre, contenant les entreprinſes, ſieges, approches*, &c. 1574.

Page 4, ligne 15. — Louise de Coligny, fille de l'amiral Gaspard, avait épousé en 1571 Charles de Teligny, gentilhomme protestant « si accompli, d'après Brantôme, en lettres & en armes que peu de sa volée y a-t-il qui l'ont surpassé. » Il fut une des premières victimes de la Saint-Barthélemy. Sa veuve se remaria avec Guillaume de Nassau, prince d'Orange.

Hommages poétiques.

Page 5, 2e pièce. — Melet, pasteur protestant, collègue de Léry à la Charité au moment de la Saint-Barthélemy.

Page 7. — La pièce grecque est d'Isaac Casaubon, théologien calviniste & savant critique, né à Genève le 8 février 1559, mort à Londres le 1er juillet 1614. — Cette pièce & les trois suivantes sont insérées dans la traduction latine. Édit. Debry, p. 137. In-8.

Préface de Léry. — Page 11, ligne 19. — En 1563, Léry était à Genève depuis la paix de 1562. Il ne revint en France qu'en 1564, époque à laquelle il desservit le temple protestant de Nevers.

Page 12, ligne 10. — Léry se trouvait dans cette ville en 1572. Lors de la Saint-Barthélemy, vingt-deux de ses ouailles furent égorgées à ses côtés. Il réussit à s'échapper & trouva un refuge à Sancerre.

— Ligne 32. — Allusion à la préface des *Singularités de la France antarctique* (édition de 1878), d'après laquelle « Ambroise de la Porte, homme studieux & bien entendu en la langue françoise, avoit pris l'entiere charge du present livre. »

— Ligne 34. — Fumée (Martin), traducteur de l'ouvrage de Gomara : *Hiſtoire générale des Indes occidentales & Terres-Neuves*. Paris, 1578. In-8.

Page 14, ligne 32. — THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 925.

Page 15, ligne 31. — THEVET. *Les Singularités de la France antarctique*, chapitres XXIV, XXV, LX.

Page 16, ligne 6. — Thevet n'était cependant pas dans son tort, si du moins on en croit un passage de son *Histoire*, manuscrite, *de deux voyages par luy faicts aux Indes australes & occidentales*. (Bibliot. nat. fonds Saint-Germain français n° 656.) « Depuis l'an 1555, ie feis un autre voyage & accompagnay le sire de Villegagnon, avec lequel ie demeuray quelques annees. Ie scay bien que ce menteur Lery s'est persuadé que ie retournay en France la mesme annee que i'arrivay la... Depuis estant, ce galand, adverty par quelques-uns de mes amis de la faute par luy faicte à la seconde edition imprimee à Geneve, pour se iustifier, s'est contredit. »

Page 17, ligne 6. — Il s'agissait d'une lettre de Calvin qu'il avait confiée à Çorguilleray pour la remettre à Villegagnon. Voir chapitre I.

— Ligne 11. — *Rois*, liv. IV, § 17.

— Ligne 12. — *Mémoires* de CLAUDE HATON, édit. Bourquelot, p. 37. Ces engagés volontaires étaient peu nombreux, car « aulcuns curieux de veoir y allerent; mais non en si grand nombre que ledict seigneur eust bien voulu. Parquoy eut recours au roy, auquel il feit entendre que pour parfaire l'entreprinse... il seroit bon s'il plaisoit à S. M. de prendre les criminelz des prisons de Paris, de Rouen et autres villes, de quelque qualité qu'ils fussent, pour les mener avec luy audict pays. »

— Ligne 30. — D'après les *Mémoires* de CLAUDE HATON (édit. Bourquelot, p. 37) : « Par le congé du roy, ledit seigneur alla visiter les prisons de Paris pour veoir les prisonniers qui y estoient, qui seroient de service pour l'affaire à quoy il les vouloit employer; & tous ceux qu'il trouva en lesdictes prisons qui n'estoient trop vieils ni caduques..., requist aux iuges de luy delivrer ceux qui estoient criminelz & qui debvoient estre condamnez à mourir, pour les mener audict voyage... »

Page 18, ligne 16. — Sur cette haine des Portugais contre les empiétements de la France, voir Relation de MARINO GIUSTINIANO, ambassadeur de Venise à Paris en 1535 (édit. Tommaseo, I, p. 87) : « On sait bien que dans les Indes, qui appartiennent au roi de Portugal *ex veteri occupatione*, celui-ci non seulement ne voudrait

pas de rivaux, mais même ne voudrait pas que ſes rivages fuſſent abordés par des ſujets d'une puiſſance étrangère. Les Normands, les Bretons, les Picards qui étaient allés au Bréſil ont été fort maltraités, ce qui donna lieu à des plaintes amères de la France contre les Portugais : non ſolamente vuol avere la ſuperiorità, ma non vuol qu'alcun altr' uomo, ſia chi ſi voglia, vada aquelli luoghi... » — Recueil de Ramusio, *Navigazioni d'un gran capitano del mare franceſe*, etc. « Les Portugais veulent interdire aux Français le commerce du Bréſil, de la Guinée et de la Taprobane. Bien que ce peuple ſoit le plus petit de tout le globe, celui-ci ne lui ſemble pas aſſez grand pour ſatisfaire ſa cupidité. » Cf. Thevet. *Coſmographie univerſelle*, p. 909.

Page 20, ligne 7. — Cette conſpiration eſt racontée tout au long par Crespin, *Hiſtoire des martyrs*, p. 434, & par N. Barré dans ſes lettres inſérées dans la collection de Bry. (Americæ descriptio, § 3, p. 285-295.)

— Ligne 14. — Ces cinq domeſtiques étaient des Écoſſais de la garde particulière de Villegagnon.

Page 22, ligne 7. — Villegagnon était-il donc calviniſte, comme l'en accuſèrent ſes ennemis, quand il s'exprimait ainſi dans une lettre à Calvin ?

— Ligne 14. — Renée de France, ducheſſe de Ferrare, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne (1510-1576), penchait vers le calviniſme et protégea Calvin et Marot.

— Ligne 32. — Thevet (*Coſmographie univ.*), p. 665.

Page 23, ligne 21. — Le contraire eſt établi par Crespin, ouv. cité, p. 455, & par le dernier chapitre du pré ſent ouvrage.

Page 24, ligne 18. — Crespin. *Le Livre des martyrs*, pages 455-457.

Page 25, ligne 24. — D'après Leroux de Lincy. *Proverbes français*, t. II, p. 65 : « La dame de Sigongne, une des dames d'honneur de Catherine de Médicis, avoit tant d'eſprit & racontoit ſi bien qu'on la citoit comme une des plus agréables perſonnes de la cour. Pour ſoutenir ſa réputation, elle ne ſe contentoit pas de raconter, elle inventoit ſouvent. De là l'expression : faire des contes à la Sigongne. »

Page 26, ligne 4. — Thevet. *Coſmographie univerſelle*, p. 909.

— Ligne 18. — Thevet. *Singularitez de la France antarctique*, p. 45.

— Ligne 19. — THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 913.

Page 27, ligne 8. — Thevet raconte, en effet, ses excursions à la rivière des Vases et dans le bassin de la Plata. Mais Léry ne s'avance-t-il pas trop en niant ces voyages?
— Ligne 22. — Voir *Cosmographie universelle*, p. 921.
— Ligne 31. — *Id.*, p. 921.
— Ligne 34. — *Id.*, p. 916.

Page 28, ligne 27. — THEVET. *Singularitez de la France antarctique*, § 27.

Page 29, ligne 6. — BELLEFOREST (François de), né à Sarzau (Guyenne) en novembre 1530, mort à Paris le 1er janvier 1583. Il a composé une *Cosmographie*, qui n'est qu'un abrégé de la *Cosmographie* de SÉB. MUNSTER. Son meilleur ouvrage est l'*Histoire des neuf rois de France qui ont porté le nom de Charles* (1568).
— Ligne 31. — THEVET. *Cosmographie universelle*, page 952 et planche 955.

Page 30, ligne 2, chapitre VII, planche p. 908 de la *Cosmographie universelle* de THEVET.
— Ligne 13. — Ces Mémoires existent, du moins en partie, dans l'*Histoire manuscrite des Indes australes & occidentales*. (Bibliot. nat. fonds Saint-Germain français n° 656), par THEVET.

Page 31, ligne 22. — Villegagnon mourut dans sa commanderie de Beauvais, près Nemours, le 9 janvier 1571. Cf. *Mémoires* de CLAUDE HATON. (Édit. Bourquelot.)
Ligne 30. — Ces scrupules honorent Léry ; mais ses coreligionnaires n'avaient pas attendu la mort de Villegagnon pour l'injurier dans leurs pamphlets, et Léry lui-même s'était donné librement carrière dans sa relation de la persécution du Brésil, insérée dans l'ouvrage de CRESPIN.
— Ligne 42. — C'est ici seulement que commence la préface dans l'édition de Bry.

Page 32, ligne 23. — VIRGILE. *Enéide*, IX. Sua cuique Deus fit diva cupido.

Page 35, ligne 11. — Léry est trop modeste, car son style est précis, pittoresque & parfois imagé. Il rappelle celui de Montaigne.
— Ligne 30. — Il s'agit de GOMARA. *Historia general de las Indias, con la conquista del Mexico y de la nueva Espana*. Très-souvent

cité par Léry. Ce qui prouve en paſſant que Léry ſavait l'eſpagnol, puiſque la traduction françaiſe de M. FUMÉE ne parut qu'en 1606.

Page 36, ligne 22. — Cependant HANS STADEN avait publié le récit de ſon voyage en 1557, mais Léry pouvait ne pas le connaître, car il avait paru d'abord en allemand. Même obſervation pour l'*Hiſtoire véritable d'un voyage curieux*, par ULRICH SCHMIDEL DE STRAUBING, dont la première édition parut à Nuremberg en 1559 : Léry, dans l'édition de 1594, en parle. Ce fut ſeulement en 1586 que Léry connut l'*Hiſtoire d'un pays ſitué dans le nouveau monde, nommé Amérique;* par HANS STADEN. Nous en avons la preuve dans une lettre fort curieuſe de lui, inſérée par TERNAUX COMPANS dans ſa « *Collection de voyages, relations & mémoires originaux pour ſervir à l'hiſtoire de la découverte de l'Amérique.* » Nous reproduiſons ici cette lettre, parce qu'elle complète la préface de notre auteur : « ... & faut que i'adiouste encores ici, pour le contentement des lecteurs & confirmation de tout ce que i'ai traitté en ceſte hiſtoire, qu'eſtant à Baſle en Suiſſe, au mois de mars 1586, M. le docteur Felix Platteros, perſonnage rare par ſon ſavoir & amateur de toutes ſingularitez, dont il a ſes ſalles, chambres & cabinetz parez, tant de choſes naturelles qu'artificielles. Comme i'ai veu, apres m'avoir faict un tres bon accueil en ſa maiſon, des plus belles qui ſoyent en ladicte ville, lui et moi ayant diſcouru bien au long de mon voyage en Amérique, dont il avoit l'hiſtoire imprimée, il m'a dit que, l'aïant conferee avec ce que Iean Staden, Allemand de nation, qui avoit eſté fort long temps en ce pays là, en avoit eſcrit, il trouvoit que nous nous convenions très bien en la deſcription & façons de faire des ſauvages amériquains : et là deſſus me bailla le livre dudit Staden, figuré & imprimé en allemand, à la charge toutesfois (pour ce qu'il s'en recouvroit malaiſément) que ie lui renvoyerois, comme ie fis après que Théodore Turquet, ſeigneur de Mayenne, qui entend fort bien la langue allemande (& qui eſt auſſi verſé en toute bonne ſcience) ne l'euſt traduit en françois, au moins la plus grande partie, & les principales matières qui y ſont traittees. Ce que ie leu avec le plus grand plaiſir, pour ce que Iean Staden, qui a eſté environ huict ans en ce pays là, en deux voyages qu'il y a faits, ayant eſté détenu priſonnier plus de ſix mois par les Toũoupinambaoults qui l'ont voulu manger pluſieurs fois, meſme ceux que i'ai cognus depuis, nom par nom, aux environs de la rivière de Geneure, qui eſtoient nos alliez

& ennemis des Portugais, avec lesquels Iean Staden estoit quand il fut prins; comme il le disoit, ie remarquay qu'il en parloit du tout à la vérité; bien aise aussi que ie fus, de ce qu'ayant mis mon histoire en lumière plus de huict ans avant que i'eusse iamais ouy parler de Iean Staden, moins qu'il eust voyagé en Amérique, ie vis que nous avions si bien rencontré en la description des sauvages brésiliens & autres choses qui se voyent, tant en ceste terre là que sur mer, qu'on diroit que nous avons communiqué ensemble avant que de faire nos narrations. Ainsi ce livre de Iean Staden qui, de n'a guères, a esté imprimé en latin, et désire, bien qu'il le soit en françois, ofrant, si on le veut faire, de bailler ce que i'en ai de traduit, & l'embellir de choses notables, mérite semblablement d'estre leu de tous ceux qui désirent scavoir au vrai les coustumes & façons de faire vraiment sauvages des Brésiliens. Ioint qu'il tesmoignera avec moi que Thevet a esté superlativement efronté menteur, tant en ce qu'il a mis en général en sa *Cosmographie* & ailleurs en ses œuvres, touchant ce qui se fait & se voit en Amérique, que particulièrement de Quoniambegue, avec lequel Staden, ayant esté à la guerre & long temps prisonnier sous lui, combien qu'il le descriva tres cruel & inhumain envers tous ceux qu'il pouvoit attraper de ses ennemis, tant il y a toutesfois qu'il ne dit pas que ce fust un géant, mais seulement un puissant homme, moins qu'il portast des pièces d'artillerie pour les tirer de dessus ses espaules toutes nues après ses ennemis, comme Thevet l'a barbouillé & fait pourtraire en sa fabuleuse *Cosmographie*, &c.

Chapitre I. Page 39. — Tout ce premier chapitre est résumé en treize lignes (p. 145) dans la traduction latine. (Éd. de Bry.)

— Ligne 1. — Voyez HARRISSE. *Bibliotheca americana vetustissima. A Description of works relating to America published between the years 1492 and 1551.* New-York, 1866. Voir aussi le volume supplémentaire. Paris, 1872.

Page 40, ligne 3. — Rapprocher de ce passage la *Persécution des fidèles en la terre de l'Amérique,* éditée par CRESPIN, mais écrite par LÉRY.

— Ligne 6. — Villegagnon était alors à Brest en qualité de vice-amiral de Bretagne. D'après CRESPIN, « estant entré en discord avec le capitaine du chasteau de Brest, à raison des fortifications du chasteau, ce discord engendra mescontentement & haine mortelle entre eux, iusques à espier les occasions pour se surprendre l'un l'autre. Leur querelle parvint iusques aux oreilles du Roy

Henry, fecond de ce nom, duquel eftoit beaucoup plus favorifé le capitaine du chafteau que Villegagnon... »

— Ligne 13. — CRESPIN, id. « ... Par fubtils moyens, il s'infinua en faveur, faifant entendre à tous ceux defquels il efperoit grand fupport, & qui pouvoyent avancer fon entreprife heureufement, qu'il avoit un ardent defir & affection incroyable de cercher un lieu de repos & tranquillité pour retirer ceux qui font affligez pour l'Évangile en France. »

— Ligne 20. — Voyez *Mémoires* de CLAUDE HATON. Édit. Bourquelot, p. 36.

— Ligne 29. — TESSIER. *L'amiral Coligny*, p. 58. CRESPIN, id. « Ceux aufquels il s'eftoit adreffé creurent facilement fes paroles, louans cefte entreprife, digne plus toft d'un prince que d'un fimple gentilhomme. Et à la pourfuite lui promirent toute faveur vers le Roy, pour impetrer toutes chofes qui feroyent requifes à la navigation. »

Page 41, ligne 12. — Voyez collection de BRY. T. III, p. 285-295. *Exemplar duarum litterarum quibus breviter explicatur navigatio N. Villagagnonis.* CRESPIN, *Hiftoire des martyrs.*

— Ligne 16. — C'eft le rocher nommé le Rattier.

— Ligne 29. — Cf. GANDAVO, HANS STADEN & U. SCHMIEDEL. *Paffim.* — THEVET. *Cofmographie univerfelle*, p. 964.

Page 42, ligne 22. — Voyez HAAG. *France proteftante.* Article fur Du Pont de Corguilleray. C'était un ami particulier de Coligny, dont il avait été le voifin à Châtillon-sur-Loing. C'eft fur les inftances de l'amiral qu'il fe décida à partir pour le Bréfil. D'après CRESPIN, *Hiftoire des martyrs*, « la conduite de cefte compagnie fut donnée à Philippe de Corguilleray, dit Du Pont, gentilhomme bien renommé, lequel (combien que fon aage et fa difpofition ne requeroyent d'entreprendre un tel voyage) ne fut neantmoins aucunement diverti par les chofes fufdites : ne mefme l'amour de fes propres enfans & negoces domeftiques ne le peurent empefcher de s'employer en la charge à laquelle le feigneur l'appeloit. »

Page 43, ligne 5. — *P. Richer* ou *Richier* (dit de l'Ifle), ancien carme & docteur en théologie, fe convertit au calvinifme & trouva un afile à Genève. Envoyé au Bréfil en 1556, il revint en Europe en 1559 & mourut à la Rochelle le 8 mars 1580. On a de lui : 1° *Libri duo apologetici contra N. Durandum, qui fe cognominat Villagagnonem* (1561); 2° *Réfutation des folles refveries et men-*

ſonges de N. Durand, dict le chevalier de Villegagnon (1562); 3° *Brief ſommaire des traditions de Calvin.*

— Ligne 7. — D'après CRESPIN, « tous deux eſtoient conus de ſaine & ſolide doctrine, & d'une bonne vie & honneſte converſation. »

— Ligne 29. — Il s'agit de la lettre de Villegagnon à Calvin, inſérée dans la préface.

Page 44, ligne 6. — Bordon, Vermeil, Lafon & Dubordel étaient deſtinés à de tragiques aventures. Voir le dernier chapitre de LÉRY et ſurtout CRESPIN, *Hiſtoire des martyrs*, p. 451-457.

— Ligne 27. — Ces gentilſhommes ne ſont pas nommés dans l'ouvrage de Léry : ce ſont peut-être les ſieurs de la Chapelle et de Boiſſy, dont il parle au chapitre XXI, mais ſans dire qu'ils étaient partis avec les Genevois.

Chapitre II. Page 46, ligne 6. — Édit. de Bry, pl. p. 146.

Page 47, ligne 12. — Queſtion fort controverſée & qui n'eſt pas encore réſolue. Conſulter à ce ſujet FALCONET, *Académie des inſcriptions & belles-lettres*, 1717; BOCHART, *Phaleg & Chanaan*, p. 645-647.

— Ligne 33. — C'eſt la fameuſe doctrine : La force prime le droit. A propos des pirateries légales, conſulter PARDESSUS, *Recueil des lois maritimes*. Paſſim.

Page 48, ligne 18. — Queſtion fort controverſée. Voir l'*Étude ſur les rapports de l'Amérique & de l'ancien continent avant C. Colomb*, par P. GAFFAREL. — MARGRY. *Les Navigations françaiſes*. — *Revue politique & littéraire*. Mai 1874.

— Ligne 27. — RAMUSIO. *Navigazioni d'un gran capitano del mare franceſe, &c.* « .... Les Portugais croient pouvoir tenir dans une ſeule main ce qu'ils ne pourraient embraſſer avec toutes les deux, & il ſemble que Dieu ne fit que pour eux les mers & la terre, & que les autres nations ne ſont pas dignes de naviguer...... Il eſt fort heureux pour ce peuple que le roi François Ier uſe à leur égard de tant de bonté & de courtoiſie, car s'il voulait lâcher tant ſoit peu la bride aux négociants français, en moins de quatre à cinq ans, ceux-ci lui auraient conquis l'amitié & aſſuré l'exiſtence des peuples de ces nouvelles terres. » Cf. LA POPELINIÈRE. *Hiſtoire des trois mondes*, liv. III, p. 21.

Page 49, ligne 9. — C'eſt le pſaume 106, vers. 26, 27. Aſcendunt uſque ad cœlos & deſcendunt uſque ad abyſſos. — Anima eorum n malis tabeſcebat. — Turbati ſunt moti ſicut ebrius.

— Ligne 30. — Il s'agit de Juvénal, *Sat.* xii. v.

> I nunc, & ventis animam committe, dolofo
> Confifus ligno, digitis a morte remotus
> Quattuor, aut feptem, fi fit latiffima tœda.

Page 50, ligne 17. — Aujourd'hui Graciofa, Lanzerote & Fuerteventura. Les cinq autres (car on compte huit Canaries, & non pas fept) font la Gran Canaria, Teneriffa, Palma, Gomera, Ferro.

— Ligne 31. — C'eft ce qu'avaient déjà fait les hommes de Villegagnon en 1555. Cf. Lettre de Nicolas Barré, un des officiers de l'expédition, inférée dans le recueil de De Bry. T. iii, p. 285-295.

Page 52, ligne 30. — Teneriffa & la Gran Canaria font en réalité deux îles diftinctes.

Page 53, ligne 28. — En effet, toute cette partie de la côte africaine était jadis fous les eaux, puifque le Sahara eft un ancien port de mer. Au temps de Pline, on trouva une ancre dans le Sahara. Voir Mela, *De situ orbis*, § vi.

Page 54, ligne 5. — Job. xxxviii, 8, 9. — Quis conclufit oftiis mare, quando erumpebat quafi de vulva procedens : — Cum ponerem nubem veftimentum ejus, & caligine illud quafi pannis infantiœ obvolverem ?

Page 56, ligne 13. — Cf. Depping. *Expédition des Normands.* — G. Gravier. *Découverte de l'Amérique par les Normands au* xe *fiècle.*

— Ligne 19. — La traduction latine (édit. De Bry, p. 150) ajoute à la fin du chapitre : « Animofum certe confilium, fi ab his res geftas memoriæ prodiderunt, nominatim que ab Oforio (in hiftor. Lufit., liv. vii, viii & ix) repetamus, quantum armis Lufitani excelluerint, quas nationes, quamque varias devicerint : cum & bello contra Mauritanos in Africa contenderent & Orientem verfus contra Indos dimicarent. Opponi tamen poteft Gallos Barbaris dexteritate prœftare (ex quibus cùm initio peterentur, extitere qui alvearibus apum in hoftes conjectis fe defenderent) neque fine fanguine & fudore tam fortes viros unquam poffe fuperari. »

Chapitre III. Page 57, ligne 9. — Voir la traduction De Bry. Planche 151. — Cf. Thevet. *Cofmographie univerfelle*, p. 976.

Page 59, ligne 9. — Thevet. *Cofmog. univ.*, p. 977 : « C'eft

albacore i'oferay dire eftre le meilleur poiffon, foit de Levant ou de Ponant... à fin de l'avoir, on contrefait le poiffon volant, avec du linge blanc, & puis le fait on voltiger par l'air à un pied de l'eau. L'albacore le voyant, ne fault de fe hauffer pour l'engloutir : mais penfant autruy prendre, il fe voit luy mefme furpris. »

Page 60, ligne 5. — On pourrait le faire aujourd'hui, grâce aux *viveros* inventés par les pêcheurs des États-Unis. Voir *Tour du monde*, n° 476. — POUSSIELGUE. *Voyage en Floride.*

Page 64, ligne 2. — PLINE. H. N. Liv. IX, § 12. — Teftudines tantæ magnitudinis Indicum mare emittit ut fingularum fuperficie habitabiles cafas integant : atque infulas Rubri maris his navigant cymbis.

Chapitre IV. Page 67, ligne 2. — Inutile de faire remarquer qu'il n'y a jamais eu fous l'équateur de « pluye puante ou contagieufe. » On lit pourtant dans la relation de Gonneville, qui voyageait en 1503 dans ces parages : « Auffi eftoyent incommodez de pluyes puantes, qui tachoient les habits : cheutes fur la chair, faifoient venir bibes, & eftoient frequentes. » — THEVET, dans les *Singularitez de la France antarctique*, § LXIX, fait la même remarque. On cite également dans la première lettre de NICOLAS BARRÉ, un des compagnons de Villegagnon : « Les vents eftoient ioincts avec pluye tant puante, que ceulx lefquels eftoient mouillez de ladicte pluye, fouldain ils eftoient couverts de groffes puftules. »

Page 69, ligne 4. — LEROUX DE LINCY. *Proverbes français*, t. I, p. 393. « C'eft aux pèlerins de Saint-Michel qu'il faut apporter des coquilles. » — CYRANO DE BERGERAC. *Le Pédant joué*, p. 97 & 99. « Mais à qui vendez-vous vos coquilles? A ceux qui viennent de Saint-Michel. » — Comédie des *Proverbes*, p. 22.

Page 70, ligne 17. — D'après THEVET. *Singularitez de la France antarctique*, p. 33 : « Cefte ligne equinoctiale eft une trace imaginative du foleil par le milieu de l'univers, lequel lors il divife en deux parties egales, deux fois l'année, c'eft afçavoir le quatorziefme de feptembre, & l'unziefme de mars, &c. »

— Ligne 19. — Ce paffage ferait inintelligible fi on ne fe rappelait que la réforme grégorienne du calendrier ne fut adoptée en France qu'en 1582.

Page 71, ligne 9. — GOMARA. *Hift. gen. de las Indias*, § XCVII,

p. 130. « Anda fiempre cabe el fur, o polo antartico, una nubecilla blanquifca, y quatro estrellas en cruz, y otras tres alli iunto, que se mejan nueftro feptentrion. » Remarquer que la Croix du Sud était déjà connue avant la découverte de l'Amérique. Dante décrit cette conftellation dans fon *Purgatoire*. (Cant. I, terzo 22.) Confulter dans la traduction de DANTE, par A. DE MONTOR (p. 170), une lettre de l'amiral Roffel. — HUMBOLDT. *Hiftoire de la géographie de l'ancien continent*, t. II, p. 323. Nombreufes planifphères arabes, & fpécialement le globe Borgia, dreffé par Abou-Cassem en 1225.

Page 72, ligne 21. — *Pfaume* CIII, v. 25. Hoc mare magnum & fpatiofum : illic reptilia quorum non eft numerus, animalia pufilla cum magnis.

IOB, XL, 26. — Numquid implebis fagenas pelle ejus & gurguftium pifcium capite illius?

Chapitre V. Page 73, ligne 7. — Cette queftion eft à tout le moins controverfée. Voir P. GAFFAREL. *Étude fur les relations de l'Amérique & de l'ancien continent avant C. Colomb.* — Jean Coufin, de Dieppe, parait avoir reconnu le Bréfil en 1490 (*Revue politique & littéraire,* mai 1874), par conféquent avant Vefpuce. — Comparer HUMBOLDT. *Hiftoire de la géographie du nouveau continent.* — D'AVEZAC. *Hylacomylus & Vefpuce.*

Page 74, ligne 4. — Le Huuaffou fe trouve entre le Rio Mucur & le Rio Doce.

— Ligne 22. — D'après GANDAVO. *Hiftoire de la prov. de Santa-Cruz,* p. 26 : « La terre eft toujours verte comme dans notre patrie aux mois d'avril & de mai. »

Page 78, ligne 4. — Spiritus fanctus est aujourd'hui Efpirito fanto, près de Victoria.

— Ligne 16. — Tapemiry eft aujourd'hui ville & rivière d'Itapemurim.

Page 79, ligne 30. — Rapprocher HÉRODOTE, lib. IV, § 196.

Page 84, ligne 3. — GOMARA. *Hift. gen. de las Indias,* § XLVI, p. 52. « Los hombres fon muy altos forçudos, y ligeros que alcançan un ciervo, y que corren un dia entero fin defcanfar. »

— Ligne 6. Id. § LXXXVIII, p. 114. — « ... Hombres como jayanes, y tan ligeros que corriendo a pie toman a manos losi venados. »

— Ligne 19. — Maq-hé eft aujourd'hui Macahé.

Page 82, ligne 5. — Ces îles se nomment aujourd'hui les îles S. Anna & Papagayos.

— Ligne 17. — Ces vents dangereux qui se lèvent soudainement se nomment les *pamperos.* — Cf. Liais. *Le Brésil.*

Page 83. — Ligne 7. — *Vadulo* se lit ordinairement : Boutez de loo, ou : Lof, c'est-à-dire, d'après l'*Essai des merveilles de nature,* par René François, § xii, p. 107 : « Prenez le vent de boline qui donne par flanc, attachez-y les escoutes, afin que le navire coule plus doucement. »

— Ligne 15. — Comparer Cartier. *Voyage au Canada,* édit. Charton, p. 6 : « Desquels oiseaux nos deux barques se chargèrent en moins de demie-heure, comme l'on auroit pu faire de cailloux; de sorte qu'en chaque navire nous en fîmes saler quatre ou cinq tonneaux, sans compter ceux que nous mangeâmes frais. »

Page 84, ligne 1. — Le cap de Frie a conservé son nom : cabo Frio.

— Ligne 16. — Ce poisson monstrueux est sans doute un espadon.

Page 85, ligne 13. — Geneure, ou plutôt Janeiro. Les Portugais s'y étaient déjà établis. Cf. Crespin. *Histoire des martyrs persécutés.* « Les Portugais desirans habiter les plus beaux ports & havres qu'ils trouvoyent en la reconnoissance de ladite terre, erigent une terre de pierre en la riviere de Colligny, qu'ils nommerent pour lors de Ianuario, pour ce que le premier iour dudit mois ils y entrerent. En celle tous lesdits Portugais avoyent laissé quelque nombre de povres condamnez à mort pour permuter avec les habitans naturels, aussi pour apprendre la langue. Apres quelques annees passees, iceux se porterent si mal à l'endroit desdits habitans naturels, que par iceux fut la plus grande partie exterminee, saccagee & mangee. Les autres s'enfuirent en haute mer dans un basteau. »

Chapitre VI. — Tout ce chapitre manque à la traduction latine Édit. De Bry.

Page 87, ligne 4. — D'après Crespin, *Histoire des martyrs,* « Villegagnon ayant leu les lettres, fut grandement consolé & resioui en son entendement, connaissans que tant de vertueux & honnestes personnages avoyent son entreprise en singuliere recommandation. Il leur declara apertement quelle affection l'avoit induit de laisser les plaisirs & delices de France, pour vivre prive-

ment en celle terre... Au reste quant aux ministres & à leur compagnie, les pria d'establir la police & discipline de l'Eglise, selon la forme de Geneve, à laquelle il promit, en pleine assemblee, se submettre & sa compagnie pareillement. »

Page 88, ligne 1. — *Psaume* v. Verba mea auribus percipe, Domine, intellige clamorem meum.

— Ligne 4. — *Psaume* xxvi. Unam petii a Domino, hanc requiram.

Page 89, ligne 28. — D'après Thevet (*Cosmogr.*, p. 908) : « Mesmes les principaux d'entre nous ne s'y espargnoient pour donner exemple aux autres, qui par ce moyen furent tellement encouragez, qu'ils estoient tous prests d'exposer leur vie pour la perfection de ce nouveau fort. » D'après Crespin, *Histoire des martyrs :* « Chacun oyant telles paroles eut un courage merveilleux de s'employer en tout ce qu'il estoit appelé... Les artisans & autres, selon leur pouvoir, avançoyent la fortification à laquelle on les employoit comme povres gastadous : ce qu'ils ne refusoyent, tant ils avoyent d'espoir aux promesses dudit Villegagnon. »

— Ligne 30. — Curieuse lettre de Richier, insérée dans la collection des lettres de Calvin. (Édit. 1667. Amsterdam. p. 121.) Nous la reproduisons ici à cause de sa rareté & de son importance.

« Nolui occasionem oblatam præterire, frater, quin tuam humanitatem de rebus nostris certiorem facerem : in primis notum tibi esse velim beneficium, quod a Domino hactenus accepimus, ut eiusdem bonitati digneris nobiscum gratias referre. Id utique est quemadmodum optamus. Quandoquidem omnium nostrum talem pro sua bonitate habuit curam, ut per tam varia terrarum & maris discrimina, omnes nos ad portum sanos & incolumes perduxerit. Satan quidem ut est sui similis, diversis nos in itinere exposuit periculis : sed ut filii (etsi hoc nomine indigni) experti sumus semper tanti Patris manum auxiliatricem : quam etiam benigne exporrigit in dies magis ac magis erga nos. Altero die portum appulimus, Villagagno voluit verbum Dei publice prædicari : deinde subsequenti hebdomade sacrosanctam Christi cœnam administrari expetivit, quam & ipse cum aliquot e suis domesticis religiose adiit reddita primum suæ fidei ratione cum magna ecclesiæ quæ aderat ædificatione. Quid connectius nostro instituto contingere poterat? Quid demum votis omnibus nostrum respondisse opportunius, quam ut his esseris apud nos vera appareret Ecclesia. Talibus beneficiis dignatus est nos prosequi benignus ille summus

Pater. Regio hæc autem, quod ſit inculta raroque habitatore, nihil fere profert quod noſtrates vel guſtare vellent. Milium quidem, ficus ſylveſtres, & quaſdam radices quibus farinam ad viaticum conficiunt ſuis, gignit incolis. Panem vero non habet, nec vinum aut quid vino proximum profert. Imo nec fructum aliquem (quem noverim) quo quandoque uſi ſuerimus. Nihilominus, tamen nobis bene eſt, et recte valemus : imo ut me exempli vice proferam, vegetior ſum ſolito, ſed & id omnibus aliis commune eſt. Beneficium aeri adſcriberet phyſicus, qui adeo temperatus ſit ut noſtro reſpondeat maio. Sed ne tanta ſummo illi, maximo & optimo numini irrogetur iniuria, dicam quod ſentio. Hoc modo paternum ſuum affectum nobis aperit bonus ille cœleſtis pater, qui hic in tam barbaro & agreſti ſolo ſuum nobis miniſtrat favorem, adeo ut experiamur viaticum hominis pendere non e pane, ſed e verbo Dei, cuius favor hic nobis eſt omnium deliciarum loco. Unum eſt quod nos mediocriter urget & arigit, populi ſcilicet barbaries, quæ tanta eſt ut maior eſſe non poſſit. Non affero, quod ſint anthropophagi, quod tamen illis adeo vulgare eſt ut nil magis : ſed doleo craſſam mentis ipſorum hebetudinem, quæ mediis in tenebris tamen eſt palpabilis. De virtute Patris quamvis & hi nihil norunt prorſus, bonum a malo non ſecernunt, denique, vitia quæ natura in cæteris gentibus naturaliter arguit, loco virtutis habent : ſaltem vitiorum turpitudinem non agnoſcunt, adeo ut hac in re a brutis parum differant. Cœterum, quod omnium pernicioſiſſimum eſt, latet eos an ſit Deus. Tantum abeſt ut legem eius obſervent, vel potentiam & bonitatem eius mirentur ; quo fit ut prorſus ſit nobis adempta ſpes lucrifaciendi eos Chriſto : quod ut omnium eſt graviſſimum, ita inter cætera maxime ægre ferimus. Audio quidem qui mox objiciet eos tabulam rasam eſſe quæ facile ſuis poſſit depingi coloribus, quod nativo huius modi colorum ſplendori nihil habeat contrarium. Sed norit ille quantum impediat idiomatum diverſitas. Adde quod deſunt nobis interpretes, qui Domino ſint fideles. Proponeramus quidem illorum miniſterio & induſtria uti : Scilicet reperimus illos ipſiſſima eſſe Satanæ membra, quibus nihil magis inciſum quam ſanctum Chriſti Evangelium. Proinde hac in re nobis operæ pretium eſt, ſiſtere gradum, patienterque exſpectare, donec adoleſcentuli, quos Dominus a Villagagnone barbaris huius patriæ tradidit educandos, norint naturalem ipſorum diſtinguere linguam. Ad hoc enim illi apud eos degunt & verſantur. Faxit Deus ut ſit hoc illis citra aliquod animarum ſuarum periculum. Nam ubi hoc

munere nos donavit altiffimus, fperamus hanc Idumeam futuram Chrifto poffeffionem. Interim exfpectamus frequentiorem populum, cuius converfatione & formetur hæc natio barbara, & noftra Ecclefia fuum accipiat incrementum. Abundaremus utique omni bonorum copia, si hic frequens adeffet populus. Nam quod tenuis & modica noftra fit anima, id efficit rarus habitator & somnolentus agricola. Sed in omnibus profpiciet Altiffimus. Nos vero noftrarum omnium Ecclefiarum precibus commendari obnixe cupimus.

In Gallia antarctica.

Pridie Aprilis MDLVII.

Tuus P. RICHERIUS.

Page 90, ligne 28. — CRESPIN, *Hift. des martyrs :* « Or pour ce que ce Cointac s'eftoit trouvé fort eftrange en difputes & en fes mœurs mal reformé : d'avantage, qu'il avoit confeffé à quelques-uns qu'il tenoit un benefice en France, l'un des miniftres le pria de rendre confeffion de fa foi publiquement, afin que toute la mauvaife opinion qu'on pouvoit avoir de lui, puis apres demeuraft du tout efteinte. »

Page 95, ligne 10. — C'eftoyent certains truchemens de Normandie, qui eftans efparts parmi les fauvages, avant que Villegagnon allaft en ce pays la, ne fe voulurent renger fous luy à fon arrivée. (Note de Léry.)

Page 98, ligne 15. — A propos du départ de Chartier, voir CRESPIN, *Hiftoire des martyrs :* « Toutesfois les plus aparens de la compagnie defplaifans grandemens de tels difcours, perfuaderent aux parties de traicter quelque bon accord : ce que Villegagnon & Cointac promettent faire, moyennant que les articles mis en contention fuffent mis en ordre, & envoyez aux Eglifes de France & d'Allemagne pour décider, & pour ce faire plus feurement, le plus ieune miniftre dit Chartier, fut efleu pour les porter. Cefte fraude fut controuvée pour s'en deffaire, comme Villegagnon a depuis confeffé. »

— Ligne 29. — Erreur de Léry ou du moins contradiction avec Crefpin. La lettre de Villegagnon à Calvin eft datée du 31 mars 1551, & fut portée en Europe par un des Genevois, Carmeau. D'ailleurs elle ne contient rien d'hoftile aux Genevois. Chartier ne partit que le 4 juin, & la lettre de Villegagnon à

Calvin, dont il était porteur, & qui devait être relatée aux difcuffions récemment foulevées, n'a pas été retrouvée.

Page 99, ligne 23. — *Mémoires* de CLAUDE HATON, éd. Bourquelot. « Ledit feigneur print par force ou amytié quelque demy cent de perfonnes de ce pays là, hommes, femmes & enfans, tant filz que filles, qu'il amena en France avec foy, d'une partie defquels fit prefent au roy & aultres feigneurs, & en retint pour foy & fon frère quelque demye douzaine. Defquelz en donna à fon frère le bally de Provins deux ieunes garçons de feize à dix huict ans, lesquelz s'appeloient l'ung Donat & l'autre Doncart, que ledit bally habilla & s'en fervit iufqu'à leur mort. Lefquelz quand ils fceurent un peu parler Françoys..., furent baptifez à l'hoftel Dieu de Provins, & ont vefcu depuis, chafcun quelque fept ou huict ans, audit Provins, & font morts au fervice dudit bailly, qui les traictoit fort humainement. »

Page 102, ligne 30. — Pauli ad Timotheum, I, 3-2. Oportet epifcopum irreprehenfibilem effe, unius uxoris virum...

Page 103, ligne 1. — Allufion au fameux défi lancé à Calvin, par Villegaignon, le 13 juillet 1560.

— Ligne 29. — *Riohelius* eft fans doute RICHERIUS, dans fon ouvrage intitulé *Apologetici libri duo.*

— Ligne 29. — Eftrillerent & efpouffeterent, allufion à deux pamphlets lancés contre Villegagnon, en 1561. L'*Eftrille de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon*, & l'*Efpouffette des armoiries de Villegaignon*.

Page 104, ligne 9. — Les paffages cités de Thevet font dans la *Cofmographie univerfelle*, liv. II, § 2, 8.

Page 105, ligne 17. — Le cardinal de Lorraine était frère de François de Guife, grand inquifiteur de France, & chef du parti catholique.

Page 106, ligne 8. — CRESPIN (*Hiftoire des martyrs*, p. 437-438) raconte autrement la confpiration.

Page 108, ligne 3. — Allufion à un pamphlet calvinifte, intitulé *l'Amende honorable de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon*, 1561.

— Ligne 23. — CRESPIN, *Hiftoire des martyrs :* « Villegagnon refufa le congé que lui demandoit Du Pont & Richer, alleguant qu'ils avoyent promis de lui tenir compagnie, iufques à la venue

de ſes navires... enfin conclurent avec lui qu'ils vouloyent ſe retirer en France, congé ou non : par quoi qu'il y aviſaſt : & uſerent de paroles rudes, par leſquelles ils deſclaroyent que d'autant il avoit fauſſé ſa foi, & apoſtaſié de la religion, ne le connoiſſoyent plus pour leur ſeigneur, mais pour tyran & ennemi de la republique. »

Page 111, ligne 2. — *Matthieu*, xxvi, 29. — Dico autem vobis: non bibam amodo de hoc genimine vitis... — *Marc*, xiv, 25. — Amen dico vobis quia iam non bibam, de hoc genimine vitis.

Chapitre vii. — Sur la baie de Rio, on peut lire Liais. L'*Eſpace céleſte & la nature tropicale*, p. 205, 210. Planches, pages 205, 206, 208, 209.

Page 114, ligne 15 — Gandavo (*Hiſt. de Sanâa-Cruz*, p. 43) décrit ainſi la rade de Sâo Sebaſtian, plus tard Rio. « Cette ville eſt ſituée ſur un bras de mer qui s'avance ſept lieues dans les terres ; il en a cinq de large. »

Page 115, ligne 4. — Thevet (*Coſmog.*, p. 908). « En l'emboucheure d'icelle, vous y voyez trois petites iſles, qu'il faut coſtoyer, pour entrer en ladite rivière... & y entraſmes par un detroit aſſez faſcheux. » Les trois petites îles ſe nomment Tucinha, Pay & Taipu.

— Ligne 6. — Gandavo (ut. ſup., p. 45). « L'entrée, qui eſt la partie la plus étroite, n'a guère qu'un mille. Au milieu s'élève un îlot de 56 braſſes de long ſur 26 de large, où l'on pourrait facilement conſtruire un fort pour la défenſe du pays. »

— Ligne 16. — Le *Pot de Beurre* ſe nomme auiourd'hui le Pain de Sucre ou le Corcovado. Cf. Biard. *Voyage au Bréſil. Tour du Monde*, nº 79, p. 7.

— Ligne 18. — Thevet (*Coſmog.*, p. 908) : « Et pour ce qu'il eſt fort près de ladite entrée, nous y fiſmes bracquer deux groſſes pieces d'artillerie, & quelques faulconneaux. Mais la mer ſe déborda un iour ſi outrageuſement, qu'elle mit artillerie & boulets au parfond d'icelle : & Dieu ſçait la peine que nous euſmes pour les tirer hors. » Les Bréſiliens ont conſervé à cet îlot le nom de Villegaignon.

— Ligne 20. — Le fort que conſtruiſit Villegagnon porte encore aujourd'hui ſon nom. L'emplacement en avait été choiſi avec bonheur. Il conſtitue la meilleure défenſe de la rade de Rio.

Page 117, ligne 2. — Léry accuſe à tort Villegaignon, car ce

ne fut pas lui, mais bien son neveu Bois le Comte, qui perdit la colonie.

— Ligne 6. — La traduction latine (éd. de Bry, p. 163) est interrompue à partir de ce paragraphe & ne reprend qu'après cette digression contre Thevet.

— Ligne 16. — Thevet (*Cosmog. univ.*, p. 908) donne en effet le plan de la baie avec les villages brésiliens, & Henryville.

Page 119, ligne 10. — *La belle isle* se nomme aujourd'hui ilha do Governador.

— Ligne 17. — Ces islettes se nomment Ilha das Cobras, das Enchadas, da Caqueirada, das Tavares, Jurubahybas, da Paqueta Brocoio, Boqueirao, d'Agoa, Guia, etc.

Page 121, ligne 17. — *Rivière des Vases.* Description de ce pays par Thevet. *Cosm. univ.*, p. 952 & 1022. — Est-ce la lagune dos Patos avec le Rio Grande do Sul?

Chapitre viii. — Page 122, ligne 13. — Savantes dissertations de d'Orbigny. *L'homme américain*, t. I, p. 71-139, sur la forme, couleur, complexion & longévité des indigènes. Il confirme de tout point le témoignage de Léry.

Page 123, ligne 4. — Cas de longévité extraordinaire chez les sauvages. Voir Basanier, *Relation de la Floride*, p. 74. « Les François l'interrogerent sur le cours de son aage, à quoy il feit response se monstrant estre la première source vivante, de laquelle il estoit sorti cinq générations, ainsi qu'il leur feit apparoir par un autre vieillard ami vis-à-vis de luy, lequel en vieillesse l'outrepassoit de beaucoup : aussi estoit-il son père, lequel ressembloit mieux à une carcasse d'os qu'à un homme vivant. »

— Ligne 12. — Léry était Bourguignon & connaissait mieux que de réputation la célèbre fontaine, qui se trouve dans le val Suzon, à 15 kilomètres au nord-ouest de Dijon.

Page 124, ligne 4. — Les sauvages s'épilent avec soin. Cf. Thevet (*Cosm. univ.*, p. 941) : « Le poil leur croissant, les femmes l'arrachent aux hommes avec une certaine herbe, laquelle tranche comme un rasoir. Quant au poil amatoire, ils se l'arrachent réciproquement les uns aux autres... Depuis que nous y avons frequenté, ils ont apprins à avoir des pincettes, avec lesquelles elles se pincettent & arrachent brusquement le poil. » Osorio, *De Rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 49. Sunt omnes imberbes, propterea quod volsellis omnes corporis pilos evellunt.

— Ligne 12. — GOMARA, *Hist. gen. de las Indias*, § LXXIX. HANS STADEN (p. 267) : « Je leur ai fouvent demandé d'où leur venait cette habitude. Ils m'ont répondu que leurs ancêtres l'avaient prife d'un homme nommé Meire Humane, qui avait fait beaucoup de miracles. On prétend que c'eft un des apôtres ou un prophète. »

Page 125, ligne 5. — HANS STADEN (p. 268) : « Ils ont la coutume de fe percer la lèvre inférieure avec une forte épine. Ils y placent alors une petite pierre ou un petit morceau de bois ; ils guériffent la plaie avec un onguent, & le trou refte ouvert. Quand ils font devenus grands & en état de porter les armes, ils agrandiffent ce trou, & ils y introduifent une pierre verte... ordinairement fi lourde qu'elle leur fait pendre en dehors la lèvre inférieure. » — GANDAVO (*Santa-Cruz*, p. 114) : « Leur grande parure eft de fe percer la lèvre inférieure, & d'y placer une pierre oblongue ; d'autres ont la figure pleine de trous & de pierres, de manière qu'ils font affreux & difformes. » — BIARD. *Voyage au Bréfil*. THEVET, *France antarctique*, § XXXIV. Cf. *Tour du Monde*, n° 81, p. 45. — D'ORBIGNY, *Voyage dans les deux Amériques*, p. 168 : « Ce qui caractérife les Botocudos des deux fexes, c'eft l'ufage hideux de fe percer la lèvre inférieure & les lobes des oreilles pour y introduire d'énormes rouelles ou difques en bois qu'ils agrandiffent avec l'âge. » — Voir FERDINAND DENIS. Sur l'ufage de fe percer la lèvre inférieure chez les Américains du Sud. *Magafin pittorefque*, t. XVIII, p. 138, 183, 239, 338, 350, 390. THEVET admirait ces pierres vertes. « Ie penfe, dit-il dans fa *Cofmographie* (p. 931), que facilement on trouveroit des efmeraudes en cefte montagne ; car i'ay veu telle de ces pierres, qui imitoit de près la nature de l'efmeraude. » Ses prévifions fe font réalifées, car on trouve au Bréfil, furtout dans le Minas Geraes, de fort belles émeraudes. — THEVET, *Cofm. univ.*, p. 931. « Ces pierres avec leur cavité rendent la bouche à ces beftiaux, quelquefois auffi groffe que le poing : la pierre en eftant oftée, s'ils veulent parler, on leur voit couler par ce trou leur falive... Et encore ces barbares fe voulans moquer, tirent la langue par là, ainfi que fi on elanguait un pourceau. »

Page 126, ligne 9. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § CVIII, p. 141) : « Traen affi mefmo efmeraldas, y otras cofas en las narizes, y oreias. Sartales de oro, turquefas, piedras blancas y coloradas. »

— Ligne 17. — D'après H. STADEN (p. 319). « Les naturèls expriment le suc du *iunipa peryva* dans des vases, & s'en servent pour se peindre. Quand on le met sur le corps, il paraît clair comme de l'eau; mais, au bout de quelques instants, il devient noir comme de l'encre. Cette couleur dure pendant neuf jours, & quelque peine qu'on se donne pour la laver, il est impossible de l'enlever plus tôt. » Cf. GANDAVO, *Sancta Cruz*, p. 115. — THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, § XXXII.

Page 127, ligne 11. — Sans doute ce que HANS STADEN (p. 209) appelle *Boggessy*.

— Ligne 20. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 926) : « Pains qu'ils font ainsi, encor se parent-ils de duvet, sçavoir du plus petit & fin plumage d'oyseau, qu'ils appliquent sur ladite gomme, depuis la teste iusqu'aux pieds. Lors c'est un plaisir de contempler ces gentils perroquets de sauvages, que vous diriez tous revestus de fine escalatte rouge. »

Page 128, ligne 1. — GOMARA, *Hist. gen. de las Indias*, § LXXIX.

— Ligne 13. — En provençal ratepenade signifie chauve-souris. Cf. QUICHERAT, *Histoire du costume en France*, p. 397-417.

— Ligne 34. — Cf. Les Indiens Antis & Impetiniris, décrits par P. MARCOY, *Tour du Monde*, nos 221 & 244.

Page 129, ligne 12. — Cf. FERDINAND DENIS, *De arte plumaria*, passim.

— Ligne 21. — L'Autruche américaine, ou casoar, se trouve en effet dans toute la région des pampas. Cf. GUIMARD, *Voyage en Patagonie*. *Tour du Monde*, n° 94.

— Ligne 28. — Cf. YVES D'ÉVREUX (*Voyage au nord du Brésil*, p. 23) : « Sur les reins ils ont une rondache faite de plumes de la queüe d'autruche, qu'ils suspendent avec deux cordons de coton teint en rouge, passant du col en croisade sur le dos, tellement que vous diriez à les voir emplumez par la teste, par les bras, & sur les reins que ce soient des autruches qui n'ont de plumes sinon qu'en ces trois parties de leurs corps. »

Page 130, ligne 10. — QUICHERAT, *Histoire du costume*, p. 414, 391, 392, etc.

Page 131, ligne 4. — Voir chapitre XVI.

— Ligne 17. — Voir les sauvages du Gabon & du Sénégal dans les relations (avec gravures) du Dr G. DU BELLAY (*Tour du Monde*,

nos 304-306) & de l'amiral FLEURIOT DE LANGLE (*Tour du Monde*, nos 593-595).

Page 134, ligne 22. — HANS STADEN (p. 270) : « Ces pendants ont une palme de long & l'épaiſſeur du pouce. Ils ſe nomment *nambibeya.* » THEVET (*Coſm. univ.*, p. 931) : « Cela fait tout ainſi qu'une chandelle d'un liard, ſoit en longueur ou en groſſeur. » Ce hideux uſage s'eſt conſervé chez quelques tribus bréſiliennes, ainſi chez les Orejones. Voir MARCOY, *Du Pacifique à l'Atlantique, Tour du Monde*, no 272. — Cf. Pline, H. N. IV, 27. — Mela, III, 6.

Page 136, ligne 21. — Pourtant ſaleté des Bréſiliens, ſi toutefois on ajoute foi à ce propos de HANS STADEN (p. 272) : « Ils ſe cherchent la vermine les uns aux autres & la mangent. Ie leur ai ſouvent demandé pourquoi ils le faiſoient, & ils m'ont touiours répondu : ce ſont nos ennemis, & nous les traitons comme le autres. » THEVET (*Coſm. univ.*, p. 947) : « Ie voyois quelquefois les femmes, qui oſtoient la vermine de la teſte de leurs filles & enfants, qu'autant qu'elles en trouvoient, autant elles en mangeoient, & ſe mocquoyent de moy, lorſque ie me prenois à rire de cette vilenie. »

Page 138, ligne 31. — Comparer une curieuſe diſſertation de THEVET dans ſa *Coſmographie univerſelle*, p. 928, ſur la nudité des Topinamboux. Montaigne paraît partager l'opinion de Léry. Il termine plaiſamment ſon chapitre des Cannibales par ces mots ironiques : « Tout ne va pas trop mal : mais quoy ! ils ne portent point de hault de chauſſes. ».

CHAPITRE IX. — Page 141, ligne 14. — HANS STADEN (p. 251) l'appelle *mandioka.* Il ajoute de curieux détails ſur le mode de culture, tout primitif. « Ils commencent par abattre les arbres, & par les laiſſer ſécher pendant deux ou trois mois, puis ils y mettent le feu, les laiſſent brûler ſur place, & plantent enſuite dans le champ la racine qui leur ſert de nourriture. » GANDAVO (p. 52) lui donne le même nom. « La plante n'eſt pas très groſſe, dit-il, elle a beaucoup de nœuds : pour la planter en culture régulière, on la coupe en morceaux, puis on la fiche en terre; on la cultive enſuite comme on fait à l'égard des boutures, etc. » GANDAVO (p. 55) décrit l'*aypi.* THEVET (*Coſm. univ.*, page & planche 948) donne de curieux détails ſur la culture du *Manihot.* D'après OSORIO, *De rebus*

Emmanuelis, ligne 11, page 49 : Panem e radice unius herbæ conficiunt portulacæ magnitudine. Hæc autem tam letiferum venenum continet, ut qui illam crudam comederit, repente moriatur. Illi vero radicem contundunt, contufam exprimunt, ne quidquam in illa fucci illius venenati remaneat. Tum ad folem exficcant. Molis deinde conterunt, atque farinam efficiunt. Panes ex eiufmodi farina facti non modo falubres funt, fed etiam fciti ad modum faporis.

Page 143, ligne 2. — MONTAIGNE, liv. I, § XXX : « Au lieu de pain, ils ufent d'une certaine matière blanche comme du coriandre confict : i'en ai tafté; le gouft en eft doulx & un peu fade. »

— Ligne 12. — GOMARA (*Hift. gen. de las Ind.*, § XCI, p. 118) : « Comenlos de alli pan de madera rallada, y carne humana. »

— Ligne 22. — D'après HANS STADEN (256) : « Quand ils font bouillir de la viande ou du poiffon, ils mettent dans l'eau des gouffes de piment : dès que la viande eft affez cuite, ils verfent le bouillon dans des calebaffes pour le boire : ils le nomment *mingau*.

Page 145, ligne 23. — GOMARA (*Hift. gen. de las Ind.*, CCXVI, p. 276) : « Siembran el mayz, como nofotros las havas, remoiado, pero echo quatro granos por lo menos, en cada aguiero... La efpiga es como pina en la hechura, y tamano, el grano es grande, mas ni es redondo como garuanço, ni largo como trigo, ni quadrado. Viene a fazon enquatro mefes, y en algunas tierras entres, y a mes y medio en regadio, mas non es tan bueno. Siembran lo dos y tres vezes por anno en muchos cabos, y en algunos rinde trezientas, y am quinientas por una. » Sur l'origine du maïs, voir ROULIN (*Hift. nat. & souvenirs de voyage*), p. 101-118.

— Ligne 34. — CHALCONDYLE, *De rebus Turcicis*, liv. III, § 14, p. 86, édit. 1650 : « Φέρει δὲ ἡ χώρα άύτη πορούς μείζους ἐπὶ πεντεκαίδεκα πῆχυς βασιλικούς. Καὶ κριθὰς ἐπὶ τὸν αύτὸν τόπον, καὶ μελίνους ἐς τὸ άύτὸ μέγεθος ».

Page 146, ligne 31. — La prédiction de Léry ne s'eft pas réalifée : car la vigne n'a jufqu'à préfent donné de produits, & encore très médiocres, qu'en Californie.

Page 148, ligne 25. — PAUL MARCOY, *Tour du Monde*, nº 171, p. 233, préparation de la chicha dans les Andes. Cf. BASANIER

& de GOURGUES : *Relations fur la Floride françaife*. Préparation de la caffine ou caffive. — THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 916-17, avec planches très expreffives, p. 917) appelle cette boiffon *cahouini*.
— Ligne 29. — A peu près 114 litres.

Page 149, ligne 18. — THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 916) : « Apres que ce breuvage eft bouilly dans ces grands vafes, viendront quelque nombre de filles vierges mafcher ce mil ainfi bouilly... fi, par cas fortuit, les femmes y font appellees, pour faire telle vendange, il fault qu'elles s'abftiennent par certains iours de leurs mariz : ou autrement ce gentil breuvage ne pourra iamais acquerir perfection. » — Voir *Singularitez*, etc , § 24. D'après HANS STADEN (p. 263), les femmes & les ieunes filles, indifféremment, fabriquent cette boiffon.
— Ligne 27. — MONTAIGNE, l. XXX. « Leur bruvage eft faict de quelque racine, & eft de la couleur de nos vins clairets; ils ne le boivent que tiede. Ce breuvage ne fe conferve que deux ou trois iours, il a le gouft un peu picquant, nullement fumeux, falutaire à l'eftomach & laxatif à ceux qui ne l'ont accouftumé : c'eft une boiffon tres agreable à qui y eft duyet. »

Page 150, ligne 7. — Vieille réputation des Allemands. Cf. MONTAIGNE, *Effais*, II, 1. « Nous veoyons nos Allemands noyés dans le vin... &c. — Les Allemands boivent quafi egualement de tout vin avefques plaifir, leur fin, c'eft l'avaller, plus que le goufter. »
— Ligne 8. — *Carhous* eft un mot tombé en défuétude. On l'écrit d'ordinaire *carrouffe*. Cf. D'AUBIGNÉ : Conf. I, 8 : « Quelques Allemands & Bourguignons faifoient *carrouffe* du fang des facrifices. » — RABELAIS, *Pant.* III, prolog. « Ie ne fuis pas de ces impofteurs fifrelofes qui contraignent les gentils compaignons trinquer, boire carrous. » Étymologie : allemand garaus, dans la locution garaus machen, combler la mefure.

Page 151, ligne 4. — HANS STADEN (p. 265) ajoute un détail pittorefque : « Ils fatisfont leurs befoins à l'endroit même où ils boivent. »
— Ligne 7. — Mot détourné de fon acception primitive.
— Ligne 12. — THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 930) : « Ils ont une couftume fort eftrange, laquelle à grand peine lon voudroit imiter par deçà, qui eft que quand ils mangent, ils ne boivent iamais, quelque heure que ce foit; auffi quand ils fe mettent à boire, ils

ne mangent rien. » Cf. MONTAIGNE, I, XXX. « Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dift de quelques aultres peuples d'Orient, qui beuvoient lors du manger. »

Page 152, ligne 2. — THEVET (*Cofmog. univ.*, p. 930) : « Pendant leurs repas, ils obfervent un merveilleux filence, & fe mocquent quand ils nous oyent babiller à table. »

Page 153, ligne 5. — Exagération de MONTAIGNE, I, XXX. « Toute la iournee fe paffe à dancer. »

— Ligne 17. — Ce mot vogue eft confervé en Franche-Comté & en Bourgogne pour défigner les fêtes de village.

Page 155, ligne 25. — THEVET (*Cofm. univ.*, p. 97) : « Ie ne pouvois veoir faire tels breuvages, que le cœur ne m'en feift mal; mais à la fin me laffant de boire toufiours de l'eau, eftant attaint de maladie, par le confeil de mes amiz, fuz quafi contraint d'en boire, & le trouvay fort bon. »

— Ligne 31. — Mot confervé en Provence pour défigner la cuve.

CHAPITRE X. — Page 157, ligne 5. — N'eft plus vrai depuis l'acclimatation des animaux domeftiques européens. Voir ROULIN, *Cauferies fur l'hiftoire naturelle*, p. 41-79. D'après MONTAIGNE, I, XXX. « Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les euft practiquez à plufieurs autres voyages, leur feit tant d'horreur en cefte affiefte, qu'ils le tuèrent à coup de traicts avant que le pouvoir recognoiftre. »

— Ligne 12. — *Defcription & hiftoire du tapir* dans ROULIN, p. 261-302. — GANDAVO (*Sancta-Cruz*, p. 68) : « Ces animaux reffemblent à des mules, mais ils ont la tête plus déliée, & les lèvres allongées comme une trompe. Leurs oreilles font roides & la queue courte; ils font cendrés fur le corps & blancs fous le ventre. Leur chair a tellement le goût du bœuf qu'on ne peut diftinguer l'une de l'autre. » THEVET, *Cofmog. univ.*, p. 937.

Page 158, ligne 10. — Cf. THEVET, *Singularités*, etc., § 38.

Page 159, ligne 11. — Trad. lat. (éd. de Bry), planche, p. 935.

Page 160, ligne 7. — DE BRY, ouv. cit., planches. THEVET, *Cofmog. univ.*, planche, p. 926.

— Ligne 15. — *Soubaffoub*, d'après THEVET, *Cofmog. univ.*, p. 936. « Les fauvages en font grand compte & en ufent à l'endroit de leurs enfants, après leur avoir percé les lèvres : car ils mettent fouvent de cefte corne dans le pertuys d'incifion pour le

croiſtre, ayant opinion qu'elle réſiſte & eſt contraire au venin. »

— Ligne 30. — Ce ſont les pécaris ou taiains. Cf. GANDAVO, *Hiſtoire de la province de Sancta-Cruz*, p. 67. — THEVET, *Coſmog. univ.*, p. 935.

— Ligne 32. — *Hiſt. gen. de las Indias*, § CCV, p. 262. « Ay unos puercos conel ombeligo cuel eſpinazzo, que luego hieden en matando los, ſino ſe le corta. »

Page 161, ligne 16. — Cf. THEVET, *Singularitez*, etc., § 67.

— Ligne 30. — GANDAVO (*Sancta-Cruz*, p. 73) les nomme *cerigoés*. Il en donne la deſcription & inſiſte ſur les caractères oubliés par Léry, qui en fait des animaux de l'ordre des marſupiaux.

Page 162, ligne 3. — HANS STADEN (p. 308) : « Le *dattu* a environ ſix pouces de haut & neuf de long. Il eſt couvert par tout le corps d'une eſpèce d'armure, excepté ſous le ventre. Cette armure eſt comme de la corne, & les plaques ſe recouvrent les unes les autres comme celles d'une armure. Cet animal a le muſeau très pointu, la queue très longue & ſe nourrit de fourmis. » *Deſcription & hiſtoire des tatous* dans ROULIN, *Souven. de voyages*, p. 217-224. — GANDAVO, p. 69.

Page 163, ligne 1. — PLINE. H. N., liv. V, § 196.

— Ligne 2. — GOMARA (*Hiſt. gen. de las Indias*, § 196, p. 255) : « Ay... aunque alli cerca los han muerto de mas de cien pies en largo, y con muchos guyaros cuel buche. »

Page 164, ligne 30. — Cette bête extraordinaire eſt peut-être le *ſoucourouhyou* qui exiſte encore dans les forêts du Bréſil. Voir BIARD, *Voyage au Bréſil. Tour du Monde*, nº 81, planche p. 40. D'après GANDAVO (*Sancta-Cruz*, p. 77) : « Il y en a dans l'intérieur d'une taille ſi énorme, qu'ils avalent un cerf entier, ou tout autre animal de la même grandeur. »

Page 165, ligne 33. — Cf. GANDAVO, *Sancta-Cruz*, p. 73. — YVES D'ÉVREUX, *Voyage au nord du Bréſil*, § XLVI, p. 196.

Page 166, ligne 11. — Voir les pièges à jaguar dans la *Deſcription du Paraguay en 1877*, par FORGUES. *Tour du Monde*, nº 703, planche p. 412.

— Ligne 22. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 182-183, digreſſion interpolée ſur l'introduction des chiens en Amérique.

— Ligne 24. — H. STADEN (p. 308) diſtingue *le Key*, *l'acka Key*,

& le *pricki*. Cf. Yves d'Évreux, *Voyage au nord du Bréſil*, p. 199-201. — Thevet, *Singularitez*, &c., § 54.

Page 167, ligne 9. — Maſſues : on dit encore dans le midi matraque.

— Ligne 21. — Gandavo (*Sancta-Cruz*, p. 77) : « On les nomme ſagois ou ſahins. Les uns ſont iaune doré, d'autres ſont fauves; ils ont le poil très fin, & reſſemblent à des lions par la forme de leur tête & la conformation de leur corps. »

— Ligne 34. — Cf. Marot, édit. Jannet, 1862, t. I, p. 242, épître iv. Fripelipes, valet de Marot, à Sagon (1537).

Page 168, ligne 10. — Sans doute le pareſſeux, le *pergnica* de Gandavo. Ce dernier prétend (p. 74) que « le *pergnica* marche ſi lentement que pendant quinze jours il n'avance pas de la diſtance d'un jet de pierre... Il lui faut deux iours pour monter ſur un arbre & autant pour en deſcendre. » Ce ſont des exagérations dont la ſcience moderne a fait iuſtice. Cf. obſervations de MM. Quoy & Gaymard dans le *Voyage autour du Monde*, de Freycinet. — Curieuſe deſcription de Thevet qui l'appelle *haüt* ou *haüthi*. (*Coſmog. univ.*, p. 940 & planche 941.)

— Ligne 30. — Ce ſont les tamanoirs. Deſcription donnée par Gandavo (*Sancta-Cruz*, p. 75). — Roulin (*Souvenirs de voyages*), p. 237-251.

Chapitre xi. — Comparer le chapitre xlvii d'Yves d'Évreux. (*Voyage au nord du Bréſil*, intitulé : Des aigles & grands oyſeaux & d'autres petits oyſeaux qui ſont en ces pays là.

Page 170, ligne 16. — Cf. Thevet, *Singularitez*, &c., § 44.

Page 171, ligne 16. — Cette opinion eſt pourtant fort répandue : ainſi les Caraïbes ne veulent manger ni cochons ni tortues, car ils craignent que leurs yeux ne deviennent auſſi petits que ceux de ces animaux (Muller, *Geſchichte der Americaniſchen urreligionen*, p. 221). Les Dacotahs mangent le foie d'un chien afin d'acquérir la ſagacité & le courage de cet animal (Schoolcraft, *Indian tribes*, vol. II, p. 80). Les Neo-Zélandais font avaler des cailloux à leurs enfants pour endurcir leur cœur. (Yate, *New Zealand*, p. 82.) Les Eſquimaux vont même iuſqu'à penſer que les qualités corporelles des Européens ſe communiquent à leurs vêtements, & ils récoltent les vieilles ſemelles des matelots norwégiens & danois, qu'ils font porter aux femmes ſtériles (Egede,

Greeland, p. 198). Peut-être le cannibalisme n'a-t-il pas d'autre origine? (LUBBOCK, *Les origines de la civilisation*, p. 18.) — Voyez un curieux passage de BRETT (*Indian tribes of Guiana*, p. 355): « Les hommes chez les Acawoio & les Caraïbes, quand ils attendent l'accouchement de leurs femmes, s'abstiennent de certaines sortes de viandes, de peur que l'enfant qui va naître ne s'en ressentent mystérieusement. Ainsi ils repoussent l'agouti, de peur que, comme ce petit animal, l'enfant ne soit maigre; l'haimara, de peur qu'il ne soit aveugle, l'enveloppe extérieure de l'œil de ce poisson ressemblant à une cataracte; le labba, de peur que la bouche de l'enfant ne s'allonge en avant comme les lèvres du labba ou ne soit couverte de taches comme elles, ces taches devenant des ulcères, &c. »

Page 172, ligne 1. — GANDAVO (*Sancta-Cruz*, p. 82) les appelle *macucagoás*.

Page 173, ligne 1. — Cf. GANDAVO (*Sancta-Cruz*, p. 85; THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 939) l'appelle le *carindé*. « Depuis le ventre iusques au gosié il a ses plumes plus iaunes que l'or le plus fin qu'on puisse voir. Les ailes & la queue sont de couleur finement azuree, & le reste diversifié du mesange de ces couleurs. » Id. *Singularitez*, &c., § 18.

— Ligne 16. — Léry n'a pas indiqué la manière de prendre, sans les endommager, ces beaux oiseaux. BELON (*Histoire de la nature des oyseaux*, liv. VI, § XII, p. 297) la donnera : « Les sauvages du Brésil qui ont grande industrie à bien tirer de l'arc, ont les flesches moult longues, au bout desquelles ils mettent un bourlet de cotton, à fin que tirant aux papegaux ils les abbattent sans les navrer, car les ayant estonnez du coup, ne laissent de se guarir puis apres. » Cf. YVES D'ÉVREUX, *Voyage au nord du Brésil*, p. 204.

— Ligne 25. — Ce quidam pourrait bien être Thevet, garde des curiosités du cabinet du Roi, qui cherchait en effet, avec un zèle louable, à augmenter ses collections. Voir THEVET, *Singularitez*, &c., édit. Gaffarel, préface.

— Ligne 31. — Cet aiourou est l'*aiouroub* de THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 939.

Page 174, ligne 31. — PLINE. H. N., liv. X, § XLIII.

Page 175, ligne 6. — Les Brésiliens les estimaient en effet beaucoup. GANDAVO (*Sancta-Cruz*, p. 85) raconte qu'ils les préféraient

à deux ou trois esclaves. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 939) « Ceux du pays en font grand compte & les tiennent si cher, qu'à grand peine souffrent-ils que un estranger en aye que à bonnes enseignes. »

— Ligne 9. — Ces marganas sont ceux que GANDAVO (*Sancta-Cruz*, p. 87) nomme les *marcanâos*.

— Ligne 17. — Les *tuyus* de GANDAVO (p. 87), qui les décrit ainsi : « Ils sont un peu plus grands que les moineaux, entièrement verts, leur bec & leurs pieds sont blancs, leur queue est très longue. »

— Ligne 23. — Allusion à un passage de THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 939) : « Ces perroquets font leurs nids au sommet des plus haults arbres, à fin que la vermine & serpents ne leur gaste leur engeance. » Cf. *Singularitez*, § 48.

— Ligne 31. — Cf. THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 938 & 939, planche 938. *Singularitez*, § XLVII.

Page 176, ligne 31. — BELON (*Histoire de la nature des oyseaux*, liv. III, § XXVIII, p. 184) : « Or est ce qu'il y a un oyseau en ce païs la, ayant le bec long de demy-pied, gros comme le bras d'un enfant, poinctu & noir par le bout, mais blanc en tous autres endroits... il est creux par dedans; estant si finement delié qu'il en est transparent & tenu comme parchemin, & par ce est moult legier. »

Page 177, ligne 3. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 939) : « Ie ne passeray soubs silence un oyselet, que ie pense estre le plus petit qui soit en l'univers, n'estant point le plus gros & grand que un cerf volant, mais il est si beau que merveilles en ceste grande petitesse, ayant le bec longuet & menu, lequel chante si doucement, que ie ne sçay si le rossignol lui doibt estre esgallé, veu que cela porte presque impossibilité, que un si doux son qu'il iette en chantant puisse se nourrir en si petit corps », il le nomme *caycoupt*.

— Ligne 29. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 927 et 939) : « Ils estiment que avec ceste musique ce triste oiseau soit envoyé de leurs parents decedez leur porter bonne fortune & malheur à leurs ennemys. » YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 281. « Il y a aussi de certains oiseaux nocturnes, qui n'ont point de chant, mais une plainte moleste & fâcheuse à ouyr, fuyards & ne sortent des bois, appelez par les Indiens Ouyra Giropary, les oiseaux du Diable, &c. » Cette croyance aux oiseaux prophé-

tiques s'eſt conſervée chez les Guaycourous; mais la plupart des indigènes ſe bornent à croire que ces oiſeaux leur annoncent l'arrivée d'un hôte. On les nomme Acauan. Cf. ACCIOLI, *Corografia Paraenſe*.

Page 178, ligne 31. — H. STADEN (p. 313) : « Pendant que j'étais chez les ſauvages, ces chauves-ſouris m'ont ſouvent mordu à l'orteil, que j'ai trouvé tout enſanglanté le lendemain matin; mais c'eſt ordinairement au front qu'elles mordent les naturels. » MARCOY, *Voyage aux vallées des quinquinas. Tour du Monde*, nº 579, p. 85.

Page 179, ligne 17. — GOMARA (*Hiſt. gen. de las Indias*, § LXXX, p. 104) : En ſanta Fe de Chiribichi acaecio a un criado de los fraylos, que teniendo mal de coſtado, nole halleron vena para ſangrar, y dexarôn lo por muerto. Vino un morcielago, y mordiole aquella noche del tovillo, que topo deſcubierto. Hartoſo, dexo abierta la vena, y ſaliot anta ſangre por alli que ſano el doliente. Caſo graciofo, y que los frayles contava por milagro.

Page 180, ligne 1. — OVIDE, *Faſtes*, liv. VI, v. 133.

Grande caput, ſtantes oculi, roſtra apta rapinæ :
  Canities pennis, unguibus humus ineſt.
Nocte volant, pueroſque petunt nutricis egentes,
  Et vitiant cunis corpora rapta ſuis.
Carpere dicuntur lactentia viſcera roſtris,
  Et plenum poto ſanguine guttur habent.
Eſt illis Strigibus nomen.

Cf. Virgile, *Æn.*, III, 212. Pline H. N. XI, 95.

— Ligne 4. — D'après H. STADEN (p. 315) trois eſpèces d'abeilles « La première reſſemble à celles de ce pays; la ſeconde eſt noire & de la groſſeur des mouches; la troiſième de celle des moucherons... leur piqure n'eſt pas douloureuſe, car j'ai ſouvent vu les ſauvages en être couverts en prenant le miel, & moi-même j'en ai enlevé quoique étant nu. » Cf. YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Bréſil*, p. 193.

Page 181, ligne 5. — HANS STADEN (*Mœurs & coutumes des Tupinambas*, § XXX, p. 311) : « Les ſauvages nomment *attun* une eſpèce d'inſecte plus petit qu'une puce, que la malpropreté engendre dans les cabanes. Ces inſectes entrent dans les pieds, produiſent une légère démengeaiſon, & s'établiſſent dans les chairs

presque sans qu'on le sente. Si l'on n'y fait pas attention & qu'on ne les enlève pas, ils y produisent un paquet d'œufs de la grosseur d'un pois. Quand on les extirpe, il reste un trou de la même grandeur... J'ai vu quelques-uns de mes compagnons perdre l'usage de leurs pieds pour n'y avoir pas fait attention. » BIARD, *Voyage au Brésil. Tour du Monde*, nº 81. Cf. ULRICH Schmidel (*Voyages curieux*), p. 220.

— Ligne 28. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § XXX, p. 37) : « La Nigua es como una pequita pulga, saltadera, y amiga de poluo, no pica sino en los pies, metese entre cuero y carne, pare luego sus liendres en mayor cautidad, que cuerpo tiene, las quales en breve engendran ortas, y si las dexan, multiplican tanto, que ni las pueden agotar, ni remediar sinon con fuego, o con fierro pero si de presto las sacan, como arador, es poco sudano. El remedio para que no piquen es dormir los pies calcados, o bien cubiertos. Algunos Espanoles perdieron desto los dedos de los pies, y otros todo el pie. » THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 935) appelle cet insecte le *Tom*.

Page 182, ligne 19. — La sainte huile ou plutôt le saint chrême. Attaque protestante.

Page 183, ligne 26. — C'est encore le remède dont se servent les paysans provençaux.

— Ligne 29. — THEVET, dans ses *Singularitez* (§ 41), cite un ancien trait de cet esprit vindicatif. « Pour se venger des poulx & pusses, ils les prennent à belles dents, chose plus brutalle que raisonnable. »

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.



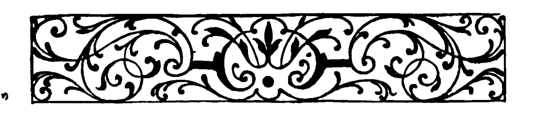


TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Préface de l'Éditeur . . . . i — xviii

Préface de Léry . . . . 1 — 4

Huit pièces de vers adressées a de Léry. . . . 5 — 9

Préface de l'Auteur . . . . 11 — 37

Chapitre I. — Du motif & occafion qui nous fit entreprendre ce lointain voyage en la terre du Brefil . . . . . . 39 — 44

Chapitre II. — De noftre embarquement au port d'Honfleur, pays de Normandie ; enfemble des tormentes, rencontres, prinfes de navires, premieres terres & ifles que nous defcouvrifmes. 45 — 56

Chapitre III. — Des bonites, albacores, dorades, marfouins, poiffons volans & autres de plufieurs fortes que nous vifmes & prifmes fous la zone torride. . . . . 57 — 65

Chapitre IV. — De l'équateur, ou ligne equinoctiale, enfemble des tempeftes, inconftances des vents, pluyes infectes, chaleurs foif & autres incommoditez que nous eufmes & endurafmes aux environs & fous icelle. . . . . 66 — 72

Chapitre V. — Du defcouvrement & première veüe que nous eufmes tant de l'Inde occidentale ou terre du Brefil, que des fauvages, habitans en icelle, avec tout ce qui nous advint fur mer, iufques fous le tropique de Capricorne . . 73 — 85

Chapitre VI. — De noftre defcente au fort de Coligny, en la terre du Brefil. — Du recueil que nous y fit Villegagnon, & de fes comportements, tant au fait de la religion, qu'autres parties de fon gouvernement en ce pays-la. . . . . . . 86 — 113

CHAPITRE VII. — Defcription de la riviere de Ganabara, autrement dite Geneuvre en l'Amerique : — De l'ifle & fort de Coligny qui fut bafti en icelle : enfemble les autres ifles qui sont ès environs. . . . . 114 — 121

CHAPITRE VIII. — Du naturel, force, ftature, furdité, difpofition & ornemens du corps, tant des hommes que des femmes fauvages, Brefiliens, habitans en l'Amerique, entre lefquels i'ay frequenté environ un an . . . . 122 — 140

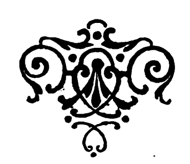
CHAPITRE IX. — Des groffes racines & gros mil dont les fauvages font farines qu'ils mangent au lieu de pain, & de leur breuvage qu'ils nomment caou-in. . . . . 141 — 156

CHAPITRE X. — Des animaux, venaifons, gros lezards, ferpents & autres beftes monftrueufes de l'Amerique. . 157 — 169

CHAPITRE XI. — De la varieté des oyfeaux de l'Amerique, tous differens des noftres : enfemble des groffes chauves-fouris, abeilles, moufches, moufchillons & autres vermines eftranges de ce pays-là . . . . 170 — 184

NOTES DU PREMIER VOLUME. . . . . 185 — 216

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.



IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

